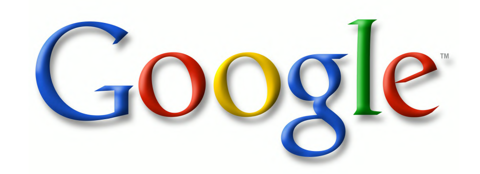




ŒUVRES
COMPLETES
DE BERQUIN.
TOME VI.

[redacted]




L'AMI
DES ENFANS.

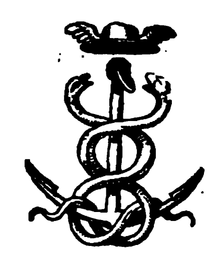
L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,

rangée dans un meilleur ordre.

TOME VI.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

L'AMI DES ENFANS.

LE TEMPS PERDU ET REGAGNÉ.

Les parens de Lucien étoient engagés dans des affaires de commerce si considérables, qu'il leur fut impossible de s'occuper eux-mêmes de son éducation. Ils avoient entendu parler d'une école célèbre, d'où il étoit sorti un grand nombre de jeunes gens distingués par les connoissances qu'ils y avoient acquises, et par les principes d'honneur qu'on leur y avoit inspirés. Quoiqu'elle fût éloignée d'environ cent lieues de sa demeure, e père de Lucien y envoya son fils, en le ecommandant avec les plus vives instances ı directeur. Celui-ci, qui regardoit chacun ses élèves comme son propre enfant, pargna rien pour le corriger de ses défauts, l'exciter au travail, et faire naître en ame des sentimens élevés. Les personnes l avoit associées à ses travaux, cherchè-

rent aussi, de tout leur pouvoir, à le seconder dans ces louables dispositions.

Des soins si tendres n'eurent pas le succès qu'on en devoit espérer. Lucien étoit d'un caractère inquiet et volage, qui lui faisoit oublier dans l'instant même les sages conseils qu'on lui donnoit. Pendant les heures destinées à l'étude, il laissoit tellement égarer ses pensées, qu'il ne lui restoit aucune attention pour les leçons de ses maîtres. Tous ses devoirs étoient sacrifiés aux plus frivoles amusemens. Il apportoit la même négligence dans le soin de sa personne et de ses livres. Ses vêtemens étoient toujours en désordre; et malgré l'agrément de sa figure, on ne pouvoit l'approcher qu'avec un mouvement de dégoût.

Il est aisé de sentir combien cette légèreté fut nuisible à son avancement. Tous ses camarades le laissoient loin derrière eux dans leurs progrès. Il n'y avoit pas même jusqu'aux plus petits, reçus long-temps après lui dans l'école, qui ne l'eussent bientôt surpassé, et qui ne le regardassent avec mépris. Lorsqu'il venoit quelques étrangers de distinction, on avoit grand soin de l'écarter de leurs yeux, de peur qu'il ne fît tort à ses

camarades par son air sauvage et sa malpropreté. Jamais il n'avoit paru dans les exercices que l'on fait ordinairement en public à la fin de l'année. Son ignorance eût suffi pour décréditer la pension.

Toutes ces disgraces humiliantes ne faisoient aucune impression sur lui. C'étoit toujours la même inconséquence, la même dissipation et le même désordre.

Ses précepteurs ne le voyoient qu'avec une tristesse secrète, et leur zèle pour son avancement se refroidissoit de jour en jour. Ils se disoient souvent l'un à l'autre : Le pauvre Lucien ! combien il se rend malheureux ! Que vont dire ses parens, en le voyant revenir dans la maison paternelle avec si peu de connoissances et tant de défauts !

Deux années entières s'étoient ainsi écoulées sans le moindre fruit pour son éducation, lorsqu'il reçut un paquet fermé d'un cachet noir. Il l'ouvrit, et y lut la lettre suivante :

« Mon cher fils,

« Tu n'as plus de père. Le ciel vient de « le ravir à notre amour. J'ai perdu dans mon « *époux mon protecteur* et mon ami. Il n'est « *plus maintenant* que toi sur la terre qu

« puisse apporter quelque soulagement à ma
« douleur, par des sentimens dignes de ma
« tendresse. Mais si tu trompois mon attente,
« s'il falloit renoncer à la douce espérance de
« voir revivre un jour dans ton cœur les
« vertus de celui que j'ai perdu, je n'aurois
« plus qu'à mourir de mon désespoir. Je t'en-
« voie le portrait de ton père, et je te conjure
« de le suspendre au chevet de ton lit. Re-
« garde-le souvent, pour t'exciter à devenir
« aussi honnête homme que lui. Je te lais-
« serai passer le reste de cette année dans
« ta pension, afin que tu achèves de t'ins-
« truire et de te former. Songe que tu tiens
« en tes mains le destin de ma vie, et que
« ta tendre mère ne peut plus avoir un mo-
« ment de bonheur que par toi ».

La dissipation de Lucien n'avoit pas étouffé en lui les sentimens de la nature. Cette lettre les réveilla tous à-la-fois dans le fond de son ame. Il fondit en larmes, se tordit les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée de mille sanglots : Ah ! mon père, mon père, tu m'es donc ravi pour toujours ! Il prit le portrait, le porta sur son cœur et sur sa bouche, et lui adressa ces paroles : O cher auteur de ma vie, tu as fait tant de dépenses pour mon

instruction, et je n'en ai pas profité! Tu étois un si brave homme, et moi.... Non, je ne suis pas digne de me nommer ton fils.

Il passa toute la journée à pousser ces plaintes amères. Le soir il se mit au lit; mais il eut beau se tourner d'un côté et de l'autre, le sommeil ne vint point fermer ses yeux. Il lui sembloit voir l'image de son père, qui lui disoit d'une voix terrible : Indigne enfant, j'ai sacrifié mon repos et ma vie pour te rendre heureux, et tu déshonores mon nom par ta conduite!

Il pensoit ensuite à sa mère, et à la tristesse qu'il alloit lui causer, au lieu de la consolation qu'elle s'attendoit à recevoir de son retour. Lorsque je paroîtrai devant ses yeux, et que je n'aurai que de tristes témoignagnes à lui présenter de mes instituteurs! Lorsqu'elle voudra se faire honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée, et que je la forcerai de rougir! Lorsqu'elle voudra m'aimer, et que je ne mériterai que sa haine! O ciel! ma pauvre mère! je serai peut-être la cause de sa mort! Ah! si j'avois mieux profité des instructions qu'on m'a prodiguées! si je pouvois reprendre le temps précieux qui m'est échappé!

C'est ainsi qu'il se tourmentoit : c'est ainsi que toute la nuit il baigna son lit de ses larmes.

Aussi-tôt que le jour eut commencé à paroître, il se leva précipitamment, courut à la chambre du directeur, se jeta à ses pieds, et lui dit : Oh !. monsieur, vous voyez le plus malheureux enfant qui soit au monde. Je ne vous ai pas écouté; je n'ai rien appris de ce que je devrois savoir. Prenez pitié de moi. Je ne veux pas faire mourir ma mère de douleur.

Le directeur fut vivement attendri par ces paroles touchantes. Il releva Lucien et l'embrassa. Mon cher ami, lui dit-il, puisque vous sentez votre faute, vous pouvez encore la réparer. Vous éprouvez combien il est cruel d'avoir des reproches à se faire. Avant d'en être si bien persuadé, vous n'étiez que blâmable ; vous seriez désormais criminel. Deux années entières ont été perdues pour vous, et il ne vous reste que six mois pour les regagner. Jugez combien d'efforts vous aurez à faire. Il ne faut pas cependant vous décourager : il n'est rien dont on ne puisse venir à bout avec de la constance. Commencez dès ce moment. Venez me trouver chaque jour ; il ne tiendra pas à mon zèle que

vous ne soyez bientôt aussi content de vous-même, que vous avez sujet d'en être mécontent aujourd'hui.

Lucien ne put le remercier qu'en lui baisant les mains, et en sautant à son cou.

Il courut de ce pas s'enfermer dans sa chambre pour répéter sa leçon. Il en fut de même les jours suivans. Ses maîtres, étonnés d'une application si soutenue, se mirent, dès ce moment, à cultiver avec plus de soin ses dispositions naturelles. Ses camarades, auxquels il avoit inspiré tant de mépris, furent bientôt obligés de concevoir pour lui de l'estime. Encouragé par tous ces succès, Lucien redoubloit chaque jour de vigilance et d'ardeur. Ce n'étoit plus cet enfant qui abandonnoit ses devoirs pour se livrer à de folles dissipations ; il falloit maintenant l'arracher à l'étude, pour lui faire goûter quelque délassement. L'ordre et la propreté succédèrent à la négligence. Il lui survenoit bien quelquefois des retours vers ses premiers défauts ; mais il n'avoit besoin que de jeter un coup-d'œil sur le portrait de son père, pour reprendre toute la fermeté de ses résolutions.

Les six mois que sa mère lui avoit accor-*dés pour perfectionner* ses études s'avan

çoient vers leur terme ; et il les voyoit s'écouler avec une extrême rapidité, parce qu'il savoit en remplir tous les instans.

Enfin le moment de partir arriva. Le changement qui s'étoit opéré dans son caractère lui avoit attaché si tendrement ses amis, que l'idée d'une cruelle séparation fit naître dans tous les cœurs les regrets les plus sensibles. Ses maîtres avoient de la peine à voir s'éloigner un sujet qui commençoit à faire tant d'honneur à leurs soins; et il n'en avoit pas moins à s'éloigner de ses maîtres, dont les sages conseils avoient si bien soutenu ses dispositions. Le directeur, en particulier, qui se félicitoit de ses progrès comme de son propre ouvrage, ne pouvoit se consoler de son départ; et ce sentiment se répandit avec abondance dans la lettre qu'il écrivit à la mère de Lucien, pour lui rendre le compte le plus avantageux de la conduite de son fils.

Pendant tout le voyage, Lucien ressentit les émotions les plus vives. Son cœur agité s'élançoit vers la maison paternelle. Il ne craignoit plus tant de se présenter aux yeux de sa mère, parce qu'il pouvoit se rendre témoignage que depuis six mois il n'avoit

rien négligé pour son instruction. Cependant il se disoit toujours : Insensé que je suis ! ne pouvois-je pas faire la même chose il y a deux ans ? Je serois aujourd'hui bien plus avancé. Combien de choses que j'ignore, n'aurois-je pas apprises dans cet intervalle ! Ah ! je me serois épargné bien des chagrins et des regrets !

Sa mère étoit allée à sa rencontre. Quelle joie pour elle de le revoir ! Les lettres du directeur l'avoient instruite de son heureuse réforme. Celle qu'il lui apportoit étoit encore plus flatteuse. Une mère ne demande qu'à se composer de nouvelles raisons d'aimer davantage son fils. Elle les trouvoit dans l'idée qu'il n'avoit entrepris de se corriger que par un sentiment de tendresse pour elle ; et le plus doux avenir se dévoiloit à ses regards maternels.

Lucien ne démentit point cette espérance. Après avoir employé les premiers jour à visiter ses parens et ses amis, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. L'habitude de s'occuper ayant développé son esprit, il eut bientôt acquis les connoissances dont il avoit besoin pour se mettre à la tête des affaires de sa maison. Elles avoient un

[redacted]

peu décliné depuis la mort de son père. Leu
poids étoit au-dessus des forces d'une tendı
veuve déjà trop accablée de sa douleur. So
activité, son exactitude et son intelligence le
eurent bientôt rétablies. Un riche établi:
sement qu'il forma, et l'ordre avec leque
il sut le conduire, le mirent en état de tra
vailler lui-même à l'éducation de ses enfar
nombreux. Il s'attacha sur-tout à leur fair
bien sentir le prix inestimable du temps
pour leur épargner, par son expérience, l
regret de l'avoir mal employé.

LES OIES SAUVAGES.

Le jeune Raimond voyoit un jour un
troupe d'oies sauvages qui traversoient le
airs à demi-cachées dans les nues, et il ad
miroit la hauteur et l'ordre de leur vol.

M. de Laval étoit en ce moment près d
lui : Mon papa, lui dit Raimond, vous pre
nez soin de faire nourrir les oies que nou
avons dans notre basse-cour; mais les oie
sauvages, qui les nourrit ?

M. DE LAVAL.

Personne, mon ami.

RAIMOND.

Comment font-elles donc pour vivre ?

M. DE LAVAL.

Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des ailes ?

RAIMOND.

Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler ?

M. DE LAVAL.

C'est que toutes les bêtes apprivoisées sont des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'usage de leurs forces et de leur instinct.

RAIMOND.

Elles ne doivent pourtant pas se trouver plus à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

M. DE LAVAL.

Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin; mais tu sais dans quelles vues, pour les manger aussi-tôt qu'elles seront engraissées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant toutes seules leurs alimens, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi dans la

vie sociale. Un homme qui seroit assc che pour se reposer entièrement sur le: tres du soin de sa subsistance, perdroit t l'énergie de son esprit, et seroit oblig se vendre pour un morceau de pain. (qui se sent au contraire assez de cor pour pourvoir de lui-même à ses nécess jouit d'une noble indépendance, et ne rien de la vigueur de son ame. Ce n'es que chacun de nous doive vivre à part quement occupé de lui-même. Ces oise: dont je te propose l'exemple, forment e eux des sociétés fort bien réglées. On les couver les œufs et soigner les petits des res qui perdent la vie par quelque mall Ils se soutiennent aussi mutuellement, qu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacı met à son tour à la tête de la troupe guider les autres, et leur faciliter le vo: Raimond, ces deux espèces d'oiseaux formoient qu'une originairement. Tu quelle différence a mise entre eux leur nière de vivre.

RAIMOND.

Oh! mon papa! ne me parlez pas de *per dans une* basse-cour. Vive ceux qu *vent fendre* les airs!

RELATION D'UN NAUFRAGE SUR L'ILE ROYALE,

autrement dite le Cap-Breton.

AVERTISSEMENT.

A relation qu'on va lire, est rédigée sur journal de M. S. W. Prenties, en-gne dans le 84ᵉ régiment, infanterie, 'il publia, pour la première fois, à Lon-s en 1782, et dont il s'est fait cinq édi-ns en dix-huit mois. En conservant avec e scrupuleuse exactitude le fonds his-ique des disgraces qu'il a éprouvées, cru devoir chercher à leur prêter un ıvel intérêt, par une narration plus e des événemens, et par un tableau plus mé des situations où il a fait éclater tant force *d'esprit et de* courage. Il seroit à er *qu'un écrivain* philosophe choisît

dans la foule immense des voyageurs ceux dont les aventures seroient les plus propres à donner du caractère à la jeunesse, en frappant fortement son imagination et sa sensibilité. C'est par des traits d'industrie, de constance, et quelquefois même d'une heureuse audace, qu'il faudroit lui montrer les ressources que l'homme trouve toujours en lui-même dans les positions les plus désespérées. Cette lecture, en la préparant de bonne heure aux plus étranges accidens qui peuvent troubler le cours de la vie humaine, lui en donneroit, en quelque sorte, la première expérience, et l'animeroit par une noble émulation à les soutenir avec fermeté.

Mes jeunes lecteurs seront bien aises sans doute d'apprendre que, sur les témoignages du lord Dalrymple, aide-de-camp du général Clinton, et par les bons offices de M. Fischer, alors sous-secrétaire du département de l'Amérique, M. Prentics a obtenu tous les dédommagemens qu'il pouvoit desirer, pour les souffrances et les pertes qu'il a essuyées.

RELATION

d'un naufrage sur l'île Royale, autrement dite le Cap-Breton.

Chargé des dépêches que le général Haldimand, commandant en chef du Canada, m'avoit confiées pour le général Clinton, je m'embarquai le 17 novembre 1780, sur un petit brigantin qui faisoit voile de Québec vers New-Yorck. Nous allions de conserve avec une goëlette destinée pour le même endroit, et qui portoit un duplicata des dépêches. Après avoir descendu le fleuve Saint-Laurent jusqu'au havre appelé le Trou-de-Saint-Patrice, dans l'île d'Orléans, nous fûmes retenus dans ce port par un vent contraire qui dura six jours. L'hiver faisoit déjà sentir ses premiers frimas; et la glace se forma bientôt à une grande épaisseur sur tous les bords du fleuve, par l'âpreté d'un froid rigoureux. Plût au Ciel qu'il eût duré quelques jours de plus! En fermant absolument notre marche, il nous auroit sauvé des malheurs dont le récit va commencer avec celui de notre navigation.

Avant de parvenir à l'embouchure di fleuve, on s'étoit apperçu que le brigantir faisoit une légère voie d'eau. A peines fûmes nous entrés dans le golfe, que cette voie de· vint plus considérable; et les deux pompes malgré leur travail continuel, laissoien toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'ur autre côté, le froid avoit augmenté sa ri· gueur, et les glaces s'amonceloient autour du vaisseau jusqu'à nous faire craindre d'en être entièrement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf personnes, dont six passagers, et les autres, mauvais matelots. Quant au capitaine, de qui nous devions attendre des secours dans une position si fâcheuse, au lieu de veiller à la conservation du navire, il passoit le temps à s'enivrer dans sa chambre, sans s'occuper un moment de notre sûreté.

Le vent continuant de souffler avec la même violence, et l'eau s'étant élevée dans la cale jusqu'à la hauteur de quatre pieds, le froid et la lassitude jetèrent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots, de concert, prirent la résolution *de ne plus* manœuvrer. Ils abandonnèrent *les pompes*, en témoignant une profond

indifférence sur leur destin, aimant mieux, disoient-ils, couler à fond avec le vaisseau, que de s'épuiser d'un travail inutile dans une situation désespérée. Il faut convenir que depuis plusieurs jours leurs fatigues avoient été excessives, et sans aucun intervalle de délassement. L'inaction du capitaine achevoit encore de les abattre. Cependant à force d'encouragemens et de promesses, et par une distribution de vin que j'ordonnai fort à propos pour les réchauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avoit fait entrer un pied d'eau de plus dans la cale: mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisois donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

Nous étions au 3 décembre. Le vent sembloit de jour en jour s'irriter, au lieu de s'adoucir. Les fentes du vaisseau alloient toujours en s'agrandissant, tandis que les glaçons attachés à ses côtés augmentoient son poids et gênoient sa marche. Il falloit continuellement casser cette croûte de glace

qui menaçoit de l'envelopper. La goëlette qui nous suivoit, loin de pouvoir nous prêter aucune assistance, se trouvoit dans un état encore plus déplorable, ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres, par l'ignorance du pilote. Une neige épaisse qui vint alors à tomber, nous déroba sa vue. Un coup de canon que nous tirions tour-à-tour de demi-heure en demi-heure, formoit toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de ne l'entendre plus répondre à ce signal. Elle périt avec les seize personnes de son équipage, sans qu'il nous fût même possible d'appercevoir leur désastre, pour chercher à les recueillir.

La pitié que nous inspiroit un sort si funeste, fut bientôt détournée sur nous-mêmes, par l'appréhension d'un nouveau danger. La mer étoit fort grosse, la neige très-épaisse, le froid insupportable, et tout l'équipage abattu. C'est dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devions pas être éloignés des îles Madeleine, amas confus de rochers, dont les uns élèvent leur tête sur la mer, et dont les autres cachent sous sa surface des pointes déjà fatales à plusieurs vaisseaux. En moins de deux

heures nous entendîmes les vagues se briser à grand bruit sur ces roches; et bientôt après nous découvrîmes l'île principale, appelée *l'Homme-mort*, qu'une manœuvre pénible nous fit éviter. Le sentiment du péril n'en devint que plus vif au milieu d'une foule d'écueils, dont il y avoit peu d'apparence que nous pussions échapper avec le même bonheur, l'épaisseur redoublée de la neige nous permettant à peine d'étendre notre vue d'un bout à l'autre du vaisseau. Il seroit difficile de peindre la consternation et l'effroi dont nous fûmes saisis dans toute la longueur de ce passage. Mais lorsque nous l'eûmes franchi, un rayon d'espoir rentra dans le cœur des matelots, qui ne doutèrent plus que la Providence ne s'intéressât à leur salut, en considérant le danger dont ils venoient de sortir; et ils reprirent leurs efforts avec une ardeur nouvelle.

La mer devint plus agitée pendant la nuit; et le lendemain vers cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur le vaisseau, enfonça nos faux sabords, et remplit d'eau la cabane. L'impétuosisé des vagues ayant *écarté l'étambord*, nous cherchâmes à *boucher les ouvertures* avec du bœuf coup

par tranches ; mais ce foible expédient de meura sans effet, et l'eau continua de nou gagner plus rapidement que jamais. L'équi page effrayé, avoit suspendu un momen l'exercice des pompes. Lorsqu'il voulut l reprendre, il les trouva si fortement gelées qu'il étoit désormais impossible de les fair jouer.

Nous perdîmes dès ce moment l'espé rance de conserver long-temps le navire ; e tous nos vœux se bornoient à ce qu'il n'en fonçât pas du moins jusqu'à ce que nous fus sions à la portée de l'île Saint-Jean, ou d quelque autre île dans le golfe, où nou pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe Abandonnés à la merci du vent, nous n'o sions entreprendre aucune manœuvre, d peur de causer au vaisseau quelque effort dangereux. Le nouveau poids d'eau qu'i prenoit de minute en minute, ralentissoi sa marche; et les vagues plus rapides dont i brisoit la course, se redressoient furieuses et venoient se déborder sur le tillac. La ca bane où nous nous étions réfugiés ne nou présentoit qu'un bien foible abri contre l souffle du vent, et nous garantissoit à pein de la violence des houles glacées. A chaqu

instant nous craignions de voir emporter notre gouvernail, et notre mât se briser. Les mouettes et les canards sauvages que nous entendions voltiger autour de nous, témoignoient, il est vrai, que la côte ne devoit pas être éloignée; mais ses approches même étoient un nouveau sujet de terreur. Comment échapper aux brisans dont elle pouvoit être entourée, dans l'impuissance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, et même de les appercevoir à travers le voile de neige dont nous étions enveloppés? Telle étoit, depuis quelques heures, notre déplorable situation, lorsque le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, nous découvrîmes enfin la terre à trois lieues de distance.

Le sentiment d'allégresse dont nous pénétra son premier aspect, fut bien modéré par une vue plus distincte des roches énormes qui paroissoient s'élever à pic le long de la côte, pour nous en repousser. Le vaisseau venoit encore d'essuyer des lames violentes qui l'auroient submergé, si sa charge eût été moins légère. Chaque nouvelle secousse nous faisoit craindre de le voir s'entr'ouvrir. Notre chaloupe étoit trop petite

pour contenir tout l'équipage, et d'ailleurs trop furieuse pour lui co si foible bâtiment. Il sembloit que n tions parvenus devant cette terre que pour la rendre témoin de notr Cependant nous en approchions tou plus près. Nous n'en étions plus éloig d'un mille, lorsque nous découvrîn transport, au détour de ces roche çantes, une plage sablonneuse, vers l notre cours se dirigeoit, sans que l'e dît assez sensiblement de sa profonde nous défendre d'en approcher de cin à soixante verges avant d'échouer.] de nos vies alloit se décider dans q minutes. Enfin le navire donna sur avec une violente secousse. Le premi fit sauter le grand mât, mais sans au cident; et le gouvernail fut démont telle rudesse, que la barre faillit tuer matelots. Les vagues mutinées qui ba de tous côtés le navire, forcèrent la en sorte que n'ayant plus d'abri dan bane, nous fûmes obligés de monte pont, et de nous tenir accrochés au bans, de peur d'être renversés dans l Au bout de quelques instans, le vais

'a tant soit peu, mais la quille étoit e, et la carcasse sembloit prête à se dis- r. Ainsi toutes nos espérances furent ites à la chaloupe, que j'eus une peine e à faire mettre à la mer, tant elle étoit sée au-dedans et au-dehors de larges ns, dont il falloit la débarrasser. La irt des gens de l'équipage s'étant pris de pour tâcher de se délivrer de l'effroi ils étoient saisis, je fis avaler un verre -de-vie à ceux qui étoient restés sobres, leur demandai s'ils vouloient s'embar- ivec moi dans la chaloupe pour gagner re. La mer étoit si houleuse, qu'il pa- it impossible que notre frêle esquif pût iir un moment sans être englouti. Il it que le contre-maître, deux matelots jeune passager qui résolurent d'en le hasard. Dès le premier instant de j'avois mis mes dépêches dans un mou- noué autour de ma ceinture. Sans iper alors de mes autres effets, je sai- e hache et une scie, et me jetai dans ot, suivi du contre-maître et de mon tique, qui, plus avisé que moi, sau- mes coffres une bourse de cent quatre- guinées. Le passager ne s'étant pas

élancé assez loin, tomba dans la mer; et peu s'en fallut que nos mains engourdies par le froid, ne fussent incapables de lui prêter le moindre secours. Lorsque les deux matelots furent descendus, ceux qui avoient le plus obstinément refusé de tenter la même fortune, nous supplièrent de les recevoir; mais le poids d'un si grand nombre de personnes, et le tumulte de leurs mouvemens me faisant craindre de chavirer, je donnai l'ordre de s'éloigner du bord du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié qui leur auroit été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes accueillis, à moitié chemin, d'une grosse lame qui remplit à demi le canot, et qui l'auroit infailliblement renversé, si sa charge eût été plus pesante. Une seconde vague nous jeta violemment sur le rivage.

La joie de nous trouver enfin à l'abri des périls qui nous avoient tenus si long-temps en de cruelles alarmes, nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort, que pour en souffrir probablement un autre plus terrible et plus douloureux. En nous tenant embrassés dans no

remiers transports, pour nous féliciter sur otre salut, nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnons que ous avions laissés sur le navire, et dont les :is lamentables se faisoient entendre au mieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoubloit . douleur où nous plongeoit ce sentiment, ;oit de ne pouvoir leur prêter aucune espèce de secours. Notre canot, jeté sur le :ble par les vagues courroucées, témoignoit sez l'impossibilité de rompre leur impulon pour retourner au vaisseau.

La nuit s'approchoit à grands pas, et nous eûmes pas resté long-temps sur cette pla: glaciale, avant de sentir que nous allions re engourdis par le froid. Il fallut nous aîner à travers la neige qui s'enfonçoit us nos pieds, jusqu'à l'entrée d'un petit is, environ à deux cents verges du rivage, nt l'abri nous défendit un peu du souffle rçant du nord-ouest. Cependant il nous anquoit du feu pour réchauffer nos membres transis, et nous n'avions aucun moyen en allumer. La boîte d'amadou que nous ions eu la précaution de prendre dans la aloupe, *avoit été baignée* par la dernière *ole que nous* venions d'essuyer. Il n'y

avoit que l'exercice qui pût nous garantir de la gélée, en tenant notre sang en circulation. Mieux instruit que mes compagnons de la nature de ces âpres climats, je leur recommandai de se livrer à un grand mouvement, pour repousser le sommeil. Mais le jeune passager, dont les habits trempés des eaux de la mer s'étoient roidis en glaçons sur son corps, ne put résister à la sensation assoupissante que donne toujours le froid extrême qu'il éprouvoit. Vainement j'employai tour-à-tour la persuasion et la force pour le faire tenir sur ses pieds. Je fus obligé de l'abandonner à son assoupissement. Après avoir marché pendant une demi-heure, saisi moi-même d'une si forte envie de dormir, que je me sentois prêt à chaque instant de me laisser couler à terre pour la satisfaire, je revins à l'endroit où ce jeune homme étoit couché. Je mis la main sur son visage, et le sentant tout froid, je le fis toucher au contre-maître. Nous crûmes l'un et l'autre qu'il étoit mort. Il nous répondit d'une voix foible qu'il ne l'étoit pas; mais qu'il sentoit sa fin s'approcher, et il me supplia, si je lui survivois, d'écrire à son père à New-Yorck, et de l'instruire de son malheur.

Au bout de dix minutes, nous le vîmes expirer sans aucune souffrance, ou du moins sans de vives convulsions. J'ai rapporté cet incident pour montrer l'effet d'un froid violent sur le corps humain pendant le sommeil, et pour faire voir que cette mort n'est pas toujours accompagnée d'un sentiment de douleur aussi vif qu'on a coutume de le supposer.

Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combatre le penchant qui les entraînoit au sommeil. Trois d'entre eux se couchèrent en dépit de mes exhortations. Voyant qu'il étoit impossible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbres, dont je donnai l'une au contre-maître; et toute notre occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant aussi-tôt qu'ils fermoient la paupière. Cet exercice ne nous fut pas inutile à nous-mêmes, en même temps qu'il préservoit les autres du danger presque certain de mourir.

La lumière du jour que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-maître sur le ri

vage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous en restât à peine une foible espérance. Quelle fut notre surprise et notre satisfaction de voir qu'il s'étoit conservé, malgré la violence du vent, qui sembloit avoir dû le briser en mille pièces pendant la nuit ! Mon premier soin fut de chercher comme je pourrois faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avoit été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte; et l'espace qui l'en séparoit, devoit encore se trouver plus petit à la basse marée. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à son bord, pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adoptèrent cet expédient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, et saisissant bien le temps de glisser au moment où la vague se retiroit, ils descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette manière, ou peut-être se trouvoit-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé *pendant la nuit* un peu trop librement de *sa bouteille.* Le salut général étoit attach

à celui de chacun de nous en particulier ; et je me réjouis doublement de voir autour de moi un si grand nombre de mes compagnons d'infortune, que je croyois tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

Le capitaine, avant de descendre, s'étoit heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt, et les uns s'employèrent à couper du bois, les autres à ramasser des branches sèches, dispersées à terre. Bientôt une flamme brillante qui s'éleva d'un large bûcher, nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on considère le froid extrême que nous avions souffert si long-temps, aucune jouissance ne pouvoit être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'étoit à qui s'en approcheroit de plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussi-tôt que l'ardeur de la flamme pénétra les parties de leurs corps mordues par par la gelée. Le contre-maître et moi étions les *seuls qu'elle eût* respectés, à cause de *l'exercice que nous* avions fait dans la nui

Tous les autres en avoient été plus ou moins attaqués, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les mouvemens convulsifs qu'arrachoit à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvoient, seroient trop horribles à exprimer.

Lorsque nous vînmes à faire la revue de notre troupe, j'observai qu'il manquoit un passager, nommé le capitaine Green. J'appris qu'il s'étoit endormi à bord du vaisseau, et il avoit été gelé mortellement. Nos inquiétudes se renouvelèrent au sujet du charpentier resté sur le navire. La mer roulant toujours avec la même fureur, il étoit impossible d'envoyer la chaloupe à son secours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la basse marée, et nous lui persuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il l'étoit à la plus grande foiblesse, et gelé dans presque toutes les parties de son corps.

La nuit vint, et nous la passâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le soin que nous prenions d'entretenir toujours un grand feu, nous avions beau-

coup à souffrir de la rigueur du vent qui souffloit à découvert sur nous. L'épaisseur des arbres pouvoit à peine nous défendre de la neige, qui sembloit se précipiter à grands flots sur notre feu pour l'éteindre. En pénétrant nos habits d'humidité du côté exposé à la flamme, elle nous formoit sur le dos une couche épaisse, qu'il falloit continuellement secouer avant qu'elle se durcît en glaçon. Le sentiment aigu de la faim, nouvelle misère que nous avions jusqu'alors ignorée, vint encore se joindre à celui du froid, que nous avions tant de peine à soutenir.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chaque instant ajoutoit au souvenir cruel de nos maux passés, la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin, le vent et la mer qui s'étoient accordés pour nous interdire l'approche du vaisseau, renouvelèrent leur efforts réunis pour le briser. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, et nous vîmes dejà flotter une partie de la cargaison, que l'impétuosité des ondes entraînoit hors de ses flancs entr'ouverts. Par bonheur la marée portoit une partie des débris sur la plage. Armés de longues perches et des ra-

mes de notre canot, nous allions le long du sable, attirant tout ce qui s'offroit de plus utile à notre portée. C'est ainsi que nous parvînmes à sauver quelques barils de bœuf salé, et une quantité considérable d'ognons, que le capitaine avoit pris à bord pour les vendre. Nos soins se portèrent aussi sur les planches qui se détachoient du vaisseau, et qui pouvoient servir à nous construire une cabane. On en recueillit un grand nombre, qui furent traînées dans le bois pour être aussi-tôt employées à leur destination. Cette entreprise n'étoit pas aisée. Il étoit peu d'entre nous qui fussent en état d'y travailler. Cependant l'heureux succès de la journée animant notre courage, et la nourriture que nous avions prise soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chute du jour. La lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténèbres; et vers les dix heures du soir, nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds, et large de dix, assez solide, graces aux arbres qui la soutenoient de distance en distance, pour résister à la force du vent; mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri de la froidure.

La journée suivante, et celle du surlendemain, furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir, pendant la haute marée, ce qu'elle nous apportoit du vaisseau, soit à dresser l'inventaire de nos provisions, pour en répartir l'usage entre nous sur une juste mesure. Il n'avoit pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempé dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne en santé ou malade, seroit réduite à un quart de livre de bœuf et à quatre ognons par jour, aussi long-temps que ceux-ci pourroient durer. Cette foible ration, à peine suffisante pour s'empêcher de mourir de faim, étoit tout ce que l'on pouvoit se permettre dans l'incertitude du temps qu'il faudroit peut-être passer sur cette côte déserte.

Le 11 décembre, sixième jour de notre naufrage, le vent s'adoucit, et nous laissa la liberté de mettre notre chaloupe à flot, pour aller chercher ce qui pouvoit rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser, à coups de hache, la glace épaisse qui couvroit le pont, et qui fermoit les écoutilles. Le lendemain, nous réussîmes à retirer un petit barril contenant cent vingt

livres de bœuf salé, deux caisses d'ognons, trois bouteilles de baume de Canada, une de patates, une bouteille d'huile, qui nous devint très-utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, et environ douze livres de chandelles. Ce renfort précieux nous mit en état, le jour suivant, d'ajouter quatre ognons de plus à notre ration journalière.

Nous retournâmes encore à bord le 14, pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane, et à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour, les plaies de ceux qui avoient le plus souffert de la gelée, et qui avoient négligé de se frotter de neige, commencèrent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, et toutes les autres parties de leurs membres affectées, se dépouillèrent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier, qui étoit descendu le dernier à terre, avoit perdu la plus grande partie de ses pieds, et dans la nuit du 14, le délire le prit. Il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière

'aut été en délire quelques heures avant expirer; ce qui arriva également le surndemain à un matelot. Nous couvrîmes urs cadavres de neige et de branches d'ar'es, n'ayant ni pioche, ni bêche pour leur euser une fosse ; et quand nous en aurions é pourvus, la terre étoit durcie à une trop ande profondeur pour céder à ces instruens.

Toutes ces pertes, qui réduisoient notre oupe à quatorze personnes, nous causèrent ı médiocre chagrin, soit pour eux, soit ›ur nous-mêmes. En considérant notre déorable condition, la mort nous paroissoit ı bienfait plutôt qu'une disgrace : et lorsı'un sentiment naturel nous ramenoit à ımour de la vie, chacun de nous en partiılier ne pouvoit regarder ses compagnons ıe comme autant d'ennemis armés par la im pour lui ravir sa subsistance. En effet, quelques-uns n'avoient payé le tribut à nature, nous aurions été bientôt dans horrible nécessité de périr de faim, ou de ous égorger et de nous dévorer les uns les ıtres. Sans en être encore réduits à cette freuse alternative, notre situation étoit si isérable, qu'il sembloit impossible qu'au-

cune nouvelle calamité pût en accrc
l'horreur. Le sentiment continuel d'un f
rigoureux et d'une faim pressante, la c
leur des plaies de la gelée irritées par le 1
les plaintes des souffrans, le désordre e
malpropreté qui nous rendoient un obje
dégoût pour nous-mêmes autant que p
les autres, toutes les images du déses]
rassemblées autour de nous, et dans la p
pective, une mort lente et cruelle, au
lieu d'une région désolée, loin des cons
tions du sang et de l'amitié; telle est la fo
peinture des maux que notre cœur res
toit à chaque instant des longs jours et
éternelles nuits.

Nous étions souvent sortis, le contre-n
tre et moi, pour voir si nous pourrions
couvrir quelques vestiges d'habitation d
la contrée. Nos courses ne pouvoient é
longues, et n'avoient jamais été suivies d'
cun succès. Nous résolûmes un jour de n
avancer plus avant dans le pays, en rem
tant les bords d'une rivière glacée. Il s'offi
de temps en temps à nos yeux des tra
d'orignal et d'autres animaux, qui nous f
soient sentir vivement le regret d'être
pourvus d'armes et de poudre pour les ch

. Un léger espoir vint flatter un moment
: esprits. En suivant la direction de quel-
:s arbres entamés du même côté par la
:he, nous arrivâmes dans un endroit où
Indiens devoient avoir passé depuis peu,
sque leur wigwam y restoit encore, et
: l'écorce qu'on y avoit employée, pa-
ssoit toute fraîche. Une peau d'orignal
: nous trouvâmes tout près suspendue au
it d'une perche, confirmoit mes conjec-
es. Nous parcourûmes avec empresse-
nt tous les environs; mais, hélas! sans
cun fruit. Il nous resta cependant quelque
isfaction de penser que cet endroit avoit eu
habitans ou ses voyageurs, et qu'ils pour-
ent bientôt y revenir. Frappé de cette idée,
coupai une longue perche; et l'enfonçant
: le bord de la rivière, j'y attachai un
rceau d'écorce de bouleau, après l'avoir
llé en forme de main, avec le doigt indi-
:eur étendu et tourné vers notre cabane.
crus aussi devoir emporter la peau d'ori-
al, afin que les sauvages, à leur retour,
ssent comprendre que quelques personnes
ient passées en cet endroit depuis qu'ils
voient quitté, et démêler, à la faveur de
:re signal, la route qu'elles avoient sui-

vie. L'approche de la nuit nous força de re prendre le chemin de notre habitation, e nous redoublâmes le pas, pour communi quer plutôt à nos compagnons de si agréable nouvelles. Quelque foibles que fussent le espérances qu'il étoit raisonnablement per mis de concevoir de cette découverte, je vi que mon récit leur donnoit une vive conso lation, tant un instinct bienfaisant de la na ture porte les malheureux à saisir tout ce qu peut adoucir le sentiment de leurs peines!

Plusieurs jours s'écoulèrent dans l'attent de voir à chaque instant paroître les Indien devant notre cabane. Peu à peu ces douce idées s'affoiblirent; elles ne tardèrent pa enfin à s'évanouir. Quelques-uns de nos ma lades, entr'autres le capitaine, avoient com mencé, dans cet intervalle, à recouvre leurs forces, et nos provisions diminuoien à vue d'œil. Je proposai le dessein où j'étoi de quitter l'habitation avec tous ceux qu seroient en état de manœuvrer dans la cha loupe, pour aller à la découverte le long de l côte. Ce projet reçut une approbation généra le; mais lorsqu'il fallut s'occuper des moyen de l'exécuter, une nouvelle difficulté se pré senta; c'étoit de pouvoir réparer le canot

battu par la mer contre le sable avec une telle furie, que toutes les jointures s'étoient écartées. On avoit bien assez d'étoupes pour boucher les fentes; malheureusement le goudron manquoit pour les recouvrir. Et le moyen d'y suppléer! Il ne s'en présentoit aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout-à-coup de faire servir à cet usage le baume de Canada que nous avions sauvé. L'épreuve étoit facile. J'en versai quelques bouteilles dans notre pot de fer, que j'exposai sur un grand feu. En la retirant fréquemment pour la laisser refroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons, pendant ce temps, avoient retourné le canot, et l'avoient bien débarrassé du sable et des glaçons. Je fis remplir d'étoupes toutes les crevasses, je les enduisis de mon calfat, et j'eus le plaisir de voir qu'il produisoit à merveille l'effet que j'en avois attendu.

Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile ajusté sur une perche dressée de manière à pouvoir se lever ou s'abattre à volonté, nous promit une voiture assez forte pour soulager, dans un vent doux

et favorable, le travail de nos rameurs. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit peu d'assez bien rétablis pour soutenir les fatigues que nous devions prévoir dans cette expédition. On me choisit pour la conduire avec le capitaine, le contre-maître, deux matelots et mon domestique. Ce qui restoit de vivres, fut divisé, selon le nombre de personnes, en quatorze parts égales, sans que l'excès des travaux que nous allions entreprendre pour la cause commune, pût nous faire adjuger une portion plus forte qu'à ceux qui devoient rester paisiblement dans la cabane. C'est avec cette misérable ration d'un quart de livre de bœuf par jour pour six semaines, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent pouvoit renverser, le moindre écueil mettre en pièces; c'est au milieu des masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, et pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, qu'il falloit tenter une entreprise dont un désespoir aveugle avoit pu seul inspirer le projet. Mais nous en *étions à ce* point, qu'il étoit moins téméraire *d'aff*ronter tous les dangers possibl

à la plus foible lueur d'espérance, que de s'exposer, par une lâche inaction, au danger presque inévitable de périr, abandonnés de la nature entière.

L'année 1781 venoit de s'ouvrir. Notre dessein étoit de partir le jour suivant, 2 janvier. Un vent fougueux de nord-ouest nous retint jusqu'à l'après-midi du 4. Son impétuosité s'étant alors abattue, nous embarquâmes nos provisions, avec quelques livres de chandelle, ainsi que tous les petits effets qui pouvoient nous être utiles; et nous prîmes congé de nos compagnons, dans l'incertitude cruelle si ce ne seroit pas nos derniers adieux. Nous n'avions guère couru plus de huit milles, lorsque le vent tournant au sud-est, contraria notre marche, et nous contraignit d'aborder, à force de rames, dans une large baie, qui nous présentoit un asyle favorable pour la nuit. Notre premier soin fut de débarquer nos vivres, et de transporter la chaloupe assez avant sur la plage, pour que la mer ne pût l'endommager. Il fallut ensuite allumer du feu, et couper du bois pour l'entretenir jusqu'au lendemain. Les branches de pin les plus menues furent employées à former no-

tre lit, et les plus grosses, à nous construire à la hâte une espèce de wigwam, pour nous mettre, de notre mieux, à l'abri des injures de l'air.

En faisant notre petit repas, je remarquai sur le rivage quelques pièces de bois que le flux y avoit jetées, et qui paroissoient avoir été taillées par la hache. Je voyois aussi de longues perches façonnées autrefois de main d'homme. Cependant aucune autre marque d'habitation ne se montroit à nos regards. Il s'élevoit à deux milles de distance, une colline dépouillée d'arbres, avec quelques traces de défrichement. J'engageai deux de mes compagnons à m'y suivre avant la fin du jour, pour pouvoir embrasser, de sa hauteur, un horizon plus étendu. En marchant le long de la baie, nous reconnûmes un bâteau de pêcheur de Terre-Neuve à demi-brûlé, dont les restes étoient ensevelis dans le sable. Cet objet nous donna de nouvelles espérances, et nous fit redoubler de vîtesse pour gravir la colline. Parvenus au sommet, quelle ne fut pas notre satisfaction d'appercevoir de l'autre côté quelques édifices éloignés d'un mille tout au plus ! L'intervalle qui nous en sé

roit fut bientôt franchi, malgré notre lassitude. Nous arrivâmes palpitans d'espoir et de joie; mais ces douces émotions furent au même instant dissipées. En vain nous parcourûmes tous les bâtimens; ils étoient déserts. C'étoient des magasins pour la préparation de la morue, qui, selon les apparences, avoient été abandonnés plusieurs années auparavant. Le triste fruit de cette course fut cependant de nous confirmer toujours dans l'idée de trouver quelques habitations, en continuant de tourner autour de l'île.

Le vent qui avoit repassé au nord-ouest, vint le lendemain nous retenir par la crainte du choc des glaçons qu'il poussoit dans les courans. Depuis trois jours, il régnoit avec la même fureur. M'étant réveillé dans la nuit, je fus étonné d'entendre ses sifflemens aigus, sans que la mer y joignît, comme à l'ordinaire, le bruit sourd de ses vagues. J'interrompis le sommeil du contre-maître, pour lui faire part de ce phénomène. Curieux d'en connoître la cause, nous courûmes vers le rivage. La lune nous éclairoit de ses rayons. Aussi loin que notre vue put s'étendre, leur funeste clarté nous fit appercevoir la surface des eaux immobiles sous les

chaînes de la glace, qui s'élevoit à div
endroits en monceaux d'une prodigie
hauteur. Comment vous peindre le sen
ment de tristesse qui s'empara de nos cœ
à cet aspect ? Ne pouvoir pousser plus lo
notre course, ni regagner notre premi
cabane, qui nous auroit mieux défendus
l'âpreté redoublée du froid. Jusqu'à qua
devoit durer cette funeste situation ! De
jours s'écoulèrent au milieu de ces réflexio
désolantes. Enfin le 9, le vent tomba. Il
releva le lendemain au sud-est, et souf
d'une telle force, que toutes les glaces q
nous bloquoient dans la baie, se brisèren
grand bruit, et furent balayées dans la hau
mer, en sorte qu'il n'en restoit plus le lo
de la côte vers les quatre heures de l'apr
midi.

En rompant les chaînes qui nous ar
toient, le tyran des airs nous en forge
d'autres par sa violence. Ce ne fut qu'
bout de deux jours qu'elle se modéra. U
brise légère soufflant alors le long du rivag
notre chaloupe fut mise à la mer, notre vo
dressée ; et déjà nous nous étions avan
d'un cours assez favorable, lorsque nous a
perçûmes, à quelques lieues dans le lointa

une pointe de terre extrêmement élevée. La côte jusque-là paroissoit ne former qu'une ceinture si continue de rochers escarpés, qu'il étoit impossible de tenter aucun débarquement, avant d'avoir atteint ce cap éloigné. Cependant il étoit dangereux de risquer une aussi longue course. La chaloupe venoit de faire une voie d'eau, qui occupoit constamment deux hommes à la vuider. Ainsi nous ne pouvions employer que deux rames; encore la foiblesse où nous étions réduits par nos chagrins, et par le défaut de nourriture, nous permettoit à peine de soutenir cette légère manoeuvre. Qu'allions-nous devenir, si le vent venoit à tourner au nord-ouest? Il devoit infailliblement nous briser contre les rochers. Heureusement le danger n'étoit plus pour nous un objet digne de considération; et le vent seconda si bien notre constance, que nous parvînmes au cap environ à onze heures de la nuit. La place ne s'étant point trouvée commode pour aborder, nous fûmes encore obligés de longer la côte jusqu'à deux heures du matin, lorsque le vent devenu plus fort, nous ôta la liberté de choisir un endroit *favorable. Il* fallut descendre, ou *plutôt gravir,* avec mille peines, sur un

plage pierreuse, sans qu'il fût possible de mettre notre chaloupe à l'abri des flots qui menaçoient de la briser contre les rochers.

L'endroit où nous étions débarqués, étoit une baie peu profonde, renfermée du côté de la terre par des hauteurs inaccessibles, mais ouverte sur la mer au vent du nord-ouest, dont rien ne pouvoit nous garantir. Le vent qui s'éleva le 13, jeta notre chaloupe sur un banc rocailleux, l'endommagea dans plusieurs parties. Cet accident ne fut qu'un léger prélude à de nouvelles misères. Environnés de rochers insurmontables, qui nous empêchoient d'aller chercher un abri dans les bois; réduits, pour toute couverture, à notre voile hérissée de glaçons; ensevelis durant plusieurs jours sous un déluge de neige qui s'étoit amoncelée autour de nous à la hauteur de trois pieds; nous n'avions, pour alimenter notre feu, que des branches et des débris de troncs d'arbres, qui se trouvèrent par hasard jetés sur le rivage. Cette déplorable situation dura jusqu'au 21, où le temps se radoucit: mais il n'étoit plus en notre pouvoir d'en profiter. Comment réparer notre chaloupe ouverte de plusieurs crevasses? Après avoir médité les divers moyens

qui se présentèrent à notre esprit, et les avoir rejetés comme impraticables, toutes nos pensées se tournèrent à chercher notre salut d'un autre côté.

Quoiqu'il fût impossible d'escalader le mur de rochers qui nous entouroit de toutes parts, cependant si nous étions dans la nécessité de renoncer à l'usage de notre chaloupe, il nous vint dans l'idée que nous pourrions du moins nous avancer le long du rivage, en marchant sur la glace, devenue assez forte pour supporter notre poids. Je résolus avec le contre-maître d'en faire l'épreuve. Nous partîmes aussi-tôt; et au bout de quelques milles, nous parvînmes à l'embouchure d'une rivière bordée d'une plage sablonneuse, où nous aurions pu conserver notre chaloupe, et vivre avec beaucoup moins de désagrémens, si notre bonne fortune nous y eût d'abord conduits. Cette découverte, en faisant naître nos regrets, n'étendoit pas bien loin nos espérances. Il étoit à la vérite facile de pénétrer de là dans les bois; mais falloit-il s'enfoncer au hasard en des lieux sauvages pour aller à la recherche d'un canton habité? Par quels moyens diriger notre course à travers la noire épaisseur de la fo-

rêt? et sur-tout comment traîner ses pas s
la neige, dont la terre étoit chargée à la ha
teur de six pieds, et que le moindre dé
pouvoit ramollir? Après avoir tenu cons
à notre retour, il fut décidé que notre seu
ressource étoit de charger sur notre dos
qui nous restoit d'effets utiles et de prov
sions, et d'aller le long de la côte, où
étoit plus naturel d'espérer qu'il se trouv
roit enfin quelques familles de pêcheurs
de sauvages. Le temps paroissoit devoir e
core tenir à la gelée, et le vent ayant bala
dans la mer la plus grande partie de la ne
qui couvroit les glaces de ses bords, n
pouvions nous flatter de faire environ
milles par jour, même dans l'état de
gueur où nos forces étoient tombées.

Cette résolution ayant été arrêtée
voix unanime, nous eûmes bientôt fa
préparatifs. Notre projet étoit de pa
24 au matin; mais dans la nuit qui l
céda, le vent tourna tout-à-coup a
est, accompagné d'une grosse pluie; e
que peu d'heures après, cette croûte d
qui, la veille, paroissoit si solide,
tièrement fondue, et toute la lisière
çons détachée du rivage. Plus de

ouverts pour sortir de cette plage désastreuse, où nous étions renfermés. Dans ce cruelles réflexions, nos regards se tournoien quelquefois vers la chaloupe, que nous avion été souvent tentés de mettre en pièces pou entretenir notre feu, n'osant plus en attendre aucun autre service. Il nous restoit encore assez d'étoupe pour remplir les nouvelles crevasses; mais le baume de Canada avoit été tout-à-fait épuisé par nos réparations journalières, et rien ne s'offroit à notre imagination pour le remplacer.

Cependant le froid revint le surlendemain. Sa rigueur, dans la nuit, me fit concevoir une idée que je me hâtai d'essayer aussi-tôt que le jour parut. C'étoit de répandre de l'eau sur l'étoupe qui bouchoit les fentes, et de l'y laisser geler en forme d'enduit d'une certaine épaisseur. Mes compagnons se moquoient de mon entreprise, et ne se prêtoient qu'avec répugnance à me seconder. Un moyen aussi simple me réussit cependant au-delà de mon espoir. Toutes les ouvertures se trouvèrent par-là si bien fermées, qu'on en vint à croire que l'eau ne pourroit y pénétrer aussi long-temps que la gelée seroit aussi forte que dans ce moment.

[redacted]

Nous en fîmes une heureuse expérien le lendemain 27. Quoique la chaloupe f devenue fort lourde, et très-difficile à m nier, par la quantité de glace dont elle ét revêtue, elle avoit fait dans la journée e viron douze milles du lieu de notre dépa Ce nouveau service nous la rendit plus p cieuse ; et nous eûmes le soin de la tra porter sur nos rames dans l'endroit le p favorable à sa sûreté. Une épaisse forêt c s'élevoit dans le voisinage, nous offroit de biens dont nous avions été privés dura tant de nuits, un léger abri contre le sou glacial du vent, et du bois en abonda pour entretenir un grand feu, qui nous chauffât dans notre sommeil. Cette dou jouissance fut pour nous le comble des luptés. Notre provision d'amadou ét presque consommée, je fus obligé de la nouveler en brûlant une partie de ma c mise, la même que j'avois toujours por depuis la perte de mes équipages.

Le lendemain, une ondée de pluie fon malheureusement toute la glace de no chaloupe ; et nous eûmes le chagrin de p *dre l'avantage* d'une journée favorable, *auroit pu nous* avancer de plusieurs m

lans notre course. Il fallut se résoudre à attendre le retour de la gelée ; et ce qui augmentoit notre impatience et nos regrets, c'est que nos provisions se trouvoient maintenant réduites à deux livres et demie de bœuf pour chacun.

La gelée n'ayant repris que dans l'après-midi du 29, la longueur inévitable de nos préparatifs ne nous permit pas de faire plus de sept milles avant la nuit. Un vent très-fort qui nous surprit le jour suivant, dans le commencement de notre route, nous obligea de relâcher, sans avoir fait plus de deux lieues. Le dégel nous retint à terre jusqu'au surlendemain, 1er février, où un froid excessif nous fournit l'occasion de réparer notre chaloupe ; mais les glaçons flottans étoient si considérables, qu'ils occupoient sans cesse l'un de nous à les briser avec une perche ; et ce ne fut que par le travail le plus fatigant que nous vînmes à bout de faire cinq milles avant la chute du jour.

Notre navigation fut plus heureuse le 3. Le vent souffloit dans une direction aussi favorable que nous aurions pu le desirer. Quoique la chaloupe fît une voie d'eau, qui employoit une partie de nos bras à la tarir,

nous courûmes d'abord quatre mille:
heure avec le secours de nos rames, et b
tôt cinq avec notre seule voile. Vers (
heures de l'après-midi, nous eûmes ple
ment en vue un cap très-élevé, qui, s
notre estime, ne devoit être éloigné qu
trois lieues. Sa prodigieuse hauteur i
trompoit sur sa distance. Il étoit pre
nuit, lorsque nous parvînmes à l'attein
En le doublant, notre course prenoit
direction différente de ce qu'elle avoit
dans la journée, en sorte qu'elle nous o
gea de baisser la voile, et de prendre
rames. Le vent se trouvoit alors souffle
côté de la terre. Nos efforts étoient bien
bles pour le combattre ; et sans un cou
venant du nord-est, qui nous soutint
peu contre son impulsion, nous courion
risque d'être emportés pour jamais dan
haute mer.

La côte, hérissée de rochers, étant
cet endroit trop dangereuse pour y d
cendre, il nous fallut ramer avec m
périls dans les ténèbres et le long des écue
jusques à cinq heures du matin. Incapab
alors de soutenir une plus longue manœu
par l'épuisement de nos forces, nos ye

se fermèrent sur les dangers du débarquement; et le Ciel le fit réussir, sans autre accident que d'avoir notre chaloupe jetée à demi-pleine d'eau sur le rivage. L'entrée des bois n'étoit pas éloignée; cependant nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner, et à dresser du feu pour nous dégourdir et pour sécher nos habits. Tel étoit l'accablement où nous avoient plongés la fatigue et l'insomnie, qu'il nous fut impossible de résister au sommeil, lorsque notre feu commençoit à s'allumer. Nous étions obligés de nous éveiller tour-à-tour pour l'entretenir, de peur qu'il ne s'éteignît pendant que nous serions tous endormis à-la-fois, et que la gelée ne nous frappât de mort dans cet assoupissement. A mon réveil, j'eus occasion de me convaincre, par les observations que je fis sur le rivage, de ce que j'avois soupçonné pendant la route; savoir, que cette pointe de terre élevée que nous venions de doubler, étoit le Cap-Nord de l'île Royale, qui, avec le Cap-Roy sur l'île de Terre-Neuve, marque l'entrée du golfe Saint-Laurent.

La douce certitude de nous trouver sur une île habitée, nous auroit flattés de l'es-

pérance de rencontrer enfin du secours er continuant notre voyage, si nous avions er de quoi pourvoir à notre subsistance pen· dant tout le temps qu'il pouvoit durer. Mai nos provisions étoient près de finir; et cett perspective nous jetoit dans le désespoir. I ne se présentoit à notre esprit que des idée d'une mort prochaine, ou des moyens af- freux pour la reculer. En tournant les yeu les uns sur les autres, il sembloit que chacur fût prêt à marquer la victime qu'il falloi dévouer à la faim de ses bourreaux. Déj même quelques-uns d'entre nous étoien convenus d'en remettre le choix à la déci- sion aveugle du sort. Heureusement l'exé· cution de cet affreux projet fut remise à l dernière extrémité.

Pendant que mes compagnons s'occu· poient à vuider la chaloupe du sable dont l marée l'avoit remplie, et à boucher se fentes, en versant sur l'étoupe de l'eau qu'il y laissoient geler, j'allai le long du rivag avec le contre-maître, pour chercher de huîtres, dont on appercevoit une quantit d'écailles dispersées. Il ne s'en trouva pa malheur aucune de pleine. Nous aurions r gardé comme une grande fortune de re

quelques cadavres de bêtes sauvages
-dévorés par des oiseaux de proie ;
us ces débris étoient ensevelis sous la
Rien qui pût nous offrir les plus vils
s. C'étoit peu que la destinée nous
és sur une côte déserte, il falloit, pour
ler notre misère, qu'elle eût choisi la
affreuse saison, lorsque non-seulement
rre refusoit ses productions naturelles
tre subsistance, mais encore lorsque les
naux qui peuplent les deux élémens
rriciers de l'homme, s'étoient réfugiés
s leurs grottes ou dans leurs repaires,
ur se préserver du froid rigoureux qui
sole ces inhospitables climats.

Je craindrois de porter un sentiment trop
énible dans les ames à qui notre situation a
pu inspirer, jusqu'à ce moment, une tendre
pitié, si je peignois, dans toute leur hor-
reur, les maux que nous eûmes à souffrir les
jours suivans. Réduits, pour seule nourri-
ture, à des fruits secs d'églantier déterrés
sous la neige, et à quelques chandelles de
suif que nous avions réservées pour notre
dernière ressource ; oppressés de fatigue au
moindre effort ; contrariés dans notre navi-
gation par les glaces, les pluies ou les ver

animés quelquefois d'une légère espérance, pour retomber bientôt après dans un plus cruel désespoir ; navrés des sensations douloureuses de toutes ces détresses, réunies pour nous accabler de leur poids insupportable à chaque instant du jour et de la nuit; voilà quel fut notre état jusqu'au 17, où, succombant de foiblesse, nous descendîmes à terre pour la dernière fois, résolus de périr en cet endroit, si le Ciel ne nous envoyoit quelque secours imprévu. Mettre notre chaloupe en sûreté sur la plage, auroit été une entreprise trop au-dessus de notre pouvoir. Elle resta livrée à la fureur des vagues, après que nous en eûmes retiré tristement nos outils, et la voile qui nous servoit de couverture. Nos dernières forces furent employées à balayer la neige de la place que nous avions choisie, à la relever tout autour en talus, pour y planter des branches de pin, destinées à nous former un abri ; enfin, à couper et à mettre en pile autant de bois qu'il nous fut possible, pour entretenir notre feu, dans la crainte d'être bientôt hors d'état de faire usage de nos instrumens.

Quelques poignées de fruits d'églantier bouillis dans de la neige fondue, furent,

endant les premiers jours, l'unique soutien le notre vie. Ils vinrent à nous manquer; t nous regardions comme un bonheur de ouvoir y suppléer par des plantes marines ui croissoient sur le rivage. Après les avoir ait bouillir plusieurs heures de suite, sans u'elles eussent perdu beaucoup de leur dureté, je mis fondre dans le jus une des deux eules chandelles qui nous restoient. Ce ouillon dégoûtant et ces herbes coriaces ssouvirent d'abord notre faim; mais peu l'instans après, nous fûmes saisis d'un vomissement terrible, sans avoir la force de pouvoir débarrasser notre estomac. Cette crise dura environ quatre heures, au bout desquelles nous fûmes un peu soulagés, mais pour tomber dans un épuisement absolu.

Il fallut cependant recourir le lendemain à la même nourriture, qui opéra comme la veille, seulement avec un peu moins de violence. Nous avions employé notre dernière chandelle. Nous fûmes réduits, pendant trois jours, à nous contenter de ces herbes dures et grossières, qui nous causoient des nausées chaque fois que nous les portions à la bouche. Dans le même temps, nos jambes

commencèrent à s'enfler. Cette bouffissure s'étendit à tel point sur tout le corps, que, malgré le peu de chair que nous avions conservé, nos doigts, par la moindre pression, s'enfonçoient à la profondeur de plus d'un pouce sur notre peau, et l'empreinte en subsistoit encore une heure après. Nos yeux sembloient comme ensevelis dans des cavités profondes. Engourdis par la dissolution intérieure de notre sang, et par les âpres frimas qui nous enveloppoient, à peine avions-nous la force de ramper tour-à-tour pour aller attiser notre feu presque éteint, ou ramasser quelques branches dispersées sur la neige. C'est alors que le souvenir de mon père, qui m'avoit toujours suivi au milieu des plus pressans dangers, vint s'offrir avec un nouvel attendrissement à mon cœur, en se mêlant à l'idée de mon trépas. Je me le représentois, ce tendre père, inquiet d'abord sur mon compte, dans la première attente de mes nouvelles, accablé ensuite de chagrin, lorsque le temps s'écouleroit sans lui en apporter; enfin, condamné à pleurer, pendant tous les jours de sa vieillesse, sur la perte de son fils. Je pleurois moi-même de mourir si loin de ses bras,

recevoir sa dernière bénédiction. A ces
iantes pensées, interrompues par les
isemens poussés autour de moi, succé-
t des projets barbares, que l'instinct
el de la vie m'inspiroit pour la sou-
Ces malheureux compagnons de mon
une, dont les travaux m'avoient jus-
rs secouru, ne me paroissoient plus
e proie pour assouvir ma faim. Je li-
s mêmes sentimens dans leurs regards
s. Je ne sais où nous auroient conduits
roces dispositions, lorsque tout-à-coup
sens d'une voix humaine se firent en-
e dans la forêt. Au même instant nous
vrîmes deux Indiens armés de fusils,
semblolent pas nous avoir encore ap-
s. Cette apparition subite ranimant
courage, nous donna la force de nous
et de nous avancer vers eux avec toute
mptitude dont nous étions capables.
isi-tôt que nous fûmes en leur pré-
ils s'arrêtèrent, comme si leurs pieds
t été cloués à la terre. Ils nous regar-
fixement, immobiles de surprise et
eur. Outre l'étonnement où devoit
llement les jeter la rencontre impré-
e six étrangers dans ce coin de l'île

déserte, notre seul aspect étoit bien capable de glacer le plus intrépide. Nos habits traînans en lambeaux, nos yeux éteints sous la bouffissure de nos joues livides, l'enflure monstrueuse de tous nos membres, notre barbe hérissée et crépue, nos cheveux flottans en désordre sur nos épaules, tout devoit nous donner une apparence effrayante. Cependant à mesure que nous avancions, mille sentimens heureux se peignoient sur nos traits. Les uns versoient de douces larmes, les autres sourioient de joie. Quoique ces signes paisibles fussent propres à rassurer un peu les Indiens, ils ne témoignoient pas encore la moindre inclination à nous approcher ; et certes le dégoût répandu sur toutes nos personnes, justifioit assez leur froideur. Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui se trouvoit le plus près de moi, en lui tendant une main suppliante. Il la prit, et la secoua très-cordialement, façon de saluer employée parmi ces sauvages.

Ils commencèrent alors à nous donner quelques marques de compassion. Je leur fis signe de venir vers notre feu. Ils nous accompagnèrent en silence, et s'assirent auprès de nous. L'un d'eux, qui parloit u

s corrompu, nous pria, dans cette
, de l'informer d'où nous venions, et
isard nous avoit amenés en cet en-
Je me hâtai de lui rendre un compte
iccinct qu'il me fut possible des infor-
et des souffrances que nous avions
ées. Comme il me parut assez vive-
ouché de mon récit, je lui demandai
irroit nous fournir quelques provi-
Il me répondit qu'oui; mais voyant
eu prêt à s'éteindre, il se leva brus-
nt et saisit notre hache, qu'il fut un
it à considérer en souriant, j'imagine,
ivais état où elle se trouvoit. Il la re-
in air de mépris, pour prendre celle
it à son côté. En un clin-d'œil il eut
une grande quantité de branches,
ta sur notre feu: puis il ramassa son
t sans dire un seul mot, il s'en alla
n compagnon.

retraite si soudaine auroit pu donner
quiétude à ceux qui ne connoissent
umeur des Indiens: mais je savois
peuples parlent rarement, lorsqu'ils
ient pas une nécessité absolue. Ainsi
doutai *point qu'ils* ne fussent allés
hercher des provisions; et j'assurai

[redacted]

ma troupe alarmée que nous ne tar(
guère à les revoir. Malgré le besoin qu
devions avoir de nourriture, la faim
pas, du moins pour moi, le plus pr
Le bon feu que nous avoient fait l
vages remplissoit, en ce moment, to
desirs, ayant passé tant de jours à s
d'un froid rigoureux, auprès de la f
languissante de notre misérable foyer

Trois heures s'étoient écoulées de
départ des Indiens ; et mes compagn(
solés commençoient à perdre l'espéra
les revoir, lorsqu'enfin nous les
çûmes au détour d'une pointe de terre
cée, qui ramoient vers nous dans un
d'écorce. Bientôt ils descendirent sur
vage, chargés d'une grosse pièce de ve
fumée, et d'une vessie pleine d'hu
poisson. Ils firent bouillir la viand
notre pot de fer avec de la neige fond
lorsqu'elle fut cuite, ils eurent l'att
de ne nous en donner qu'en très-petit(
tité, avec un peu d'huile, pour prévc
suites dangereuses qu'auroit pu avoir
voracité, dans l'état de foiblesse où
estomac se trouvoit réduit.

Ce léger repas étant fini, ils me fire

rquer avec deux de mes compagnons dans
ır pirogue, trop petite pour nous emmc-
r tous à-la-fois. Leur habitation n'étoit
ɩignée que de cinq milles. Nous fûmes
;us, en débarquant, par trois Indiens et
ıc douzaine de femmes ou enfans qui nous
:endoient sur le bord de la mer. Tandis
e ceux de la pirogue retournoient cher-
er le reste de notre troupe, les autres nous
nduisirent vers leurs cabanes, ou wig-
ıms, qui s'élevoient au nombre de trois,
ur le même nombre de familles, à l'entrée
la forêt. Nous fûmes traités par ces bonnes
ns avec la plus douce hospitalité. Ils nous
ent avaler d'une espèce de bouillon, mais
ns vouloir nous permettre, malgré nos
ières, de manger de la viande, ou de pren-
e aucun autre aliment trop substantiel.
Je ressentis une joie bien vive, lorsque
pirogue revint, et nous ramena nos trois
mpagnons. Nous goûtions à nous trouver
unis parmi ces sauvages, même après une
paration si courte, les sentimens qu'éprou-
:nt des amis de l'enfance, qui, après avoir
ng-temps gémi, éloignés l'un de l'autre,
retrouvent *au sein* de leur patrie. Cette
tte nous paroissoit un lieu de délices. Les

transports que nous faisions éclate
ressèrent en notre faveur une femı
âgée, qui témoigna beaucoup de ‹
d'apprendre nos aventures. Je fis u
plus circonstancié que le premier à
qui pouvoit entendre le français. I
dit aux autres dans son langage. Pe
cours de son récit, j'eus occasion d'‹
que les femmes en étoient vivemeı
tées; et je fondai sur cette impressi
poir d'un traitement favorable pen‹
tre séjour.

Après avoir satisfait aux premiers
nos pensées se tournèrent vers les
reux que nous avions laissés à l'en
notre naufrage. La détresse sous
nous avions été près de succomber
soit craindre pour eux un sort plus
Cependant, quand un seul d'entr'eu
survécu, j'étois résolu de n'omettr‹
tentative pour son salut. Je tâchai
désigner aux sauvages le quartier d‹
nous avions été jetés, et je leur d
s'il ne seroit pas possible d'y porte
cours.

Sur la description que je leur fis ‹
de la rivière la plus voisine; et d'uı

e que l'on découvroit à peu de distance de on embouchure, ils répondirent qu'ils conoissoient à merveille cette place, qu'elle toit éloignée d'environ cent milles, par des outes très-difficiles dans les bois; qu'il y voit des rivières et des montagnes à franhir pour y pénétrer, et que s'ils entrepreoient le voyage, ils devoient s'attendre à uelque récompense pour leurs fatigues. Il 'étoit pas raisonnable d'exiger qu'ils susendissent leur chasse, le seul moyen qu'ils nt de faire subsister leurs femmes et leurs nfans, pour entreprendre une course péible par un pur motif de bienveillance enzers des inconnus. Quant à ce qu'ils disoient le la distance, elle ne me paroissoit pas exagérée, puisque j'estimois, par mes propres alculs, que nos courses le long des rivages, 'avoient été guère au-dessous de cent cinuante milles. Je leur dis alors, ce dont il e m'étoit pas encore venu dans l'esprit de eur parler, que j'avois de l'argent, et que 'il étoit de quelque prix à leurs yeux, j'en mploierois une partie à les payer de leurs eines. Ils semblèrent fort contens de cette roposition, et me demandèrent à voir ma ourse. Je la pris des mains de mon domesti-

que pour leur montrer les cent qu
guinées qu'elle contenoit. J'obser
traits, à la vue de cet or, des sen
j'étois bien loin d'attendre d'un
vage. Les femmes sur-tout le
avec une extrême avidité; et lors
eus fait présent d'une guinée à c
les vis pousser un grand éclat de
est le signe dont les Indiens ex
mouvemens extraordinaires de

Quelqu'exorbitantes que pussen
prétentions, je n'avois rien à m
sauver mes compatriotes, s'il en r
qu'un en vie. Nous conclûmes
par lequel ils s'engageoient à se
route dès le jour suivant, et moi
ner vingt-cinq guinées à leur de
même somme à leur retour. Ils s
aussi-tôt à faire des souliers pro
cher sur la neige, soit pour n
qu'ils devoient ramener, soit po
mes; et le lendemain de bonne he
tirent, après avoir reçu l'argent
étions convenus.

Dès le moment où les sauvage
de l'or dans mes mains, ma situ
tous les charmes qu'elle devoit à

lité. Ils devinrent aussi avides qu'ils avoient été jusqu'alors généreux, exigeant dix fois la valeur des moindres choses qu'ils nous fournissoient à mes compagnons ou à moi. Je tremblois d'ailleurs que cette passion excessive pour l'argent, qu'ils avoient prise dans leur commerce avec les Européens, ne les portât à nous dépouiller, et à nous laisser dans la déplorable situation dont nous étions sortis par leurs secours. Le seul motif sur lequel je fondois l'espérance d'un traitement plus humain, étoit la religion qu'ils avoient embrassée, ayant été convertis au christianisme par les jésuites français, avant que cette île nous fût cédée avec le Canada. Ils témoignoient l'attachement le plus vif pour leur foi nouvelle; et souvent ils nous étourdissoient dans la soirée par leur triste psalmodie. C'étoit sur mon domestique qu'ils avoient réuni toutes leurs affections, parce qu'il étoit catholique irlandois, et qu'il se joignoit à leurs prières, quoiqu'il n'en entendît pas un seul mot. Je doute fort s'ils étoient en état de s'entendre eux-mêmes; car leurs chants, ou leurs hurlemens, pour mieux *dire, étoient dans* un jargon confus, *mêlé de mauvais français*, et de leur idiôme

inexprimables ; enfin , qu'un au
tué par accident, en maniant les a
sauvage. Ainsi notre troupe , com
bord de dix-neuf personnes , se
alors réduite à neuf; et j'admire,
fois que j'y pense, qu'une seule
réchapper, après avoir eu à comb
rant l'espace de trois mois, toutes
res combinées du froid , de la fati
la faim.

Le délabrement de nos forces n
en ce triste lieu quinze jours en
dant lesquels je fus contraint, c
paravant, de payer le prix le pl
pour notre nourriture et pour nos
besoins. Au bout de ce temps, m
trouvant un peu rétablie, et ma b
qu'épuisée, je me crus obligé de sa
convenances personnelles au dev
service; et je résolus de porter
ches au général Clinton, avec to
gence dont j'étois capable, quoiqu
saison de l'année la moins propre
En conséquence, j'engageai deux
me conduire dans Hallifax, moyen
rante guinées que je leur payerois
vant. Je me chargeois de plus de

la route toutes les provisions et tous les aîchissemens convenables dans chaque ie habitée où nous pourrions passer. utres Indiens devoient conduire le reste notre troupe à un établissement sur la *ière espagnole*, où ils resteroient jusu printemps, pour attendre une occa- de gagner par mer Hallifax. Je fournis apitaine tout l'argent nécessaire à sa subnce et celle de ses matelots, pour une re-de-change qu'il me donna sur son ar-eur à New-York. Celui-ci ne rougit point s la suite de m'en refuser le paiement, s prétexte que le navire étant perdu, ni apitaine, ni l'équipage n'avoient plus à prétendre.

e partis le 2 avril, accompagné de deux iens, de mon domestique et de M. Wins-, jeune passager de notre vaisseau, l'un trois qui avoient survécu dans la cabane. us emportions chacun quatre paires de liers indiens, une paire de souliers à nei- et des provisons pour quinze jours. Nous ivâmes le soir dans un endroit que les glais nomment *Broad-Oar*, où une chute geuse de neige nous retint tout le jour vant. Nous repartîmes le 4; et après une

marche d'environ quinze milles, nous vînmes sur les bords d'un très-beau lac nommé le lac Saint-Pierre, dont l'extré va communiquer en pointe avec la me cet endroit nous fîmes la rencontre de familles indiennes qui alloient à la chas leur achetai pour quatre guinées un c d'écorce, mes guides m'ayant prévenu nous seroit souvent nécessaire pour tra ser quelques parties du lac qui ne gêlen mais. Comme nous devions en d'autres ties voyager sur la glace, je fus obligé cheter aussi deux traîneaux pour y pl le canot, et le tirer après nous.

Après avoir goûté deux jours de re et nous être munis de nouvelles provisi nous reprîmes notre marche le 7, en la c geant pendant quelques milles le long bords du lac; mais la glace étant mauva il nous fallut quitter cette route, pou prendre une dans les bois. La neige s'y tr voit élevée de six pieds. Un dégel mêl pluie qui survint le lendemain, la re si molle, qu'il nous fut impossible de m cher plus long-temps sur sa surface. N fûmes donc obligés de nous arrêter. grand feu, un wigwam commode et

ovisions abondantes, nous aidèrent à sup-
orter ce contre-temps fâcheux, sans dissiper toutefois nos inquiétudes. L'hiver étoit trop avancé pour espérer de voyager long-temps sur la neige, sans le retour fortuit de la gelée; et si elle ne devoit plus revenir, le seul parti qui nous restoit, étoit d'attendre que le lac fût entièrement débarrassé de ses glaçons; ce qui pouvoit nous retenir encore quinze jours ou trois semaines. Notre situation, dans ce cas, devenoit aussi malheureuse que celle où nous avions été réduits par notre naufrage, excepté que la saison étoit moins rude, que nous étions un peu mieux pourvus de munitions, et que nous avions au moins des armes pour les renouveler.

Heureusement la gelée revint le 12, et nous crûmes devoir profiter de cette faveur dès le lendemain. Notre marche fut, ce jour-là, de six lieues, tantôt sur les glaces flottantes, et tantôt dans notre pirogue. Le 14, nos provisions étant presque toutes consommées, je proposai d'aller à la poursuite du gibier, qui me paroissoit abonder en ce canton. Les sauvages en général ne songent guère qu'aux besoins du jour, sans se

mettre en peine de ceux du lendemain. Cette prévoyance pouvoit cependant être bien essentiolle, puisqu'une fonte soudaine de la neige nous eût empêchés de sortir. J'allai dans les bois avec un de mes guides; et nous fûmes bientôt sur la trace d'un original, que mon Indien atteignit au bout d'une heure de chasse. Il l'ouvrit avec beaucoup d'adresse, recueillit le sang dans la vessie, et dépeça le corps en grands quartiers dont une partie fut portée sur nos épaules jusques à la pirogue. Nous envoyâmes chercher le reste par l'autre Indien mon domestique et M. Winslow. Cette expédition nous valut un renfort de provisions assez considérable pour n'avoir plus la crainte d'en manquer, dans le cas où un dégel subit nous eût empêchés de continuer notre route sur le lac ou dans les bois. Le 15 au matin nous partîmes de très-bonne heure, et nous fîmes six lieues dans la journée; ce qui abattit tellement nos forces déjà épuisées par de longues souffrances, qu'il nous fut impossible de nous remettre en marche le lendemain. La fatigue nous retint encore jusqu'au 18, où nous reprîmes notre voyage de la même manière

c'est-à-dire, partie sur les glaces flottantes, et partie sur la pirogue, dans les endroits où le lac n'étoit pas gelé. J'eus alors occasion d'observer les beautés de ce lac, l'un des plus beaux que j'aie vus en Amérique; quoique cette saison de l'année ne fût pas propre à le faire paroître avec tous ses avantages. Il est couvert d'un nombre infini de petites îles, répandues çà et là sur sa surface; qui lui donnent un air de ressemblance avec le célèbre lac de Killarney, et d'autres lacs d'eau douce en Irlande. On n'a jamais formé d'établissemens sur ces îles. Cependant le sol en paroît très-fertile, et leur séjour devroit être délicieux en été, si l'on pouvoit s'y procurer de l'eau douce, dont elles manquent absolument; ce qui est sans doute la raison pour laquelle elles ne sont pas habitées. Si les glaces du lac eussent été continues et plus solides, nous aurions pu nous épargner bien du temps et des peines, en marchant directement d'une pointe à une pointe, et d'une île à l'autre, au lieu que presque à chaque baie, nous étions obligés de nous enfoncer en de longs détours.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit ap-

pelé Saint-Pierre, où se trouve un établissement de quelques familles angloises et françoises. Je dois à la reconnoissance de faire ici mention de M. Cavanaugh, négociant anglois, dont nous fûmes reçus avec toutes sortes de politesses, et qui, sur le récit de mes malheurs, eut la confiance de m'avancer deux cents livres sterling, pour une lettre-de-change que je lui donnai sur mon père, quoique notre nom lui fût entièrement étranger.

J'aurois pris à Saint-Pierre un bâtiment de pêcheur pour me rendre à Hallifax, sans la crainte de tomber entre les mains des corsaires américains, dont ces parages étoient alors infestés. Le lac, en cet endroit, n'étant séparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur, il ne fut question que de traîner notre pirogue à travers cet espace, pour gagner le rivage, et nous embarquer. Après nous être arrêtés les jours suivans en divers endroits peu remarquables, nous arrivâmes le 25 à Narrashoc, où nous fûmes accueillis avec la même hospitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partîmes le 26 dans notre pirogue, pour nous rendre à l'île Madame, située presque au milieu du passage

du Canceau, par lequel l'île du Cap-Breton est séparée de l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse.

Mais à la pointe de cette île, nous découvrîmes une si grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y hasarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frétai un bâtiment plus capable de leur résister. Je fis mettre à bord la pirogue; et le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes en trois heures le passage, et nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne son nom. Ensuite, après une navigation de dix jours le long des côtes, notre pirogue nous porta jusques dans le port d'Hallifax.

Les Indiens ayant reçu le prix dont nous étions convenus, et les présens par lesquels je crus devoir satisfaire ma reconnoissance envers ceux à qui j'étois redevable du salut de ma vie, nous quittèrent au bout de quelques jours, pour s'en retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre longtemps encore l'occasion d'un vaisseau, j'eus la satisfaction, pendant cet intervalle, de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres Indiens s'étoient chargés de

conduire' par la *Rivière espagnole*,
après deux mois d'attente, je m'em
sur le vaisseau nommé le *Chêne*
et j'arrivai à New-Yorck, où je r
général Clinton mes dépêches tardiv
l'état le plus délabré.

LETTRE

de Julie de Mersan *à* Émili Beaumont.

Ma chère Émilie,

As-tu donc oublié la parole que
vois donnée, de venir nous trouv
campagne aux premiers jours du prin
Peut-être les gens de la ville imagi
qu'il n'est pas encore de retour? Je
cette méprise. Il n'est que le soleil qu
les en avertir; et ils se tiennent tou
claquemurés dans leurs appartemen
ne songent guère à le consulter. Pou
nous jouissons déjà de ses faveurs. La
gne, *si* triste pendant quelques mois

charmes. Les arbres ont secoué les
qui les enveloppoient, pour revêtir
ıbits de verdure. Les oiseaux reve-
foule de tous les côtés, forment les
réables concerts, en cachant leurs
ıs l'épaisseur du feuillage Que fais-
: à la ville? Quand tu passerois la
à respirer de ta fenêtre l'air doux
ıit sentir, croirois-tu jouir du prin-
Lève les yeux, tourne-les autour
ıue vois-tu? Un ciel obscurci par la
les rues fangeuses, les mêmes objets
s vus dans la triste saison. Les toits,
ıi, ne sont plus couverts de glaçons et
; mais comme le soleil pâlit sur vos
ardoises! Vois-tu, comme moi ses
ıaissans se jouer avec les feuilles agi-
'ils colorent de pourpre et d'or? Le
perler un moment la rosée avant de
ıer, et tout-à-coup inonder un vaste
d'un torrent de lumière? Je veux
ıue vos paresseux, retenus si long-
u coin de leurs foyers, commencent
ıarder dans les rues, tout grelotans
du froid qu'ils ont senti; mais re-
s bien, tu les trouveras vieillis d'un
[ci, au contraire, tout semble ra-

jeuni. Les ruisseaux ont nettoyé leurs e
bourbeuses, les prairies s'émaillent de fl
nouvelles, l'aubépine qui blanchit, ta
tous les chemins; il n'est pas jusqu'au
vieux espalier qui ne se pare de bouqu
pour déguiser son grand âge. Tout par
comme nous, dans la fraîcheur de la j
nesse. Quel plaisir, après le morne sile
qui régnoit dans la nature, d'entendre
bêlemens des troupeaux qu'on voit gr
sur le penchant des collines, et les cris
joie des enfans qui se répandent dan
campagne pour sarcler les bleds, ou p
essayer leurs forces au labourage! N
maison est bâtie sur une hauteur, exp
aux premiers traits du soleil. Je pourr
de mon lit, attendre sa visite; mais j'ai
mieux me lever avec l'aurore, pour
offrir moi-même mon hommage sur le so
met du coteau, et j'y reviens le soir p
lui faire mes adieux à son coucher. Ce sp
tacle magnifique est toujours nouveau p
moi. Voilà, ma chère Emilie, un petit
tail des plaisirs que je goûte; mais je s
qu'il me manque une amie pour les par
ger. Hâte-toi donc de venir. Ne crois pas
ce temps soit perdu pour ton instruct

J'apprends ici tous les jours mille choses que je me trouve bien honteuse d'avoir ignoré jusqu'à présent. Je suis sûre que nos petits talens y gagneront aussi. Les doux chants du rossignol nous engageront à cultiver avec plus de soin notre voix. Les agneaux qui bondissent autour de leurs mères, nous feront chercher à mettre dans nos mouvemens leur aisance, leur grace et leur légèreté, tandis que les charmans paysages, qui se varient à chaque pas, nous feront exercer nos crayons pour les représenter comme la nature. Notre vanité sera peut-être humiliée par ces rivaux; mais ils n'en sont point orgueilleux, et on leur pardonne. Tâche d'engager ta maman à venir avec toi. Nous vous attendons l'une et l'autre avec la plus vive impatience. Adieu, ma chère Emilie. Du moment où je compterai que ma lettre peut être parvenue dans tes mains, j'irai me poster au bout de l'avenue pour te voir venir. Il seroit fort mal à tôi de m'y laisser long-temps gémir avec les tourterelles. Adieu encore une fois. Je t'embrasse de toute l'amitié que je t'ai vouée pour la vie.

Julie de Mersan.

Réponse d'Émilie de Beaumont à Julie de Mersan.

Je n'ai pas oublié, ma chère Julie, la pro
messe que tu me rappelles ; et si je ne l'ai pa
remplie, je suis sûre, lorsque je t'en aur
dit la raison, que tu ne me croiras plus
digne de tes reproches. J'ai mieux aimé t
paroître les mériter par mon silence, qu
de porter mes inquiétudes dans ton cœur. J
m'empresse de t'en faire part aujourd'hu
qu'elles sont dissipées. Tu sais avec quell
tendresse j'aime ma digne maman. Eh bien
ma chère amie, je me suis vue presque su
le point d'en être séparée pour jamais ; et
n'est qu'en frémissant encore que je song
au danger que j'ai couru. Depuis la perte
mon papa, j'avois toujours vu décliner
santé : mais je me flattois que le séjour de
campagne, les amitiés de ta maman, la dou
ceur de me voir heureuse dans ta sociét
pourroient la distraire un peu de sa douleu
et rétablir ses forces. C'est dans cette espe
rance que je te parlois avec tant de joie c
hiver de nos plaisirs du printemps. Les pre
miers instans de cette charmante sai

avoient réveillé dans mon esprit les idées les plus riantes. Je m'occupois l'autre jour de mes préparatifs, et maman secondoit mon ardeur de toute sa complaisance, lorsqu'en faisant elle-même ses paquets, le recueil des lettres qu'elle a conservées de mon père tomba sous sa main. C'étoit le soir. Elle me renvoya, pour pouvoir les relire en silence. J'ai su depuis qu'elle y avoit passé toute la nuit. Il faut que cette lecture lui eût causé des émotions bien fortes, puisque le lendemain au matin la fièvre se déclara avec la plus grande violence, et la réduisit en deux jours à la dernière extrémité. Juge de ce que j'ai dû souffrir, en la voyant dans un délire continuel, en l'entendant prononcer, d'une voix éteinte, le nom chéri de mon papa. Je tremblois à chaque instant qu'elle ne me fût ravie comme lui. Que serois-je devenue sur la terre, privée de cette chère maman, qui paroît ne tenir plus à la vie que par son amour pour moi ? Ses bontés m'avoient toujours pénétrée ; mais en ce moment combien j'ai senti s'accroître ma tendresse et ma reconnoissance ! Quoique son état la rendît insensible à mes soins, je me plaisois à ces tristes devoirs, comme si elle m'en eût payée

par ses caresses. Il me sembloit
papa, dont l'image se peignoit si
à mon souvenir, m'en remercioit
Je ne l'ai pas quittée une seule n
je jouis aujourd'hui de sa convale
ne puis te dire combien cette rév
développé de sentimens dans m
Je sens que les noms de mère
ont pris encore pour moi une dou
velle. Tout ce qui me retrace l
liens de la nature, excite en moi
mouvemens plus affectueux. J'e
une épreuve qui restera long-temp
mémoire. Maman me mena passer
à la campagne, chez madame De**
avoit témoigné, pendant sa malad
vif intérêt. J'avois toujours enten
de cette dame avec des expressions
tes d'attachement et de considérat
la légèreté de mon âge m'avoit em
faire des remarques bien suivies su
ractère. Je résolus de l'étudier ave
soin. Nous la trouvâmes, à notre
au milieu de vingt personnes, don
lui étoient unies par l'amitié, et les
simples connoissances, en liaison
avec son mari. Sa physionomie tou

par le sourire de la candeur et de la
ité, mettoit les étrangers mêmes à leur
avec elle. J'admirois comme elle savoit
r tour-à-tour à chacun le langage qui lui
enoit, n'oublier personne dans cette
, et parmi tant de soins embarrassans,
er encore sur sa jeune famille, sans avoir
de s'en occuper. Le soir, quand la com-
ie se retira, maman se rendit aux aima-
instances que lui fit son amie pour jouir
long-temps du plaisir de se retrouver
elle. Madame De*** venoit de recevoir
ıreuses nouvelles de deux de ses fils qui
gent dans l'étranger. Son mari reve-
le même jour d'un petit voyage dans
rovince. Ces deux circonstances met-
ıt son cœur dans une situation déli-
e; et son bonheur se peignoit également
le sourire errant sur ses lèvres, et par
louces larmes qui rouloient dans ses
. Il sembloit que cette ame aimante
nît de jouir seule en elle-même et vou-
e répandre dans tout ce qui l'environ-
, pour l'associer à sa joie. Le charme en
si doux, qu'on s'en laissoit pénétrer
ne d'une félicité personnelle. Sa sensi-
é produisoit le même effet que l'aspect

touchant d'une belle soirée, où la natur
plaît à verser dans tous les cœurs la f
cheur qu'elle respire. Une gaîté vive et
gère succéda bientôt à son premier att
drissement. De ce ton noble, de ce carac
de sagesse et, d'élévation, si naturel à
idées, et qu'elle avoit su soutenir avec t
d'avantage dans la conversation général
l'après-midi, je la vis descendre ave
même grace au badinage le plus affable
à la familiarité la plus intime. Maman é
touchée de la part affectueuse qu'elle
voyoit prendre au retour de sa santé
l'étois aussi des témoignages flatteurs d'a
tié que je recevois de sa bouche; mais j
sais où elle trouvoit le secret de nous re
encore plus sensibles à ses propres jouis
ces. Tantôt par des caresses, elle animo
fille à déployer devant son père les nouv
talens acquis en son absence; tantôt par
génieuses agaceries elle lutinoit l'enj
ment et la vivacité de son esprit pou
faire jaillir mille traits pleins de sel e
délicatesse. Aimable coquetterie de la
dresse maternelle, qui cherches à pare
enfans de toutes leurs graces aux yeux
père enchanté, pour le rendre à son tour

cher à ses enfans, par l'accroissement de son amour, que tu seyois bien à cette ame naïve et pure, si étrangère à tout autre artifice! Le reste de la soirée se passa en divers petits jeux, auxquels je pris plus d'intérêt que dans toute autre maison, parce qu'ailleurs ils ne paroissent qu'une ressource contre l'ennui, au lieu que la gaîté, l'esprit et la cordialité dont madame De*** les assaisonne, les transforment près d'elle en de véritables plaisirs. Bientôt arriva le moment de retourner à la ville; et je t'avoue que ce ne fut pas sans me causer de vifs regrets. A peine étions-nous remontées en voiture : O maman, m'écriai-je, en me jetant à son cou, que je vous remercie de m'avoir rendu témoin du bonheur de cette honorable famille! Je sens que je vais vous en aimer davantage. — Tu vois, mon Emilie, me répondit-elle, en me pressant tendrement sur son sein, combien les douceurs de la nature et de l'amitié sont au-dessus de tous les autres plaisirs! La même impression est restée dans mon cœur; et je l'éprouve toutes les fois que je me trouve auprès de ma digne amie. Je ne la quitte jamais, sans me sentir plus portée à pratiquer mes devoirs, et plus instruite,

par son exemple, des moyens
— Ah ! maman, qu'ils sont d
qu'ils paroissent faciles, de la n
madame De*** les remplit ! Il
qu'il suffiroit à toutes les femm
pendant un seul jour, pour r
même bonheur. — Il est vrai,
est le charme de la vraie vert
aspect toutes les ames honnêt
plus doux penchant à la sui
plupart sont bientôt rebutées p
difficultés dont elles s'épouvan
d'une assez grande solidité dan
cipes. Madame De*** a eu le c
former les siens dans sa premiè
pour ne plus s'en écarter le res
Avec tous les agrémens qui p
faire briller dans le monde, une
pable de fournir à ses dissipation
les exemples dont il lui auroit
s'autoriser, elle a senti, de bonn
l'estime d'elle-même, celle de
de sa famille et de ses amis étoie
plus flatteur pour une ame telle q
Toutes ses pensées, toutes ses
été rapportées à cette résolution
Ses efforts lui sont devenus cha

faciles, et leur succès a commencé sa récompense. A mesure qu'elle en a goûté davantage la douceur, elle a senti plus vivement la crainte de la perdre, si elle se démentoit un seul instant. Dès-lors son courage ne s'est effrayé d'aucun travail. Tous ses enfans ont été nourris sur son sein. Ils n'ont été malades que dans ses bras. Elle a formé leurs premières idées et leurs premiers sentimens; sans cesse elle a veillé sur les moindres détails de leur éducation; elle n'est encore aujourd'hui occupée que de leur bonheur, au prix de tous les sacrifices qu'il pourroit en coûter à sa généreuse tendresse. C'est du calme, où tant de satisfactions intérieures entretiennent son ame au milieu de son activité, que naissent cet enjouement, cet air serein, et cette candeur qui intéressent au premier regard. Certaine de trouver toujours dans les autres la bienveillance et le respect, comme elle ne trouve en elle-même rien qui ne soit digne de ses sentimens, il lui suffiroit de s'abandonner aux mouvemens de son ame pour être sûre de charmer. A ces moyens naturels, elle a su réunir tous ceux que peut donner une raison cultivée par la réflexion, la lecture et l'expérience. Il semble que rien

ne soit hors de la portée de ses lumièı comme rien n'est étranger à ses affecti Son entretien vous touche autant qu'il v instruit. On diroit que toutes ses idées] sent par son cœur, pour s'y revêtir de l' pression d'un sentiment noble et déli Une égalité d'humeur inaltérable, une a bilité toujours nouvelle, captivant son ép par les liens les plus chers, ne lui laissen mais desirer d'autres délassemens de ses vaux. Eh! quel spectacle étranger pour l'intéresser autant que celui de sa mais lorsqu'il voit ses amis fatigués des scè bruyantes du monde, venir chercher les] sirs qu'elles n'ont pu leur donner, dans asyle de la paix et de l'honneur? L'air qu'on y respire, le ton de franchise et de berté décente qu'on y trouve établis, dis sent les cœurs à s'ouvrir, après les avoir nétrés de sentimens honnêtes. On s'y tro en sûreté contre les autres et contre même, comme dans un temple, où tout i pire le respect et l'amour d'une divi bienfaisante, que l'on craindroit d'offer même dans le secret de sa pensée. Au l des jalousies et des prétentions qui divis les autres femmes, celles qu'elle a su cho

r sa société, ne sentent, en sa présence, le desir de mériter de plus en plus son me; et ce besoin commun les attachant e à l'autre par de nouveaux nœuds, les :e toutes ensemble vers elle par la reconsance et par l'amitié. Ainsi tout conspire i faire goûter le bonheur le plus touchant r une ame sensible. Heureuse épouse, reuse mère, heureuse amie, tout ce qui vironne lui forme un empire, où chacun donne son cœur à gouverner pour le rem: du sentiment et de l'émulation de ses tus.

Malgré le transport rapide avec lequel man me traçoit ce portrait, il fit sur moi e impression si forte, que je l'ai retrouvé matin tout entier dans mon souvenir. Je hâte de te l'envoyer, en te priant de le senter à ta mère. Je t'avoue que je vouis le voir entre les mains de tous les hontes gens. Il me semble qu'on devroit cet mmage public à la vertu, de peindre les iisirs qu'elle donne, pour encourager ceux i la pratiquent, et attirer les autres dans 1 sein par l'espoir du même bonheur. La ile personne à qui je voudrois pouvoir le rober, est madame De***, de peur de

blesser sa modestie, si toutefois cette :
modestie lui permettoit de s'y reconn
Ses amis seuls seroient frappés de la re
blance, et me sauroient gré de leur av
tracé les sentimens qu'ils ont tous d
cœur. Les gens de bien m'applaudi
aussi d'avoir montré, par un exemp
vant, que la vertu n'est point étrangè
la terre ; qu'elle peut s'allier au caract
plus aimable, et jouir de la félicité la
pure que l'homme soit en état de goût

Pour nous, ma chère amie, qui av
bonheur de trouver les mêmes principe
nos parens, profitons de ce nouvel exe
pour nous animer à marcher sur leurs t
Nous sommes dans cet âge heureux o
instructions et nos exercices sont auta
plaisirs ; où nos premiers devoirs sont d
vre le doux penchant de la tendresse et
reconnoissance pour ceux qui nous ont d
la vie, et qui n'aspirent qu'à l'embelli
les talens et les vertus. Joignons à ces
timens ceux de l'amitié qui nous unit
est née dans notre enfance ; nous allo
renouveler à la campagne, et dans la s
la plus riante de l'année. Toutes ces ci
stances ne doivent-elles pas lui donne

force et une délicatesse qui en étendent la durée et les agrémens sur tous nos jours? Elle t'a fait partager la peine que j'ai ressentie de notre séparation, qu'elle te fasse partager la joie à laquelle mon cœur seul ne sauroit suffire, d'aller recevoir, à la fin de la semaine, tes embrassemens.

EMILIE DE BEAUMONT.

L'INCONSTANT.

ZÉPHIRIN de Saint-Leger étoit né avec une mémoire facile, un esprit vif et pénétrant, une imagination souple, active et féconde. La fortune sembloit promettre de couronner de si belles espérances, en lui donnant des parens dont le plus tendre desir étoit de cultiver, dans leur fils, les heureuses dispositions qu'il tenoit de la Nature. Une promptitude extrême à saisir les élémens des premières connoissances l'avoit avancé de très-bonne heure; et il brûloit déjà de joindre des talens agréables à son instruction.

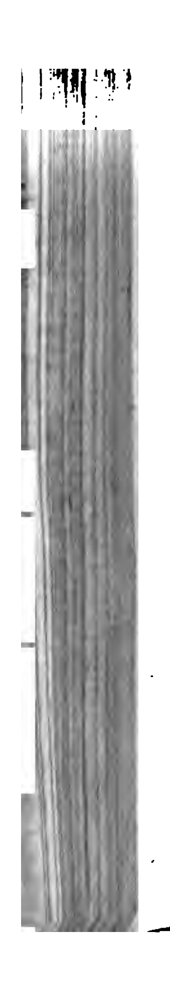
Un jour qu'il étoit allé voir un de ses ca-

marades, il le trouva occupé à d
tête romaine, dont le grand carac
pa vivement. A mesure que son
moit les traits sur son dessin, Z
sentoit s'animer dans son imagi
vue de quelques morceaux du m
dont le cabinet étoit tapissé, a
pénétrer d'un enthousiasme tel q
dut le sentir la première fois qu
na des crayons.

Il revint en courant au logi
rencontré son père sur l'escalie
à son cou, en le priant de redesc
aller tout de suite lui chercher u
dessin. Son père enchanté de l'a
témoignoit, se rendit sans pein
tances. Ils allèrent ensemble che
lèbre. Zéphirin auroit bien voul
tre eût abandonné tous ses élè
s'occuper que de lui seul dep
jusqu'au soir. Comme il ne pu
à ce sacrifice, il insista du moins
leçon fût de deux grandes heur
Il ne pouvoit concevoir comme
ployoit pas chaque instant de sa
à cultiver un art si plein de gé

Son maître ne devoit venir

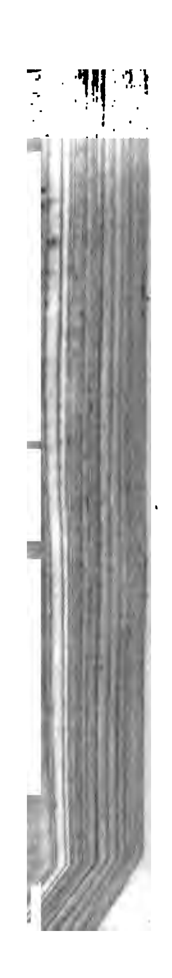
e ne vous dirai pas combien il avoit
:c figures avant la fin de la soirée.
es cahiers étoient déjà couverts de
e caractère. Vous lui pardonnerez
ute, de n'y avoir pas mis, du pre-
oup, cette correction qui décèle une
pratique. Il y avoit par exemple un
eil pour répondre à un petit. Le nez
quelquefois du milieu du front, et
e venoit écouter la bouche, ou la bou-
oit mordre l'oreille à travers la ron-
e la joue : mais à ces petits défauts
on trait avoit toute la pureté qu'on
t en attendre.
oit préparé lui-même un cahier énor-
plus grand papier qu'on eût trouvé
ı ville. Bientôt cet espace se trou-
› étroit pour loger le nombre d'yeux,
les, de bras et de jambes qu'il figu-
us la direction de son maître. L'Hô-
Invalides y auroittrouvé d'excellens
:s pour se remonter de tous les mem-
ui manquent à ses respectables ha-
Son impatience naturelle étoit un
ıtrariée par la monotonie de ces pre-
études auxquelles on le tenoit ri-
sement asservi dans ses leçons, pour



assurer sa main. Aussi, dès q
s'affranchissoit-il de la lenteur
che, en cherchant déjà, dans
former de grands tableaux. (
recrépir les murs du grenier, i
retracer l'histoire romaine,
achevé la lecture. En effet, au
jours, il eut charbonné une t
de têtes de tribuns, de buste
de dictateurs en pied, d'emp
val; et je ne doute pas que si
sent été sous les figures po
tout-à-fait ressemblantes, 1
n'eût trouvé le secret de com
galerie une foule de mémoire
sans.

Il se proposoit de tracer, (
esprit, les progrès de l'hist
monarchie, lorsqu'il trouva u
vrage effacé par les domestiq
tendoient que ces héros rom
peur aux chats, et n'intim
les souris. Cette infortune
ralenti son penchant : le dép
encore si loin de son ami, qu'
de surpasser dès les premier
aliéna encore plus son goût. Il

de salir ses doigts avec son crayon, et brécher son canif à le tailler. Son maître avoit eu d'abord tant de peine à modé- son ardeur, en éprouvoit maintenant n davantage à la faire renaître. En vain ui racontoit les effets merveilleux de la nture, et les anecdotes intéressantes de vie des grands artistes. Il lui avoit amené jeune élève qui revenoit de Rome, pour ntretenir des superbes tableaux qu'il avoit ıdiés en Italie. Celui-ci, en exprimant ı admiration, employoit des mots italiens, on qu'ils lui sembloient plus prompts, plus heureux pour rendre sa pensée. Ces ıs nouveaux pour l'oreille de Zéphirin, urent à peine frappé, qu'il jugea tout de ite qu'il étoit bien plus agréable de par- r une langue vivante, que de faire des tê- s qui, tout expressives qu'elles fussent, parleroient jamais. Il courut faire part cette réflexion à son père, qui le vit, vec peine, renoncer à un talent agréable, a'il avoit desiré avec tant de passion; mais ne voulut point contrarier ce nouveau ût; et le jour d'après, Zéphirin eut un aître de langue italienne pour rempla- r le maître de dessin.



Je lui dois publiquement c
que ses progrès furent, dans
jours , aussi soutenus que sa
Toutes les difficultés de la gr
doient à la facilité de sa pé
raffoloit d'un langage si plein d
d'harmonie. On l'entendoit
parler à tous les gens de la
s'inquiéter s'ils pourroient le
Il appeloit *Vostra Signoria* l
et *Cor mio* le portier. La tr
lienne de Télémaque commen
venir presqu'aussi familière q
En cherchant un livre plus di
bibliothèque de son papa , u
chotte espagnol lui tomba sc
Don Quichotte ! l'ami de ses
tures ! Oh ! quel plaisir de po
les admirables proverbes de so
assaisonnés de tout le sel de
naturelle ! Les graves discou
valoient-ils les plaisantes repa
cho ? Et Calypso abandonnée
malgré les plaisirs de son îl
pouvoit-elle inspirer autant
l'incomparable Dulcinée, pour
alloit conquérir des royaum

ise demandoit du courage. Il falloit cesse batailler contre des mots incon- comme le chevalier de la Triste-figure e les troupeaux et les moulins. Il se cependant avec autant de gloire que cette première campagne. Mais, vous ai-je ? avant la seconde sortie du Hé- e la Manche, Zéphirin étoit déjà sorti espagnol pour entrer dans l'anglois, abandonna bientôt pour l'allemand. orte qu'au bout de l'année, il parloit quatre langues vivantes ; mais si peu hacune, et les mêlant de telle façon ses discours, qu'il auroit fallu lui poser un auditoire de députés de ces re nations, pour s'interpréter l'un à re ce que chacun auroit pu saisir par eaux dans le décousu de ses périodes. adresse dans les exercices du corps, ole prêter un nouveau charme à la cul- de l'esprit; et les connoissances les plus dues ne peuvent, aux yeux de la so- , faire pardonner les gaucheries. Zé- in en avoit fait une épreuve assez dés- able. On avoit donné un petit bal le de la *fête de son papa*, où, malgré son *ition, il avoit* brouillé toutes les dan-

ses. Il voulut s'instruire à y figurer suivant les principes de l'art. Mais à peine commençoit-on à lui montrer les pas du menuet, que les entrechats lui tournèrent la tête. Ce qu'il desiroit le plus vivement d'apprendre dans chaque leçon, étoit précisément ce qu'on ne devoit pas encore lui enseigner. Toujours avide de ce qu'il ignoroit, et mécontent de ce qu'il avoit appris, rien ne pouvoit s'arranger dans sa mémoire. Il s'avisoit quelquefois de vouloir faire des *chassés* dans les rondes. Un rigaudon ne lui coûtoit rien à figurer pour un pas grave, ni un balancé, quand il étoit question du moulinet; et il n'avoit jamais besoin que le violon changeât d'air pour commencer à lui seul un *pot-pourri :* ce qui le rendoit insupportable aux jeunes demoiselles.

Pour se remettre un peu dans leur esprit, il mit dans le sien d'apprendre la musique, afin de pouvoir les accompagner dans leur chant, ou à leur clavecin. Mais par quel instrument commencer ? A l'en croire, rien n'étoit si aisé que de s'exercer sur tous à la fois. Néanmoins son père ne jugea pas à propos d'en risquer l'épreuve, et ne lui laissa que la liberté de choisir. Au milieu de

s incertitudes, il crut devoir prendre par rme d'essai, le violon; et il ne se décida ur la flûte que six mois après, lorsqu'il mmençoit passablement à connoître son anche, et à manier légèrement son ar-iet.

Cependant l'instabilité de ses idées, et nconstance de ses goûts, donnoient de vi-es alarmes à son père, quoique l'aveugle-ient d'un cœur paternel ne lui fît attri-uer ces défauts qu'à la seule jeunesse de nfils. Dans la vue d'en avancer plus promp-ement la maturité, par l'observation et l'ex-érience, il résolut de lui faire visiter une artie de l'Europe. Zéphirin ne demandoit as mieux que de se déplacer. Les relations les voyageurs avoient toujours été sa lec-ure favorite; et son imagination l'avoit nille fois transporté dans les contrées qu'ils voient parcourues. Le récit que je lui vois fait, à mon retour d'Angleterre, de 'accueil gracieux que j'y avois reçu, les ta-bleaux que je me plaisois, par reconnois-ance, à lui retracer de ce pays célèbre par a culture, ses fabriques et son commerce, où 'on jouit du spectacle si touchant de voir tou-es les vertus royales et humaines assises sur

le trône, avec la beauté, la jeunesse et les graces
à l'entour ; les lettres que je lui offrois pour
mes dignes amis, Mde. de la Fite, MM. de
Luc, Wilkes et Hutton, et la famille de Bur-
ney (1), si favorisée de la nature par la réu-
nion des qualités aimables et des grands ta-
lens ; enfin, les vœux ardens qu'il m'en-
tendoit former pour voir cette nation et la
nôtre, unies aujourd'hui par la paix, ajou-
ter à ces nœuds une étroite alliance, pou
s'enrichir mutuellement par un libre écha
ge de leurs productions et de leurs
mières, et forcer au repos par l'image
leur bonheur, autant que par la terreu
leurs forces, le reste de la terre ; t

(1) On ne sera peut-être pas fâché d'apprendr
maison habitée autrefois par Newton, et dans
on voit encore son observatoire, est occupé
d'hui par miss Burney, auteur d'*Evelina* et de
Cette demeure semble être le temple du gé
après nous avoir éclairés sur les mystères
mouvemens de l'univers, il revient après ce
éclairer d'une aussi vive lumière sur les mo
plus profonds du cœur humain.

M. le docteur Burney, père de miss
connu de toute l'Europe savante, par
Histoire de la Musique ancienne et
les agrémens du style et l'intérêt des an
vent réunis à des idées ingénieuses et

ces peintures et ces sentimens, enflammant son enthousiasme naturel, lui firent desier de commencer par cette île fameuse le ours de ses voyages ; et ce fut avec une)ie difficile à vous exprimer, qu'il vit ariver le moment fixé pour son départ, sous ı conduite d'un gouverneur aussi sage que lein de dévouement pour sa famille.

Il faudroit avoir parcouru ces belles rou:s du comté de Kent, semées de jolis vilıges, et bordées de terres en riche culture, u de jardins délicieux, pour se former une lée de l'impression que cette vue produit sur notre jeune voyageur. La rapidité e ses pensées ne pouvoit suffire à tout ce ui le frappoit dans cette succession de taleaux intéressans. Le noble spectacle du avail et de l'industrie élevoit son esprit, ılant que les douces images de l'aisance et : la fertilité attendrissoit son ame. Une ctase continue le conduisit jusqu'aux pors de Londres, où il entra vers la nuit, pour uir d'un coup-d'œil encore plus ravissant our son âge, dans le concours nombreux ı peuple, la largeur imposante des rues, l'éclat de leur illumination. Il employa ı premiers jours après son arrivée à par-

courir les différens quartiers de
superbe. La magnificence des p
ques qui l'embellissent à l'une d
mités, la multitude innombrab
seaux rassemblés à l'autre sur la
jestueuse dont elle est baigné
fière des ponts qui la traversent,
tir à des dehors d'un aspect e
dans l'intérieur, la décoration b
boutiques, ces larges trottoirs, o
contrez toujours en foule, auto
les deux objets les plus intéress
ture animée, de beaux enfans
femmes, parés de la fraîcheur
preté d'un habillement simple
gant ; quelles sensations toutes
réunies durent produire, dans l
effet, sur une ame ardente, et fa
ter, puisqu'elles ont été penda
an le sujet continuel de mon
et qu'elles se représentent enc
couleurs si vives à mon souven

Leur impression ne fut pas
gue durée sur Zéphirin. Son av
une fois satisfaite, il n'éprou
de la langueur et de la satiété.
neur s'en apperçut, et lui pro

:s endroits les plus remarquables des
nces. Zéphirin, dans l'excès de sa joie,
. répondit qu'en le pressant d'envoyer
:r des chevaux de poste pour le lende-
.

ne les suivrai point dans toute l'éten-
.e leur course, de peur de vous fati-
Je ne m'arrêterai un instant avec eux
Richmond et à Windsor, parce que
eux noms seront un jour précieux à
mémoire, par les vers admirables
: inspirèrent à deux grands poètes
›mson et Pope) qui les ont célébrés.
›t encore un charme de plus pour la
ne; en me rappelant un bon roi, l'ami
'é de toutes les sciences et de tous les
qui a formé les rians jardins du pre-
de ces beaux lieux, et une reine au-
, qui passe la plus grande partie de
ée dans le second, occupée à couron-
›ar sa tendresse, la félicité de son époux,
mériter, par ses soins maternels, par
ertus, et sa bienfaisance, les adorations
s enfans, et de tout un peuple qui sait
écier le bonheur de la posséder.

s tableaux aussi intéressans que ceux
oient tant charmé Zéphirin dès son

[redacted]

arrivée, se retraçoient bien toujours d
lui : par-tout il retrouvoit des objets
dignes de remplir son esprit que de
ver ses regards ; mais il étoit dans son
de ne desirer jamais que ce qui étoit h
sa portée, et de ne se plaire que da
lieux dont il étoit éloigné. Ce qui l'
poit le plus vivement en Angleterre,
ainsi qu'il s'extasioit à la nommer,
leste Italie. Il n'avoit cherché que le
tole au milieu de la tour de Londr
poursuivoit maintenant la Calabre d
comté de Cornouaille. Son gouverneu
épuisé toutes sortes de moyens pour
rir de cette inquiétude : il craignit b
que son élève ne gagnât à ces remèd
la consomption, et il appuya ses ins
auprès de son père, pour en obtenir l
mission de courir après cette Italie,
nier terme de ses vœux, comme au
de ceux des Troyens fugitifs.

A l'exception de la traversée du F
Calais, toutes les courses de Zéphi
toient faites sur la terre-ferme, et il
près de deux mois qu'il arpentoit les
chemins. C'en étoit assez pour que les
ges ne lui présentassent plus d'agrém

ıs la navigation. Son gouverneur fondant elques espérances sur cette épreuve pour mpter un peu son caractère, feignit de ›uver autant de raison que lui dans cette ›uvelle fantaisie ; et ils s'embarquèrent ensemble sur un vaisseau qui faisoit voile rs la Toscane.

Zéphirin passa le premier jour sur le tilc, sans pouvoir détacher ses yeux de la er, dont les vagues mollement agitées, mbloient venir se jouer autour de son nare. Le lendemain il étoit encore si fier à s propres yeux d'avoir osé tenter cette exédition, que l'orgueil de son courage le ›utint assez bien contre les premières surrises de l'ennui. Mais dès le troisième jour, t le profond ravissement où l'avoient plongé les beautés de la mer, et son enthouiasme de lui-même l'abandonnèrent. Il ne entit que les dégoûts de son entreprise ; il ppeloit la terre de tous les cris de son œur. Malheureusement elle se trouvoit lors trop éloignée pour se prêter à son carice ; et ceux de l'Océan, un peu plus resectables que les siens, étoient les seuls dont 'occupoient les matelots. Il lui fallut donc *endre patience*, ou plutôt s'impatienter

de toutes les manières, jus
quement.

Heureux pouvoir de l'imag
dans les doux prestiges de l'esı
dérobe le souvenir de nos ma
oublia tous les siens sur le riv
enfin de l'aborder, cette cont
trésor de toutes les richesses d
des arts. Après deux jours de
vourne, il partit pour Flore
que la superbe galerie de cett
longeoit involontairement le se
geurs. On lui montroit des cı
retenoit depuis six mois, en d
résolutions qu'ils formoient c
s'en arracher. Une telle condı
rut pas si étrange au premi
qu'il jeta sur cette superbe
chefs-d'œuvre. Peut-être mê
conservé cette opinion jusqu'
galerie, sans l'image qui vin
s'offrir à son esprit de Saint-Pi
et de la bibliothèque du Vati
objets le tourmentèrent toute
s'agrandissant sans mesure dan
de savoir au juste à quoi s'en t
dimensions, il pressa, dès le

:ur d'aller les vérifier eux-mêmes. ı ne me parle point de ces observa- éternels, auxquels un siècle pourroit ıc suffire pour l'examen de chaque mer- :. Zéphirin, au bout de trois jours, sûr de n'avoir laissé rien échapper de ce qu'il y a de remarquable dans l'an- e capitale du monde; encore avoit- uvé dans les intervalles, le temps d'ar- r fort proprement sa valise pour Na- où il brûloit déjà de se rendre. Ce n'é- t point cependant les beautés particu- de cette ville qui tentoient le plus vi- nt sa curiosité. Il avoit traversé tant .és magnifiques depuis quelque temps; :outes celles qu'il avoit vues jusqu'alors, ıt élevées sur le niveau de la terre. ulanum et Pompéïa se trouvoient au aire ensevelies dans ses entrailles. Des souterraines étoient désormais les seu- ıi pussent l'intéresser. La fécondité ro- sque de son imagination lui faisoit ar- :r de mille manières l'événement ter- qui les avoit réduites à cet état. Il ırpris, en y descendant, de s'être pas- .é pour un amas de ruines et de décom- ; car il n'y vit alors rien de plus,

lui opposer aussi-tôt dans sa pensée
d'Amsterdam, de Bordeaux et de C
nople à qui l'éloignement faisoit pr
vantage dans ses comparaisons. Qua
montagne brûlante qui domine la
qui ajoute tant d'intérêt à sa situ
toresque, en la menaçant sans ce
couvrir des cendres et des feux qu
mit, n'étoit-il pas reconnu, de
tous les voyageurs, que l'Etna l'en
beaucoup sur le Vésuve? Et les s
sastreuses de sa dernière éruption r
soient-elles pas sur lui seul tous l
mens divers d'admiration et d'effr
volcan peut exciter? Ainsi, dans c
contrée qu'il avoit si vivement desi
courir, Zéphirin n'avoit plus qu'u
ville dont l'aspect pût le dédomm
fatigues de son voyage. C'étoit la s
Venise, s'élevant du sein des lagu
ses cinq cents ponts, ses canaux et
doles. Il est vrai que pour y parve

: traverser l'Italie dans presque toute ıgueur; mais son imagination, dont ce applanissoit tous les obstacles, le t aussi bien par sa mobilité pour rapper toutes les distances; et il ne prit que ıps de faire son paquet, pour fixer le nt de se mettre en route vers l'état en.

rains, mes chers amis, que vous n'ayez être déjà soupçonné son gouverneur coupable complaisance, en le voyant avec tant de foiblesse à toutes les boule son élève. Je me vois réduit, pour le er, à vous révéler ici un secret de fadans la confiance que je prends en liscrétion.

dant tout le cours de ses voyages, Zéavoit écrit régulièrement à son père; ıi-ci avoit toujours remarqué que ses étoient pleines d'expressions de dégoût et des lieux d'où elles étoient datées, thousiasme pour ceux qu'il étoit prêt er. De cette manière, il étoit clair que pays, après lui avoir présenté de loin érances agréables, ne lui avoit offert, *t le séjour*, que des sujets de méconnt *et d'ennui*. Ces observations join-

tes à celles qui venoient de la part
verneur, et qui en confirmoient la j
ainsi que vous seriez prêts sans dc
témoigner vous-mêmes, d'après ce
venez de lire, lui donnèrent à juger
fils n'étoit pas d'un caractère, ou
disposition propres à lui faire recu
grand fruit de ses voyages. Cependa
vouloit point, en le rappelant brus
auprès de sa personne, lui fourni
texte de se plaindre un jour que
eût fait manquer l'objet d'instructi
s'étoit proposé. Seulement il avoi
mandé au gouverneur de ne point cc
les caprices de son fils, qui tendro
ramener dans sa patrie. C'est ainsi
phirin, après avoir vu, en courant
Turin, la Suisse et la Hollande, touj
la même précipitation et la même
n'aspiroit plus, par un nouveau tr
constance, qu'à retourner auprè
foyers avant le temps qu'il avoit
lui-même pour ses courses.

Un père est toujours père. C'est a
dire combien celui de Zéphirin s'én
revoyant. Mais pourquoi n'ai-je p
peindre ces transports, cette ivr

œur paternel, au moment où lui est
un enfant digne de sa plus vive ten-
' Pourquoi n'ai-je pas à vous les repré-
dans les bras l'un de l'autre, muets
ssement, et se baignant de leurs lar-
nfondues, le père orgueilleux des
les perfections qu'il reconnoît dans
, celui-ci tout fier de les étaler de-
s yeux de son père, comme un gage
nnoissance pour son amour ? Que
été heureux de vous offrir cette scène
nte, même avec le regret d'en affoi-
peinture ! Et pour vos parens et pour
quelle source d'émotions délicieuses
rouver l'expression naïve des senti-
ont vous êtes mutuellement pénétrés !
noit qu'à Zéphirin de nous procurer
ce bonheur, en profitant mieux des
rodigués à ses premières années. Que
oit-il manqué dans son éducation pour
r ses talens, et perfectionner ses con-
ces, s'il avoit eu le courage de cher-
vaincre l'inquiétude de son caractère,
assujettir à une application plus con-
et plus soutenue ! Au lieu de ce goût
, qui, le portant d'études en études,
it de dévorer les difficultés attachées

à leurs principes, sans lui laisser jamais le temps de sentir dans aucune le charme de ses progrès; au lieu de ses illusions mensongères, qui ne décoroient si magnifiquement à ses yeux les objets éloignés, que pour lui représenter les objets présens sous des couleurs plus sombres; au lieu de ces mécontentemens et de ces dégoûts qu'il devoit éprouver sans cesse, en ne voyant de près que sous des traits affoiblis les images qu'il s'étoit exagérées dans la perspective, quelle foule de plaisirs purs et de jouissances délicieuses auroit pu remplir son esprit et son cœur! Sans parler de cette satisfaction si douce qu'un enfant bien né goûte à surpasser les espérances de sa famille, ne considérons que la félicité personnelle qui auroit été son partage, puisqu'aussi-bien le sentiment le plus profond et le plus constant de la nature en eût fait la félicité suprême pour son père.

Vous l'avez vu, dès l'enfance, également avide d'instruction et de talens aimables, se livrer à leur poursuite avec une ardeur effrénée, et croyant tout emporter du premier effort, après avoir lutté courageusement contre les difficultés les plus décourageantes

ır céder au moment où il étoit près d'en
ompher. Aidé de ses dispositions naturel-
, soutenu par les éloges de ses parens,
ec un peu plus d'empire sur lui-même,
ıuroit successivement acquis tout ce qui
uvoit contribuer à répandre le charme le
ıs doux sur le reste de sa vie. Sa raison
ûrie de bonne heure par l'étude et le goût
ı'il auroit pris à des délassemens agréables,
roit préservé sa jeunesse des inquiétudes
ıi la tourmentent, et des ennuis qui la dé-
ırent dans sa fleur. Les principes qu'il se
roit formés sur les beaux arts, joints à
ıabitude de les cultiver, ne lui auroient
ıssé rien voir avec indifférence dans ses
ıyages. Les chefs-d'œuvre de tous genres
alés à ses regards, en satisfaisant sa curio-
té, lui auroient donné de nouvelles lumiè-
s. Son esprit auroit pris plus d'étendue en
ıyant un plus grand nombre d'objets, plus de
stesse en étudiant leurs différences et leurs
pports, une connoissance plus profonde des
ımmes, en observant leurs mœurs et leurs
ıractères en diverses contrées. Accueilli par
s étrangers, si flattés de l'empressement
u'un jeune homme instruit de leur langage
́moigne à visiter leur patrie, son passage

dans chaque pays, lui auroit att
venances les plus flatteuses, et le
plus touchans. Admis en des s
tinguées; il y auroit puisé cett
insinuante et ces manières affa
par leur réunion à des qualités e
désarment l'envie, et savent c
tendre intérêt de la bienveillar
respect de la considération. Il ne
tré dans sa patrie, qu'en laissar
sur ses traces des regrets de son él
en faisant naître dans le cœur de t
joie la plus vive de son retour, et
de ses parens, les espérances les r
dées sur sa fortune.

Combien Zéphirin se trouvoit
gné de cette position brillante, c
devoir le porter si naturellemer
née! Dans toutes les villes qu'il
courues à tire-d'ailes, il n'avoit c
tion qu'avec les hôtes chez lesqu
allé se reposer un moment des f
son vol. Ses concitoyens n'avoier
promettre des foibles connoiss
avoit recueillies; son père voyoit
vues trompées; et ses amis?.... n
constance lui avoit-elle jamais p

attacher ? Zéphirin n'avoit point d'amis. Le malheureux ! que je le plains, en songeant, ô mon cher Garat, que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant, et qui nous porteroit aujourd'hui, comme dans la première chaleur de sa naissance à confondre nos fortunes et nos vies, pour les partager par une égale moitié ! Que j'aime à me les rappeler, ces doux momens de notre jeunesse, où les mêmes goûts et les mêmes sentimens rapprochoient nos cœurs par tous les points qui pouvoient les unir ! avec quelle rapidité s'écouloient les journées entre nos confidences et nos études ! Point de plaisirs ou de peines qui ne fussent communs à tous les deux. Voisins à la ville, voisins à la campagne, pendant huit années il ne fut presque pas un seul jour où le besoin d'être ensemble ne nous portât l'un vers l'autre. Combien de larmes nous coûta notre séparation ! En te précédant dans la capitale, avec quelle ardeur t'y appeloient mes vœux ! et quelle fut, au bout de trois ans, la joie que nous éprouvâmes à nous réunir ! Aujourd'hui, dans nos entretiens, si quelque circonstance nous ramène à ces charmantes

promenades que nous faisions si soı
long d'une belle rivière, à ces haut
nes, où un Gessner, un Thomson, u
Lambert à la main, nous jouissions
de tous les charmes de l'amitié, de l
et de la nature ; quelle douceur de
trouver toujours dans les mêmes sen
et de nous reposer sur la ferme c
qu'ils ne s'éteindront que dans notre
O vous, mes jeunes lecteurs, de
mon ame vient de se répandre, vous
donnerez cet épanchement que je n'ai
nir ! Ah ! si vous aviez un ami comme
si vous l'aimiez, si vous en étiez aimé
moi ! Et puis n'ai-je pas quelques
vous parler de ce qui m'intéresse ! S
en vain que vous auriez attaché à
sonne le titre sous lequel je vous ai
cet ouvrage ? Non, rien de ce qui p
cher l'un de nous ne sauroit désorm
indifférent à l'autre. Nous sommes
des nœuds qui ne seroient rompus,
part ou de la mienne, que par une
tude bien coupable. Si les soins que j
de former votre esprit et votre co
quelque prix à vos yeux, ne vous
pas à mon tour la plus tendre r

? Des bergers, des amans plaintifs, nt bien jusqu'ici peuplé ma retraite; à ces objets touchans, vous en êtes venu re de plus intéressans encore. Graces à , je ne vois rien que de frais et de riant la nature. Que je me plais à m'entourer s douces physionomies, où se peignent, une expression si gracieuse, la gaîté, ocence et la candeur! C'est vous que imagination rassemble sans cesse à mes . C'est de votre bouche que je recueille raits naïfs qui vous font sourire, et ces mens tendres ou généreux qui font r vos larmes, ou qui impriment à vos s pensées un caractère de noblesse et ration. Venez que je vous présente à la , lui portant chacun dans vos mains fleur d'espérance. Son attente ne sera trompée. Non, vous ne serez pas mé- comme ces hommes dont j'ai lu l'his- Ils n'avoient pas eu d'ami pour les me- u bien par la voie du plaisir; et vous en un qui fait de ce devoir tout le bonheur vie. Souvenez-vous donc toujours de nais pour vous en souvenir comme il *ire, que sa mémoire* se lie à vos vertus. *semble déjà la* recevoir, cette récom-

pense flatteuse. Je vous entend
répéter mon nom dans vos j
entends dans l'avenir l'appren
fans, assis sur vos genoux; et
caresser vos petits-fils, qui v
le bégayer dans votre vieilless

LA FLATTE

Madame DE LAURENCÉ,
sa fille.

DELPHIN

O ma chère maman, embras
vîte, pour la bonne nouvelle
vous annoncer.

mad. DE LAURE

Qu'est-ce donc, ma fille?

DELPHIN

C'est la connoissance la plu
monde que je vous procure. U
charmante, Léonor de Tour
venir tout-à-l'heure.

mad. DE LAURENCÉ.

l'avois pensé que pour être admise en son, c'étoit à moi qu'il falloit s'adres-remière.

DELPHINE.

t bien vrai, maman; mais j'étois si plaisir que vous auriez de l'avoir dans ociété, que j'ai cru pouvoir, dans cette tance, passer un peu sur l'étiquette.

mad. DE LAURENCÉ.

ce le nom que vous donnez à votre ' Je reconnois bien à ce trait votre lé-rdinaire; mais je ne reconnois point, procédé de cette demoiselle, la ré-'une jeune personne que vous devez d'avoir pour amie. Il me semble auroit dû attendre mon aveu.

DELPHINE.

c'est qu'elle étoit si impatiente de frir son hommage! Vous ne savez t ce qu'elle pense d'avantageux sur ompte.

mad. DE LAURENCÉ.

nent peut-elle me connoître? Je ne qu'une fois dans une visite de céré-que j'ai rendue à sa mère.

DELPHINE.

Eh bien! il ne lui en a pas fallu d
pour vous apprécier. Elle m'a fait
un portrait si brillant, que j'en ai
core plus d'orgueil d'être votre fill

mad. DE LAURENC

Et sans doute qu'avec ce talent d
elle vous aura fait aussi le tablea
perfections?

DELPHINE.

Je ne sais; mais vous ne sauriez
combien de choses heureuses elle
dans mon caractère que je n'y avo
core vues moi-même.

mad. DE LAURENC

Et que vous y voyez apparem
jourd'hui?

DELPHINE.

C'est que c'est si frappant! si fr

mad. DE LAURENC

Vous me feriez craindre que da
nombrement de vos qualités, elle
blié la modestie.

DELPHINE.

Vous pensez badiner peut-être?
dant elle étoit presque tentée de
un reproche. Elle est pourtant c

la fin qu'elle m'étoit plus nécessaire qu'à une autre, pour me faire pardonner mes talens.

mad. DE LAURENCÉ.

Je n'ai qu'à vous féliciter sur toutes ces belles découvertes.

DELPHINE.

Mais, maman, elle a rencontré si juste pour vous! Il faut bien qu'elle ne se trompe pas de beaucoup sur moi-même! Oh! c'est une charmante demoiselle!

mad. DE LAURENCÉ.

Je ne m'étonne plus que vous en soyez si entichée.

DELPHINE.

Le moyen de ne pas l'aimer! Elle est d'une humeur si gracieuse! Vous n'entendez jamais sortir de sa bouche que des paroles obligeantes.

mad. DE LAURENCÉ.

Avez-vous eu souvent occasion de la voir?

DELPHINE.

Deux fois seulement chez les demoiselles de Lassy. Elle a beaucoup d'amitié pour elles; mais elles ne me paroissent pas y répondre avec assez de reconnoissance. Leur trouvez-vous infiniment de pénétration, à ces de-

moiselles? Depuis quatre ans que je les
elles n'ont pas eu le secret de me con
aussi bien que mademoiselle de Tourn
bout de trois jours.

mad. DE LAURENCÉ.

Et comment avez-vous fait cett
marque?

DELPHINE.

C'est qu'elles ont imaginé quelquef
surprendre de petits défauts dont je me
cependant d'être exempte. Je les croire
peu envieuses.

mad. DE LAURENCÉ.

Il m'arrive assez souvent de pren
votre égard la même liberté. Vous me
posez donc aussi jalouse de votre méri

DELPHINE.

Oh! c'est bien différent! Vous ne
parlez, vous, que par amitié, et pou
rendre plus parfaite. Mais.....

mad. DE LAURENCÉ.

Pourquoi ne prêteriez-vous pas des i
tions aussi tendres à vos amies? Sans
un si vif intérêt que votre famille à vou
acquérir des vertus, ne doivent-elles
desirer très-ardemment, afin que les n
qui vous unissent dès votre enfance pui

esserrer de plus en plus pendant le cours votre vie entière ? D'ailleurs je les con- assez pour être sûre que dans leurs ob- ations et dans leurs conseils, elles ont lé tous les ménagemens que se doivent onnes amies.

DELPHINE.

?est qu'elles n'avoient que des bagatelles e reprocher.

mad. DE LAURENCÉ.

'otre amour-propre est très-ingénieux à ıdre le change sur leur délicatesse ; et je vois que plus de raisons de desirer que s sachiez mettre un plus grand prix à : attachement. Je suis persuadée que per- ne au monde, après vos parens, n'est s digne d'occuper une place distinguée s votre cœur.

DELPHINE.

)h ! je suis bien sûre que mademoiselle 'ourneil a déjà pour moi autant d'amitié. s j'entends du bruit dans l'antichambre. ıt elle ! c'est elle ! Que je suis contente ! ıs l'allez voir.

le. DE TOURNEIL *s'avance d'un air hypocrite.*

)aignez me pardonner, madame, si j'ai

pris la liberté de m'introduire auprès de vous sans en avoir obtenu votre agrément. Mais dans toutes mes sociétés, j'ai entendu parler de vos vertus avec tant d'éloges, que je n'ai pu résister au desir de vous apporter le tribut de mes respects. Je ne suis plus surprise que mademoiselle votre fille possède déjà des qualités si brillantes.

DELPHINE, *bas, à l'oreille de sa mère.*

Eh bien! maman?

mad. DE LAURENCÉ.

Voilà un compliment fort bien arrangé, mademoiselle. Il est vrai qu'il nous toucheroit davantage de la part d'une personne d'un âge plus mûr pour nous juger, et qui seroit plus à portée de nous connoître; sur-tout si elle avoit la délicatesse de nous l'expliquer par ses égards pour nous, au lieu de venir nous le débiter cavalièrement.

mlle. DE TOURNEIL, *un peu confuse.*

Comment se refuser à peindre ce que vous inspirez aussi-tôt qu'on a le honheur de vous voir? Ah! si j'étois fille d'une mère aussi respectable!

mad. DE LAURENCÉ.

Croyez-vous, mademoiselle, que ce vœu soit fort respectueux pour votre maman?

mlle. DE TOURNEIL.

C'est que je ne sais de quelle manière vous exprimer mon admiration. J'ai beau chercher de toutes parts, je ne trouve pas de femmes qui puissent vous être comparées. Et mademoiselle de Laurencé, quelle jeune personne de son âge oseroit le lui disputer pour les graces, les talens et l'esprit! Je ne suis point sujette à me prévenir, même en faveur de ceux que j'estime. Par exemple, j'ai de l'amitié pour mesdemoiselles de Lassy, et je voudrois pouvoir m'aveugler sur leurs défauts; mais comme elles sont gauches, froides et pincées auprès d'elle!

mad. DE LAURENCÉ.

Vous oubliez sans doute qu'elles sont amies de ma fille, et que cette peinture qui leur convient si peu, doit nous offenser. On m'a d'ailleurs rapporté que vous les avez mille fois accablées des louanges les plus pompeuses sur leurs agrémens.

DELPHINE.

Il est vrai, maman, je ne la reconnois plus. Hier encore elle leur faisoit toutes sortes de caresses.

mad. DE LAURENCÉ.

Je vois bien que ce n'est pas une raison

pour que mademoiselle les trai
rablement hors de leur présenc

mlle. DE TOURNE

On n'aime pas à dire aux ge
tés désagréables. On ne se pern
de leurs défauts qu'à ses vérita

mad. DE LAUREN

J'ignore si ma fille doit fai
cas de cette distinction; mais j
fort, à sa place, de devenir à
sujet d'une pareille confidenc
part, à quelque autre de vo
amies; car sûrement vous ne c
manquer de cette espèce.

mlle. DE TOURNE

Quelle idée avez-vous donc
dame ? J'aime trop sincéremen
selle Delphine.

mad. DE LAUREN

Eh, bien, puisqu'il et questic
rité, mademoiselle, je vous di
tant point prévenue de votre visi
aucun droit de l'attendre, j'avois
soirée à m'entretenir avec ma f
sieurs points importans de son é
crois ne devoir pas différer un
plus ce que j'ai à lui dire sur le d

édulité, aussi-bien que sur l'indignité basse flatterie; et je craindrois que de jets n'eussent de quoi vous déplaire. l nous serons parvenues l'une et l'autre ıt de perfection qu'il vous a plû de nous ser, nous croirons pouvoir, sans pécevoir vos éloges; alors j'aurai l'hone vous en faire avertir. Mille complije vous prie, à madame votre mère.

:. DE TOURNEIL, *en se retirant d'un air confondu.*

re servante, madame.

DELPHINE.

ıaman, comme vous l'avez reçue!

mad. DE LAURENCÉ.

dois-je des égards, lorsqu'elle ose veus insulter jusques dans notre maison?

DELPHINE.

ıs insulter, maman?

mad. DE LAURENCÉ.

st-ce pas un outrage que de se jouer de et n'est-ce pas s'en jouer avec la dereffronterie, que de nous prodiguer les ges les plus fausses et les plus ridicules? z-vous qu'elle vous croie dans son cœur odige de graces et de talens, comme elle as rougi de vous appeler en face! N'a-

voit-elle pas tenu le même langage à
moiselles de Lassy, et n'avez-vous
tendu comme elle les a traitées? n'ave
pas entendu par quelle adulation dén
elle vouloit m'exalter aux dépens
mère? Je ne sais comment, à ce trait
sesse, je ne l'ai pas chassée avec tout
pris et toute l'indignation qu'elle m'ins

DELPHINE.

Ce seroit un caractère bien affreux

mad. DE LAURENCÉ.

C'est celui de tous les flatteurs,
ches qui osent prétendre à dominer,
leur petitesse rampante les ravale au d
rang des hommes.

DELPHINE.

Quoi, vous pensez que mlle. de
neil aspiroit à me dominer?

mad. DE LAURENCÉ.

Votre inexpérience vous empêche
percevoir ses artifices, tout grossier
étoient. Mais en s'insinuant dans
prit par des louanges mensongères
étoient ses vues? D'en usurper l'er
vous soumettant au besoin de ses
Pour régner plus impérieusement
en vous asservissant toute entière, r

nuir de votre cœur deux jeunes
; estimables, soit par les ridicules
es flétrissoit à vos yeux, soit par le
'une secrète jalousie des perfections
ies dont elle vous décoroit? Par-
point de vous enivrer ainsi de vous-
ii sait si elle ne vous eût pas por-
pre le frein de tous vos devoirs,
'eprésentant mes avis comme des
injustes, les inquiétudes de ma
comme une humeur atrabilaire,
torité, comme une tyrannie? Que
s alors devenue, abandonnée de
t de vos parens?

:NE, *se jettant dans les bras de sa mère.*

igne maman, je le reconnois, sans
s perdue. Ouvre-moi ton sein;
i sur ton cœur. De quel péril tu
ie sauver!

LAURENCÉ, *l'embrassant avec transport.*

ı chère fille, nous voilà pour ja-
ies l'une à l'autre. Je t'ai vu sur-
:voir sortir tout-à-l'heure de mon
en parlant à mlle. de Tourneil
de sécheresse et de dureté; mais

tu sais que tout mon bonheur est en l
juge si j'ai dû frémir de le voir si près d'
empoisonné par ses séductions envenim
Tu ne peux imaginer encore quelle es
triste condition d'une femme gâtée dè
jeunesse par la flatterie. En entrant da
monde avec des prétentions que rien
peut soutenir, et une opinion démes
d'elle-même que personne ne partage, c
bien d'amertumes il lui faut dévorer !
hommages qu'elle s'attendoit à recuei
plus son orgueil les commande, plus el
les voit refuser avec la risée du dédai
dans la présomption qui l'aveugle, un r
passager de sa raison vient l'éclairer pa
tervalles sur elle-même, quelle honte
trouver dépouvue des qualités qu'elle cr
posséder, et quels remords d'avoir per
temps de les acquérir ! Où prendroi
désormais ses titres aux louanges publiq
à l'amour de son époux, et aux respec
sa famille ? Pour s'étourdir sur les re
ches intérieurs qui la déchirent, ains
sur le sentiment importun de sa nul
elle ne peut souffrir autour d'elle qu
vils flatteurs, pareils à ceux qui l'ont
rée ; et pour comble d'ignominie, en le

·isant, elle sc sent digne de leurs mépris
igrie par toutes ces humiliations, elle trouve
ıcore un nouveau supplice dans le mérite
un autre. Il la tourmenteroit même dans ses
·opres enfans. Elle ne distingue que ceux
ı'elle instruit le plus servilement à cares-
r sa folie; condamnée au crime de les cor-
·mpre pour les aimer.

DELPHINE.

Ah! je vous en conjure, détournez de
oi ce tableau, il m'inspire trop d'horreur.

mad. DE LAURENCÉ.

Eh bien, pour reposer tes regards sur de
ıntes images, peins-toi une jeune femme
rée de cette modestie qui donne tant de
ces, et de cette défiance de ses moyens de
re qui leur prête un charme si intéres-
. Tous, jusques aux flatteurs, la respec-
; tous aiment à lui sourire, jusques aux
·ux. Avec le talent de se distinguer en
ıt valoir ses rivales, elle acquiert l'em-
e plus sûr et le plus doux. On croit la
·aroître tous les jours nouvelle, parce
bienveillance qu'elle inspire, se plaît
·rcher ses moindres agrémens. Aidée
ıseils délicats de ses amis, elle s'en
ıouveau chérir comme leur ouvrage.

Les hommages qu'on lui adresse de t
tés, rehaussent le prix de sa possessi
yeux de son époux, empressé de se
plus digne de sa tendresse par la co
et l'ardeur de ses soins. Ses enfans, 1
de ses vertus n'iront point chercher d
modèles. L'épreuve de ses succès pers
la rendra plus propre à diriger leur
tion. Elle saura les mettre en état de
le bonheur dont elle jouit. Plus co
chaque jour d'elle-même et de tout
l'entoure; elle coulera la vie la plus he
dans ses beaux jours, et se ménagera
un âge plus avancé, l'estime et la
noissance d'une société fidèle, dont el
fait si long-temps les délices.

DELPHINE.

O ma chère maman, faites de mo
femme heureuse! Oui, je saurai me dé
la flatterie la plus adroite! et si mon a
propre venoit jamais à s'aveugler, j'
chercher des lumières dans votre pr
et dans votre amour.

LE PAGE,

RAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE***.
Madame DE DETMOND.
DETMOND l'aîné, enseigne, }
DETMOND le cadet, page, } se
Le capitaine DORNONVILLE, soı
LE DIRECTEUR d'une école roya
UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le théâtre représente une antichambre du pal porte ouverte à deux battans, laisse voir un dans lequel est un lit de camp. On voit au pie sur un guéridon, une lampe allumée et une mon

LE PAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *à demi-habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau ;* LE PAGE, *dormant sur un fauteuil dans l'antichambre.*

LE PRINCE, *se réveillant.*

VOILA ce qu'on appelle dormir !.... Heureusement la paix est faite..... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures ? Il doit être plus tard ! j'ai dormi plus que cela. (*Il appelle.*) Page ! Page !

LE PAGE *se réveille en sursaut, se lève, et retombe dans le fauteuil.*

Eh bien ! qui m'appelle ? Tout-à-l'heure, un moment.

LE PRINCE.

Y a-t-il quelqu'un ? Personne ne répond ?

LE PAGE, *se tournant de côté et et se parlant à lui-même.*

Mon Dieu! je dormois si bien!

LE PRINCE.

J'entends parler. Qui est là? (*le garde-vue de la lampe, et regar* possible! Quoi! c'est cet enfant? veiller près de moi, ou moi près d quoi a-t-on pensé?

LE PAGE *se lève tout endormi, e les yeux.*

Monseigneur!

LE PRINCE.

Viens, viens, mon petit ami, toi! Vois l'heure qu'il est à ta m mienne est arrêtée.

LE PAGE, *s'appuyant sur les fauteuil, et toujours endorm*

Comment? comment, monseign

LE PRINCE, *souriant.*

Tu tombes de sommeil. La drôle figure! Qu'il seroit bon à peindre état! Je t'ai dit de voir à ta montr qu'il est.

LE PAGE, *s'approchant à pas*

Ma montre, monseigneur? Ah! moi, je n'en ai point.

LE PRINCE.

'êves encore ? Mais en effet, n'aurois-
de montre ?

LE PAGE.

'en ai jamais eu.

LE PRINCE.

ıis ? Comment ton père t'a envoyé ici
donner une des choses les plus né-
s, et même la seule dont tu aies be-
ur faire ton service ?

LE PAGE.

père ? Ah ! si je l'avois encore !

LE PRINCE.

ıe l'as plus ?

LE PAGE.

: mort même avant que je fusse né.
ai jamais connu.

LE PRINCE.

re enfant ! mais ton tuteur, ta mère,
t bien dû songer.....

LE PAGE.

ıère, monseigneur ? hélas ! vous ne
donc pas ? elle est si malheureuse !
re ! Tout ce qu'elle avoit d'argent,
employé pour moi, mais elle n'en
ıs assez pour m'acheter une montre.
teur a bien dit qu'il m'en falloit une

(*il bâille*); cependant il ne me l'a
core donnée.

LE PRINCE.

Qui est ton tuteur?

LE PAGE.

Monseigneur, c'est mon oncle.

LE PRINCE, *souriant*

A merveille; mais il y a bien d
dans le monde, comment s'appelle

LE PAGE.

C'est un des capitaines de vos
est de service aujourd'hui.

LE PRINCE.

Tu as raison; je m'en souviens
qui t'a présenté. Mon petit am
cette bougie. (*il lui met une bou
les mains.*) Tiens-la bien. Dans
(*il le lui montre*), là, à côté, tu
deux montres pendues à la glace
celle qui se trouvera à ta droite; e
prends garde de mettre le feu av
gie. Va.

LE PAGE, *en sortant.*

Oui, monseigneur.

SCÈNE II.

LE PRINCE, *seul.*

L'AIMABLE enfant ! Quelle naïveté ! quelle franchise ! Ah ! s'il y-avoit un homme comme cet enfant, et que cet homme fût mon ami ! C'est dommage qu'il soit si petit : je ne pourrai pas m'en servir ; il faudra le renvoyer à sa mère.

SCÈNE III.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE, *tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre.*

IL est cinq heures, monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne me trompois pas. Le jour va bientôt paroître. (*Il reprend sa montre.*) Mais est-ce là celle que j'ai demandée ? celle qui étoit à droite ?

LE PAGE.

N'est-ce pas elle, monseigneur ? Je le croyois pourtant.

LE PRINC

Eh ! mon petit ami, quan
si tu avois bien entendu tes i
rois pris l'autre ; car celle-ci,
de brillans, ne peut conven
N'aurois-tu consulté que ta
rois-tu le sort de ceux qui pe
vouloir trop gagner ? Répon

LE PAGE

Comment cela ? monseign
entends pas.

LE PRINC

Il faut que je m'explique p
Sais-tu distinguer la droite d

LE PAGE, *regardant al*
ses deux main

La droite et la gauche, m

LE PRINCE, *lui mettan*
l'épaule.

Va, mon enfant, tu les d
être aussi peu que le bien et
peux-tu conserver cette heur
Va, cours chercher ton onc
qu'il vienne me parler. (*Le*

SCÈNE IV.

LE PRINCE, *seul.*

plein d'ingénuité, tout-à-fait ai-
.. Raison de plus pour le rendre à
e. La cour est le séjour de la séduc-
ne souffrirai pas qu'il en soit la vic-
veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ?
:re est aussi indigente qu'il le dit,
t hors d'état de l'élever ? Il faut que
informe. Dornonville pourra me
là-dessus tous les éclaircissemens
esire.

SCÈNE V.

PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE.

ɪᴇɪɢɴᴇᴜʀ, mon oncle, le capitaine,
ndre ici.

LE PRINCE.

ien ! qu'est-ce donc ? tu as l'air bien
! Est-ce que tu aurois encore envie
nir ?

LE PAGE.

ıs ! oui, monseigneur ; un peu.

LE PRINC

Si ce n'est que cela, va, re ton fauteuil. J'ai été enfant c sais combien le sommeil est dc Remets-toi, te dis-je, je te le *Page se remet dans le fauteuil pour dormir.*) Je me doutois b le feroit pas dire deux fois.

SCÈNE V

LE PRINCE, DORNONVILL *endormi.*

DORNONVILI

MONSEIGNEUR.....

LE PRINCI

Approchez, monsieur. Que du petit messager que je vou A quoi l'emploirai-je? à me s chambre?

DORNONVILLE, *haussant*

Il est, je l'avoue, bien petit

LE PRINCE

Ou à courir à cheval pour sions?

DORNONVILL

Je craindrois qu'il ne revînt

LE PRINCE.

Ou à veiller ici la nuit?

DORNONVILLE, *souriant.*

Oui, pourvu que votre altesse dorme e-même.

LE PRINCE.

Quel parti puis-je donc tirer de cet ennt? Aucun, cela est clair. Aussi en me le onnant, n'avez-vous vraisemblablement as prétendu qu'il fût utile à mon service, ais que je le devinsse à sa fortune. Vous a'aviez bien dit que sa mère n'étoit pas en tat de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit éduite à la dernière misère?

DORNONVILLE, *mettant la main sur son cœur.*

Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE.

Et par quels malheurs?

DORNONVILLE.

Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Pardessus cela des procès; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heu-

reusement pour elle ses fils sc
plus jeune est votre page, l'aîn
dans vos gardes : quant à la mè
comme elle pourra.

LE PRINC

Bien misérablement sans d

DORNONVILI

Cela est vrai, monseigneur (
Elle s'est réfugiée dans une ca
vit seule et délaissée. Je ne v
voir. Je suis son frère, et je ne
porter le spectacle affreux de s

LE PRINCI

Vous êtes son frère ?

DORNONVILI

Oui, malheureusement, m

LE PRINCE, *avec m*

Malheureusement ? Et vous
voir ? Je vous entends, monsie
vous feroit rougir ; ou si elle v
il vous en coûteroit pour la sou
nonville paroît embarrassé.) Co
mez-vous votre sœur ?

DORNONVILL

Detmond.

LE PRINCE, *réfléchissant.*

Detmond? Mais n'avois-je pas dans mes oupes un major de ce nom?

DORNONVILLE.

Il est vrai, monseigneur.

LE PRINCE.

Qui fut tué à l'ouverture de la première ampagne?

DORNONVILLE.

Oui, monseigneur. C'étoit le père de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur t plein de courage, il montoit à l'assaut de air dont on va à une fête; il avoit le cœur 'un lion.

LE PRINCE.

D'un homme, M. le capitaine, c'est en ire davantage. Je me souviens très-bien de ui, et je desirerois.....

DORNONVILLE, *s'approchant.*

Que desireroit votre altesse?

LE PRINCE.

De parler à sa veuve.

DORNONVILLE.

Vous le pouvez à l'instant même. Elle st ici.

LE PRINCE.

Elle est ici? Envoyez chez elle; qu'elle

vienne dès qu'elle sera levée. Je
et lui rendre son enfant.

DORNONVILL

Monseigneur.....

LE PRINCE

Je vous défends de l'en pré
(*Le capitaine sort.*)

SCÈNE VI

LE PRINCE, LE PAGE

LE PRINCE

Quoi! réduite à un état si n
la guerre? quel horrible fléau
milles il a plongées dans la mi
encore mieux qu'elles soient
par la guerre que par moi! C'es
et non mon goût qui m'a fai
armes. (*Il se lève, et après av
ques tours, il s'arrête devant l
page.*) L'aimable enfant!.... c
sans inquiétude! C'est l'innoc
bras du sommeil! Il se croit da
d'un ami, où il ne doit point se
bien la nature! (*Il se promèn*
mère? mais en vérité, je ne fe

oup pour elle, si elle ressembloit au capi-
iinc. Je veux la mettre à l'épreuve, pour
bien connoître, et ensuite..... ensuite il
ra toujours temps de prendre un parti. (*Il
appuie sur le dos du fauteuil, et regar-
nt le page d'un air d'amitié, il apperçoit
ne lettre qui sort de sa poche.*) Mais qu'ap-
rçois-je? Je crois que c'est une lettre. (*Il
uvre et en lit la signature.*) « Ta tendre
ère, de Detmond..... »
Ah! c'est de sa mère! La lirai-je? Je veux
nnoître son caractère. Elle n'aura point
simulé avec son enfant. Lisons. (*Il lit.*)

MON CHER FILS,

« La peine que tu as à écrire, ne t'a point
mpêché de satisfaire à la demande que
e t'avois faite; et ta lettre est même plus
ongue que je ne l'espérois. Cette bonne
olonté me confirme ta tendresse: j'y suis
ien sensible, et je t'embrasse de tout mon
œur. Tu me marques que tu as été pré-
enté au Prince, qu'il a eu la bonté de
'agréer; que c'est le meilleur et le plus
loux des maîtres, et que tu l'aimes déjà
eaucoup. » (*Il regarde le page.*)
Quoi! mon ami, c'est là ce que tu as écrit

à ta mère ? Je ne fais donc que mon de
en te payant de retour, et en cherchant
donner des preuves de mon amitié.

« Tu as raison de l'aimer, mon enf
« car sans sa généreuse assistance, quel se
« ton sort dans le monde ? Tu as perdu
« père, et quoique ta mère vive encore
« n'en es pas moins à plaindre ; la fortun
« mise hors d'état de remplir ses devoirs
« vers toi ; c'est le plus grand de mes
« grins, le plus cruel de mes tourmens. T
« que je n'ai eu à penser qu'à moi, le
« heur m'a trouvée inébranlable ; mais qu
« ton image vient se présenter à mon es
« mon cœur se brise, et mes larmes ne
« vent tarir. »

Beaucoup de tendresse, beaucoup de
sibilité à ce qu'il paroît ! Et si elle est
excellente femme que tendre mère....
pourquoi ne le seroit-elle pas? Elle l'es
n'en puis douter.

« Je ne saurois, mon ami, te cond
« moi-même sur le chemin de la fort
« comme je le voudrois, je suis forcée de
« ter ici dans la solitude et l'éloignem
« mais avec toute la force que la tendr
« m'inspire, je ne cesserai de te donner

conseils ; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi. » (*Il regarde le page.*) Eh bien ! il étoit obéissant.

« Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir, et de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils ! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude. »

Comment ! n'a-t-il pas un frère ?

« Pense que tu la ferois mourir de douleur, et que tu percerois toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre. »

Elle sent son danger. Elle a raison ; car l est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

« Ce n'est point le soupçon et la défiance « qui parlent par ma bouche ; ta conduite « ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, « non. Ton frère a fait couler mes larmes

« tu ménageras plus que lui
« de ta mère. »

Ainsi l'aîné ? l'enseigne ?..
je m'éclaircisse davantage.

« Tu as toujours été soumis
« je te rends ce témoignage a
« de joie. Continue, mon fil
« honnête homme : et ta mè
« si malheureuse qu'elle soit,
« tôt ses malheurs et sa misèr

Fort bien, elle me plaît; le r
à l'élévation de son ame au lie

« Tu me marques à la fin d
« tous tes camarades ont une n
« qu'il t'en faudroit une aus
« tu brises là-dessus, et tu
« desir que tu en as. Cette ret
« me ; je suis désespérée de
« récompenser. Tu le sais, m
« le peux pas, et tu me le par
« affaires pressantes m'appelle
« pitale ; je vais m'y rendre :
« m'enlèvera le peu qui me re
« pense est nécessaire, et je n
« Mais sois persuadé que dar
« ferai tout ce qui dépendra
« contenter ton desir. Et dussé

« tout, je ne veux pas que l'ami de mon « cœur manque jamais d'encouragement à « la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je « suis..... »

O femme bien digne d'un meilleur sort! Je veux montrer cette lettre à mon épouse, et la garder. Mais non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir? (*Il remet la lettre dans la poche du Page.*) Avec quelle tranquillité il dort encore! Le Ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite. (*Il le prend par la main.*) Mon ami! mon ami! (*Le Page se réveille, et regarde le Prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*) Il est charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi.

LE PAGE, *se levant lentement.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Eteins la lumière et ferme les portes. (*Il éteint la lumière et ferme les portes.*) Maintenant, va dans celui où tu as pris la montre. Va vîte.

Non, non, par ici ; tiens, en face, vi
Reviens de ce côté-là. Eh bien! es-tu révei
à présent?

LE PAGE.

Ah! oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Dis-moi un peu, car je te regarde comı
un enfant appliqué, habile même, sais·
déjà écrire des lettres?

LE PAGE.

Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit de
grandes.

LE PRINCE.

Et ces deux, à ta mère sans doute?

LE PAGE, *d'un air gai et familier.*

Oui, monseigneur, à ma mère.

LE PRINCE.

La joie brille dans tes yeux, quand je
parle d'elle. (*à part.*) Comme ils s'aim
dans leur misère! (*haut.*) Mais elle est d
bien bonne, ta mère?

LE PAGE, *prenant une main du Prin*
avec les siennes.

Ah! si vous la connoissiez!

LE PRINCE.

Je la connoîtrai, mon ami.

LE PAGE.

lle est si douce, elle m'aime tant....

LE PRINCE.

souhaiterois qu'elle eût des fils qui lui
emblassent. Ton frère l'enseigne, on dit
l ne se conduit pas bien. Mais toi?

LE PAGE, *remuant la tête.*

h! mon frère l'enseigne!....

LE PRINCE.

ui, il lui cause, dit-on, beaucoup de
rin. Cela est-il vrai?

LE PAGE.

h! monseigneur....... Mais on m'a dé-
lu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel
ıvoit...... (*D'un air de confidence.*) Oh!
un homme dur et méchant que ce co-
l.

LE PRINCE.

n'en saura rien, je te le promets. Parle,
st-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton
e a fait?

LE PAGE.

ien des choses. Je ne sais pas moi-même
uste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu,
que ma mère en a été très en colère;
ue pour couvrir la faute de mon frère,
a donné tout ce qu'elle possédoit. (*Il*

s'approche du Prince, et lui dit à voix basse Il auroit pu, sans cela, disoit-elle, être renvoyé du service.

LE PRINCE.

Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

LE PAGE.

Ah ! monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

LE PRINCE.

Quoi ! pas même à moi ?

LE PAGE.

On ne me l'a pas dit à moi-même.

LE PRINCE, *riant.*

On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres?

LE PAGE.

Une seule fois, pas davantage.

LE PRINCE.

Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche ?

LE PAGE.

Oh ! non, monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déj

de peine à vivre ! Cela me donne bien
:hagrin.

LE PRINCE.

:la doit t'en donner aussi. Un bon fils
oit pas être à charge à sa mère ; il est
›ntraire de son devoir de chercher tous
ıoyens de la soulager. Quant à la mon-
s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit
›ntenter. (*Il tire sa bourse.*) Tiens,
petit ami ! voilà douze louis dont je
: disposer. Je veux t'en faire cadeau ;
ıe-moi ta main.

PAGE, *tendant la main, pendant que le Prince compte.*

nt-ils pour moi, monseigneur ?

LE PRINCE.

ıi, sans doute ; mais dis-moi, que
›tes-tu faire de cet argent ?

LE PAGE.

en pourrois-je pas acheter une montre ?

LE PRINCE.

ıi, et même une très-belle ! Mais à bien
ıiner les choses, tu n'as pas absolument
n de montre, il y en a assez ici. (*Pen- que le Page le regarde attentivement.*)
:tois à ta place, je sais bien ce que je
ɜ. J'emploierois mieux cet argent. Ce-

pendant, comme tu voudras. Je va
biller. Reste ici jusqu'à mon retou

LE PAGE, *l'appelant.*

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Eh bien! que veux-tu?

LE PAGE.

Ma mère est ici. Elle part ce ma
voudrois bien lui dire adieu. (*D'u*
ressant.) Me le permettez-vous?

LE PRINCE.

Non, mon ami, cela n'est pas n
Pour cette fois, ta mère viendra i
verras; un peu de patience. (*Il so*

SCÈNE VIII

LE PAGE, *seul.*

Elle viendra ici? Je la verrai?
quoi cela? Que m'importe? il suf
vienne et que je l'embrasse..... U
trois..... (*Il compte jusqu'à douze*
louis pour une montre! Ah! que je
tent! il me semble déjà l'avoir
mains, l'entendre aller, la mon
même. Mais quand le Prince a dit

ıien ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place,
:tendoit-il par-là ? Que feroit-il donc ?
lui, qui a des montres dans toutes ses
.bres, il ne sait pas ce que l'on souffre
:n pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un
ils doit soulager sa mère. Sans doute il
›it alors à la mienne. Douze louis !
es regarde.) C'est à la vérité bien de
:nt ! bien de l'argent ! Si ma mère les
:, ils lui seroient d'un grand secours.
*ıresse l'argent avec ses deux mains con-
›n cœur.*) Ah ! une montre ! une montre !
:ssant tomber ses deux mains.) Mais
: une mère ! une mère si tendre ! Hier
re, elle étoit si abattue ! elle avoit un
i pâle, si malade ! Je crois qu'en lui
ıant cet argent, elle seroit tout-d'un-
› soulagée..... Ferai-je ce sacrifice pour
?.... (*D'un air décidé.*) Oui, sans doute,
mais qu'elle vienne promptement ; car
ourrois bien en avoir du regret. La
ıtre me tient trop au cœur. (*Il met son
gt sur sa bouche.*) Paix ! écoutons ! on
nt.

SCÈNE IX.

Mad. DE DETMOND, DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de sa mère.*

AH ! ma mère !

mad. DE DETMOND *regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant.*

Je ne sais, mon frère ; mais je suis inquiète. Que me veut donc le Prince ?

DORNONVILLE.

Tiens, regarde cet enfant ! Eh bien ! il veut te le rendre. (*Elle regarde avec effroi son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*) Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. À quoi le Prince peut-il l'employer ? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service : mais lui..... (*avec un geste de mépris*) il est trop chétif, il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri, étoit empoisonné par tes chagrins, c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

mad. DE DETMOND, *avec douleur.*

Mon frère !....

DORNONVILLE.

En un mot, quand tu verras le Prince, de-toi bien de lui parler de cet enfant. seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur ur l'enseigne. Il se forme au moins celui· c'est un homme !

mad. DE DETMOND.

Que dis-tu? pour l'enseigne ?

DORNONVILLE.

Oui. Il l'a envoyé chercher.

mad. DE DETMOND.

Tu m'effraies. Auroit-il appris ?.....

DORNONVILLE, *d'un air froid.*

Cela pourroit bien être : c'est même prole. (*S'appuyant sur sa canne, et brant la tête.*) Que penses-tu qu'il en arri-, s'il savoit que le drôle a voulu décam-, qu'il a pris de l'argent, et que ce n'est parce que j'ai arrangé les choses...... *vec emportement.*) Eh bien! vous ver- que je serai la victime de mon bon cœur, ue l'on m'enverra moi-même aux arrêts. voudrois ne m'être jamais embarrassé du 1 de tes enfans. Mais aussi je ne m'en

mêlerai plus. (*Il part en grondant retournant encore.*) Non ! je ne m'er rai jamais de la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

Madame DE DETMOND, LE P

LE PAGE, *voyant son inquiét*

MON oncle est toujours de mauva meur. Mais laissez-le dire, maman craignez rien.

mad. DE DETMOND.

Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais p

LE PAGE.

Oh ! j'en sais plus que lui. Il s'en fa le Prince soit comme il le dit. Il ne mal à personne. Au contraire, voyez ! (*Il lui montre les douze lou a dans sa main.*) Tout cela..... Eh c'est lui qui me l'a donné.

mad. DE DETMOND, *surpris*

Est-il possible ? Le Prince ?

LE PAGE.

Il l'a tiré d'une grande, grande remplie d'or, un instant avant que v

:. Ah ! si le Prince vouloit, maman,
oit !.... Oh ! il est riche, lui !

mad. DE DETMOND.

pourquoi ? Je n'y comprends rien.
ourtant qu'il ait eu un motif.

LE PAGE.

inement. Sa montre s'étoit arrêtée.
ssé hier toute la journée, il avoit
e la monter, et ce matin.... (*Il court
net, et en ouvre la porte.*) Tenez,
qu'il étoit couché. Il m'appelle, me
egarder à ma montre : et comme je
is pas....

mad. DE DETMOND.

donné cet argent ?

LE PAGE.

Il me l'a donné pour en acheter une.
ontre l'argent de nouveau.) Douze
a chère maman !

mad. DE DETMOND.

de-moi. Dois-je te croire ?

LE PAGE.

ément ! Mais je ne suis pas pressé
une montre. Il s'en trouvera tou-
e pour moi. (*Il prend la main de sa*
Prenez cet argent, maman ! mettez-
votre bourse.

mad. DE DETMOND, *émue.*

Comment, mon fils, comment?....

LE PAGE.

Je souffre tant de vous voir toujours dan les larmes ! Ah ! ma mère, je voudrois avoi bien de l'argent, et vous ne pleureriez plus Tout, oui, tout ce que j'aurois, je vous l donnerois de bon cœur.

mad. DE DETMOND, *se baissant sur lui.*

Quoi! tu voudrois, mon fils?....

LE PAGE.

Que j'aurois de plaisir à vous voir heu reuse et contente !

mad. DE DETMOND, *l'embrassant.*

Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pa le bonheur que je goûte en ce moment pou tout l'or de ton Prince. (*Elle l'embrass une seconde fois.*) Ah ! tu ne sens pas l'im pression que fait la tendresse compatissant d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée

LE PAGE *reprend la main de sa mère.*

Vous prendrez cet argent au moins? J vous en prie, ma chère maman, ne me re fusez pas.

mad. DE DETMOND.

Oui, mon ami, je le prends. Comme

rroit te tromper, c'est moi qui me
rge....

LE PAGE.

)e quoi? de m'avoir une montre?

mad. DE DETMOND.

i tu restes avec le Prince, il t'en faut
.

LE PAGE.

:h! non, non. Le Prince a des montres
-tout, et il m'a dit lui-même que je n'en
is pas besoin.

mad. DE DETMOND.

'ependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour
ıvoir une?

LE PAGE.

I'importe : il me l'a dit.

mad. DE DETMOND.

I'u me trompes, mon enfant; et tu ne
'rois pas faire un mensonge, même par
our pour ta mère.

LE PAGE.

Un mensonge? Vous ne me croyez donc
ı? Eh bien! je voudrois que le Prince fût
ésent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se re-
ırne.*) Ah! le voilà lui-même.

SCÈNE XI.

LE PRINCE, madame DE DETM
LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de*

N'EST-IL pas vrai, monseigneu
vous m'avez d'abord donné douze loui
avoir une montre ?

LE PRINCE, *souriant.*

Oui, mon ami.

LE PAGE.

Et ne m'avez-vous pas dit ensuite
n'en avois pas besoin ?

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

LE PAGE, *se tournant aussi-tôt ver
mère.*

Eh bien ! maman ? Eh bien ?

mad. DE DETMOND, *embarrassé*

Votre altesse voudra bien excuser la
plicité d'un enfant, qui oublie le respe

LE PRINCE.

Excuser, madame ? Cette simplicit
ravit ; et je voudrois pouvoir la tro
dans tout le monde. Elle est si natur

Parle, mon ami. Ta mère ne vouloit donc pas te croire?

LE PAGE, *un peu fâché.*

Non, monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, et ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

LE PRINCE.

Que dis-tu, accepter? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer? Je ne le pense pas.

LE PAGE, *embarrassé.*

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien! avoue-le-moi, est-il vrai?

LE PAGE, *en montrant sa mère.*

Ah! monseigneur, elle est si pauvre!

LE PRINCE, *lui prenant le menton.*

Bon petit cœur! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes desirs, pour secourir ta mère? En vérité, il seroit affreux que cela te fît perdre une montre. (*Il tire la sienne.*) Tiens! quand je ne posséderois que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

LE PAGE, *la prenant ave*

Ah ! monseigneur. Va-t-elle ?

LE PRINCE.

Sois tranquille, elle va bien.
court à sa mère pour lui faire voir

LE PRINCE.

Viens, mon ami, mets la mon
poche. Et puisque tu as si bien
peu que je t'ai donné (*il lui donne*
tiens, prends, voilà cent louis e
douze premiers.

LE PAGE, *le regardant avec ét*

Quoi, monseigneur !

LE PRINCE.

Tu hésites ? Allons, prends.

LE PAGE.

La bourse et tout ce qu'il y a ?
la rendre.) En vérité, c'est trop

LE PRINCE.

Oui, si c'étoit pour toi. Ma
donne pour en disposer. Et qu
qui en ait besoin ?

LE PAGE.

Qui en ait besoin ? (*Il regarde*
puis sa mère, et le Prince enco
ma chère maman !

l. DE DETMOND, *s'approchant du Prince.*

›tre altesse....

LE PRINCE.

int de remercîmens, madame. Vous 'erez que c'est très-peu, et je crains de faire beaucoup plus de mal que je ne ai fait de bien. Mais (*montrant le Page*), le voyez sans que je vous le dise, cet .t est trop foible, trop petit pour être moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas ıt de rendre service aux autres. En un j'espère que vous le reprendrez sans ulté. Vous gardez le silence?

mad. DE DETMOND.

:donnez, monseigneur....

LE PRINCE.

quoi?

mad. DE DETMOND.

rdonnez, j'ai tort de rougir d'une pau- dont je ne suis pas la cause; et je peux honte en faire l'aveu sincère à mon ɔe. (*S'approchant de lui, et le fixant.*) monseigneur, je suis trop pauvre pour ɪr mon enfant. Déjà depuis long-temps rtois sur l'avenir un œil inquiet. Je vais être en proie à la douleur. Ah! s'il faut

que je ramène dans le triste
sère l'unique objet de toutes
cet enfant que vous voulez
enfant trop jeune encore.....
tenir ses larmes) pour.... sent
a faite dans son père.... Ah !
foiblesse d'une mère !

LE PAGE, *prenant la ma*
et d'un ton péné

Elle pleure, monseigneur

LE PRINC

Eh bien ! quand tu vivroi
mère ?

LE PAGE, *d'un air s*

Vous n'allez pas me renvo

LE PRINC

Non. Tu ne le crois donc p
fiance, mon petit ami, me f
dame, il peut rester. (*Voula*
Ce seroit cependant bien dc
mœurs, son innocence.... Ma
encore rien à craindre.

mad. DE DETMOND, *le reg*
tivement.

Son innocence, monseigne

LE PRINCE, *continuant sur*

Ce n'est rien, madame. V

riez peut-être que je cherche à retirer
arole. Soyez tranquille.

d. DE DETMOND, *avec timidité.*

ais cependant, sans manquer au respect
je vous dois, oserois-je vous prier de
expliquer, monseigneur ?

LE PRINCE.

adame, ce que je voulois dire, c'est que
is long-temps je suis très-mécontent de
pages. Leur société et leur exemple
roient bien.... Mais après tout ce n'est
n peut-être, et on peut tenter....

d. DE DETMOND, *prenant vivement la main de son fils.*

n, monseigneur.

PRINCE, *feignant de se trouver offensé.*

n ?.... Comme vous voudrez, madame.

mad. DE DETMOND.

innocence de mon fils m'est trop pré-
e. Je frémis des dangers où j'allois l'ex-
.

LE PRINCE.

is considérez.....

mad. DE DETMOND.

ne considère rien. Je vois mon enfant
le feu : pourvu que je le sauve, que
porte qu'il soit nu ?

LE PRINC

Mais sans biens, sans édu viendra-t-il, madame?

mad. DE DETM

Ce qu'il plaira au ciel. Je sa volonté. S'il ne peut pas s sance, qu'il aille cultiver le meure, mais innocent, dans digence.

LE PRINCE, *reprenant so*

C'est penser noblement. je le vois; vous méritez tou en état de faire pour vous. *d'elle et avec intérêt.*) En qu être utile? Quels secours pu ner? Parlez, demandez; c'e vous voyez devant vous.

mad. DE DETMOND, *a*

Ah! monseigneur...

LE PRINC

Dites-moi avant tout quell tuation. Où en êtes-vous po

mad. DE DETM

Il m'est absolument impos ver.

LE PRINC

us avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne s donnent-ils aucune espérance ?

mad. DE DETMOND.

ucune, monseigneur. Un seul, où il t d'une petite succession, auroit depuis -temps dû être jugé en ma faveur. Mon t est incontestable; mais le crédit et ichesses le combattent. La nécessité m'a amenée à la ville pour tenter un accommodement; je n'ai pu y réussir.

LE PRINCE.

est un bonheur pour vous. La justice sera rendue sans que vous fassiez de fice, je vous en donne ma parole. Acez de plus une pension de cent louis. ouhaite qu'elle puisse vous mettre aus de tous les besoins.

d. DE DETMOND, *se jetant à ses pieds.*

ant de bonté, monseigneur ! comment rai-je.....

LE PRINCE *la relevant.*

ue faites-vous, levez-vous, madame, levous. Je m'acquitte de ce que je dois à la noire d'un homme dont vous êtes la veue fais pour vous ce que je ferois pour tous dont les vertus toucheroient mon cœur.

Dites-moi : hésiteriez-vous
dre votre enfant ?

mad. DE DET

Monseigneur, pourrois-

LE PRIN

Et toi, mon ami, retour
tiers avec ta mère ?

LE PAGE, *la montre*

Avec ma mère ? Oui, m

LE PRIN

Mais cependant, je sais
Tu voudrois bien aussi rest

LE PAG

Très-volontiers, monsei

LE PRIN

Eh bien ! si cela est ainsi, e
mère, je te renverrois : et tı
tamment de te garder près c
d'ailleurs t'a jeté dans mes b
que je prenne d'autres me
cilier les choses. Restez ici,
à vous dans le moment. (*I*

SCÈNE XII.

[adame DE DETMOND, LE PAGE.

mad. DE DETMOND, *se jetant dans un fauteuil.*

O JOUR heureux! ô bonheur inattendu!

LE PAGE.

Eh bien, maman? Eh bien? Etes-vous ɔntente?

mad. DE DETMOND, *le tirant à elle avec tendresse.*

O mon fils, mon cher fils!

LE PAGE.

'Mais vous ne vous réjouissez pas? Il faut re plus gaie, ma chère maman!

mad. DE DETMOND.

Mon bonheur même me fait rougir. Il me proche le peu de confiance que j'ai eu dans Providence, le chagrin mortel que je res-ntis quand tu vins au monde. C'étoit un oment après que l'on m'eut annoncé la rte de ton père. Je jetai sur toi un regard compassion. Je pleurai le jour que je t'a-ɪis donné. (*Elle le prend dans ses bras et ɪmbrasse.*) Et c'étoit toi qui devois sou-

lager ta malheureuse mère! tes j
devoient essuyer ses larmes!
puis-je desirer à présent? Rie
d'être rassurée sur le sort de t
mon bonheur sera parfait.

LE PAGE.

De mon frère? Comment cel
maman?

mad. DE DETMON

Si le Prince savoit ce qu'il a

LE PAGE.

Quand il le sauroit, il n'en
Vou avez vu comme il est bon

mad. DE DETMON

Pour nous, mon fils, qui ne
pables d'aucun crime.

LE PAGE.

D'ailleurs il m'a promis qu'il
secret, que le colonel n'en saurc

mad. DE DETMOND, e

Quoi! il te l'a promis?

LE PAGE.

Assurément. Ainsi il ne fa
alarmer.

mad. DE DETMO

Je suis consternée. Tu as do

LE PAGE.

Ah ! presque rien. Ce que je savois. Et uis il m'a interrogé sur la conduite de mon ère, et je ne pouvois pas mentir. Vous me ivez défendu vous-même.

mad. DE DETMOND.

Mais, mon ami, mon cher fils.....

LE PAGE.

Comment ! vous êtes inquiète.

mad. DE DETMOND.

Si je suis inquiète ! Dieu ! si je le suis ! ı ! si le Prince en demande davantage ! l apprend !.... Tu peux perdre ta mère, ı frère. Tu peux nous plonger tous dans abîme de malheurs.

LE PAGE, *prêt à pleurer.*

Dans un abîme de malheurs ?....

mad. DE DETMOND.

)n vient...... (*Elle l'embrasse et l'enrage.*) Ne dis rien. Sèche tes larmes ; s ne serviroient qu'à rendre peut-être nal plus grave. Sois tranquille.

SCÈNE XIII.

Madame DE DETMOND, LE PAGI
PRINCE ; *derrière lui*, DORNON
et L'ENSEIGNE.

LE PRINCE.

ENTREZ, messieurs, suivez-moi. (
seigne.) C'est donc vous qui êtes Det
le fils de ce brave major?

L'ENSEIGNE, *s'inclinant profondé*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

C'est une bonne recommandation
de moi. Vous aviez pour père un
plein d'honneur, un brave guerrie
doute que son exemple excite votre
tion, et que vous cherchez à vous
digne de lui?

L'ENSEIGNE.

Monseigneur, je ne fais que mon d

LE PRINCE.

C'est tout faire. Le plus brave
n'en fait pas davantage. Tenez, mo
voilà votre mère : ses vertus, et le
rances que donne cet aimable enfant

: concevoir de la famille l'idée la plus
intageuse. C'est pour cela que j'ai voulu
is voir tous rassemblés ici.

L'ENSEIGNE, *s'inclinant toujours.*

Monseigneur, vous me faites beaucoup
grace.

LE PRINCE.

Je ne vous en fais pas plus sans doute que
us n'en méritez.

L'ENSEIGNE.

Votre altesse juge bien favorablement.

LE PRINCE.

En effet, monsieur, il ne me manque
e la conviction, dans le jugement que je
is tenté de porter de vous, pour faire votre
:tune. Cependant cet air libre et assuré
i vous sied si bien.....

L'ENSEIGNE.

Ah ! monseigneur....

LE PRINCE.

Annonce (souffrez que je le dise) une
ne noble ou très-corrompue. On ne sauroit
upçonner un fils né de tels parens. Non,
ns doute. Ainsi, monsieur, que pourroit-
n faire pour vous? Un grade de plus ne
ous avanceroit pas beaucoup. Qu'en pen-
z-vous ?

L'ENSEIGNE, *se frottant*

Non assurément, monseigne

LE PRINCE

Mais si nous sautions ce gra de capitaine, une compagnie : c' mier but de tous ces messieurs. ravant..... (*Il se tourne rapide capitaine.*) Monsieur, que per votre neveu ?

DORNONVILLE, *un peu e*

Moi, monseigneur ? Ce que j

LE PRINCE.

On diroit, beaucoup de mal.

DORNONVILL

Non, monseigneur, plutôt crois qu'il a du cœur, qu'il sera

LE PRINCE, *regardant l'ens un air de satisfactio*

Oui ? Cela est-il vrai ?

DORNONVILLI

D'ailleurs il est d'une taille a

LE PRINCE.

C'est un bel homme, j'en co sa conduite, ses mœurs ? Je rou questionner sur de pareilles bag fin, quel est son caractère ?

DORNONVILLE, *souriant.*
.h ! un peu trop de gaîté, de pétulance lquefois. Au reste, monseigneur, comme s savez, cela ne messied pas à un soldat.

LE PRINCE.
'omme je sais? C'est en vérité quelque se de nouveau pour moi. Il ne me manque s que votre témoignage, madame. Que direz-vous de votre fils? (*Après une ıse.*) Rien?

mad. DE DETMOND.
)ue pourrois-je en dire?

LE PRINCE.
Ce que vous en pensez. La vérité.

mad. DE DETMOND.
Et le puis-je, monseigneur? Si j'avois à ouer, voudriez-vous que je le fisse en sa 'sence? Ou si j'avois à le blâmer, seroit-devant celui qui tient son sort entre ses ins?

LE PRINCE, *souriant.*
Fort bien, madame. Au bon cœur d'une :re vous joignez toute la finesse d'une nme. Je ne puis m'empêcher de vous ad-irer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Mon-ıur, chacun a ses principes. J'ai les miens. uand je veux avancer un officier, je com-

mence par l'envoyer aux arrêt
en semble ?

L'ENSEIGNE, *effr*

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Oui, c'est ma manière. Rem
épée au capitaine. Un air plus
roit tout excusé. Mais ce ton a
hardiesse !.... Avec une conscie
la vôtre, qu'attendre d'un hom
fronté ? qui devroit sentir qu'il
disgrace ; qui sait avec quelle
en a agi envers la meilleure de
qui cependant..... Monsieur, q
arrêts pour un mois. Je ne veu
claircissemens sur ce qui s'est
à votre considération, madame
de la manière dont je m'en suis
sur-tout parce que les circonsta
présumer que sa faute est trè
(*D'un ton ferme et sévère.*) I

.... (*S'adressant particulièrement à*
) Ne lui donnez jamais rien, jamais,
ût-ce qu'une bagatelle, à titre de pré-
. Ses appointemens peuvent lui suffire.
l apprenne à borner sa dépense. (*Il lui*
signe avec la main.) Allez, monsieur,
lez-vous aux arrêts. (*Les deux officiers*
ent.)

SCÈNE XIV.

PRINCE, madame DE DETMOND,
LE PAGE.

LE PRINCE, *la regardant.*

ън bien! madame, vous êtes triste?

mad. DE DETMOND, *respectueusement.*

Ionseigneur, je suis mère.

LE PRINCE.

Iais vous n'êtes pas une de ces mères
les, qui, pour épargner à leurs enfans
lques mortifications, aiment mieux ne
pas corriger?

mad. DE DETMOND.

Ce seroit une tendresse mal entendue.
ı : *je crains seulement* qu'il n'ait perdu à
is les bonnes graces de son Prince.



séquence et ses étourderies; mais
puis pas toujours. Ce qui dans l'un
avec le repentir, l'amour de la ve
tifie dans l'autre son penchant pou
Au demeurant, soyez sans inquié
jeune homme deviendra raisonnal
mesurerai mes bontés sur son cha
(*Se tournant vers le Page.*) Quant
fant, savez-vous quelles sont mes

mad. DE DETMOND.

Non, monseigneur. Quelles qu'ell
elles ne tendront qu'à assurer son
O mon Prince ! je n'ai jamais lais
un jour sans payer à vos vertus le
mon hommage; mais je sens bien

ı on fils un ami qui soit disposé à sacrifier n jour sa vie pour lui, comme son père l'a ait pour moi.

SCÈNE XV.

E PRINCE, madame DE DETMOND, LE PAGE, un VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

MONSEIGNEUR! le Directeur.

LE PRINCE.

Qu'il entre! J'espère, madame, qu'il suf- ra que vous soyez instruite de mes inten- ions pour les approuver.

SCÈNE XVI.

E PRINCE, madame DE DETMOND, LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *s'inclinant.*

JE me rends à vos ordres, monseigneur.

LE PRINCE.

Bonjour, monsieur. Je suis charmé de ous voir. De combien est la pension des *ıfans de la première* qualité?

LE DIRECTEUR.

De douze cents livres, monseigneur.

LE PRINCE.

Bon. J'ai ici un enfant que je veux vou envoyer. Je prétends, en lui servant de père faire autant pour lui que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens car c'est le point essentiel.

LE DIRECTEUR.

Monseigneur, ce sont des maîtres.

LE PRINCE.

Dignes, sans doute, de l'emploi qu'o leur donne? Mais je ne les connois pas. C'e à vous seul, monsieur, que je veux m'e rapporter. Vous avez gagné ma confianc Voudriez-vous bien vous charger vous même du soin particulier d'élever cet enfant?

LE DIRECTEUR.

C'est mon devoir, monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir?

LE DIRECTEUR.

Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

LE PRINCE.

Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma ;onnoissance. (*Au Page, en le prenant r la main.*) Viens, mon ami, tu vois :n monsieur? il est bon et doux. Vou-ois-tu aller vivre avec lui?

E PAGE, *après avoir regardé un moment . le Directeur.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais aussi, apprends comment il faut garder monsieur : comme ton maître, mme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui plus grande obéissance, le respect le plus ndre. Et si jamais il avoit à se plaindre de i....

LE PAGE.

Ah! monseigneur, jamais!

LE PRINCE.

Tu as vu que je sais être aussi sévère que suis bon. Ainsi, à la moindre plainte.....

.E PAGE, *au Directeur, en lui baisant respectueusement la main.*

Non, monsieur, non, jamais vous n'au-z à vous plaindre de moi.

LE PRINCE.

Comment trouvez-vous cet enfant?



LE DIRECTE

Il suffit, monseigneur, qı de vos mains, pour qu'il m comme mon propre fils.

LE PRINC

Il peut donc aller avec v tez-vous, madame?

mad. DE DETM

Dieu! si j'y consens.

LE PRINC

Va donc, ne t'écarte jan de l'honneur et de la vert est du reste, sois sans inqu manqueras jamais de rien.... (Mais pourquoi cet air triste?

LE PAGE, *prenant la ma*

Vivez heureux, monseig

LE PRINCE,

Et toi aussi, mon petit sois heureux. Comme son cœ connoissant! Je vous laisse vous, madame, suivez-le, votre enfant.

mad. DE DETMOND, *s genoux.*

Monseigneur, puis-je me mon cœur....

LE PRINCE, *la relevant.*

!ue faites-vous, madame. Je ne puis souf-
que l'on se mette à mes genoux.

mad. DE DETMOND.

h bien ! je vous obéis, et je me retire.....
vant les mains au ciel.) C'est devant
n que je me prosternerai, pour le prier
conserver à jamais un Prince aussi gé-
eux.

: PRINCE, *l'accompagnant quelques pas avec bonté.*

Adieu, madame, soyez heureuse.

SCÈNE XVII.

: PRINCE, *seul, regardant de tous côtés.*

LA belle matinée ! A quelle partie de
sir l'emploierai-je? De plaisir! Ne viens-
as de goûter le plus grand? Je vais tra-
iller, oui, travailler. J'y suis disposé à
rveille, car je suis content de moi.



EDMOND, fils de Fairfax.
ARTHUR, fils de Capell.
Le colonel MORGAN, ami d
Le colonel KINGSTON, am
SURREY, capitaine des gardes
Gardes et soldats.

La scène se passe dans la tente
devant les murs de Colch

LE SIÉGE
; COLCHESTER.

;ÈNE PREMIÈRE.

'AIRFAX, MORGAN.

RFAX, *lisant un papier que Morgan vient de lui remettre.*

'TAQUE de cette nuit nous auroit tant de braves soldats ?

MORGAN.

i, mon général, huit cents hommes; il faut l'avouer, l'élite de l'armée.

FAIRFAX.

core si nous avions racheté cette perte uelque avantage ! Mais après tant d'as-, Colchester n'en résiste pas moins à rmes. L'exemple d'Oxford vient d'en- cœur des habitans ; et l'opiniâtre Ca-...

MORGAN.

: *homme seul* est pour la ville une

sûreté plus forte que ses remparts. C'est en vain que nous les attaquerons, tant qu'il voudra s'obstiner à les défendre.

FAIRFAX.

Il n'a pas long-temps à me braver encore.

MORGAN.

Quoi! mylord.....

FAIRFAX.

Si je ne puis vaincre sa résistance, son fils saura la forcer.

MORGAN.

Son fils?

FAIRFAX.

Oui, Morgan. Le jeune Arthur m'ouvrira, dès ce jour, les portes de Colchester. C'est dans ce dessein que je l'ai fait venir de Londres avec mon fils. On vient de m'annoncer leur arrivée.

MORGAN.

Voici Surrey qui revient de la place.

SCÈNE II.

RFAX, MORGAN, SURREY.

FAIRFAX.

bien ! Surrey, la trève est-elle accep-
apell a-t-il agréé l'entrevue que je lui
proposer ?

SURREY.

, mylord. Les hostilités sont suspen-
ɔour six heures ; et ce matin même,
;apell doit se rendre sous votre tente.

FAIRFAX.

ır étaler sans doute à mes yeux son
phe. Comment vous a-t-il reçu ?

SURREY.

ın air froid, calme et ferme. La con-
ᵵ est empreinte sur son front.

FAIRFAX.

. orgueilleux royaliste demeureroit seul
ınlable, tandis que le génie tutélaire
ion est dans la terreur ! Non, non, il
ndra bientôt à trembler lui-même. Je
:ai l'effroi dans la partie la plus sen-
le son ame. Surrey, faites venir mon
Surrey sort.)



OSERAI-JE vous demander
quel est votre projet? Je ne pu
bout de le démêler.

FAIRFAX.

Je le crois; mais il faut vous l'
Je reçus hier au soir la nouvelle
d'Hamilton, avec une nombreu
s'avance, suivi de Langdale, au
la place. C'est pour le prévenir
sardé cette nuit un troisième as
savez quel en a été le succès. Ma
va me livrer ce que je n'ai pu s
force.

MORGAN.

Comment le jeune Arthur

MORGAN.

Le croyez-vous, mylord ?

FAIRFAX.

Je l'espère. Celui que l'univers armé n'aurait su vaincre, souvent une seule larme en riomphé.

MORGAN.

Capell porte dans son cœur la tendresse in père ; mais il y porte aussi la fermeté un héros.

FAIRFAX.

Si les premières armes de la nature ne ruvent le dompter.... Mais j'apperçois mon s. Je veux lui parler seul. Allez joindre le une Arthur, et n'épargnez aucun moyen our le faire entrer dans mes vues.

SCÈNE IV.

FAIRFAX, EDMOND.

FAIRFAX.

EMBRASSE-MOI, mon fils.

EDMOND, *se jetant dans ses bras.*

O mon père ! que je me trouve heureux ce que les *soins* de la guerre ne m'ont pas *cé de votre souvenir !*

FAIRFAX.

Ta joie sera bien plus gran
sauras par quel motif je te r
de moi.

EDMOND.

Vous me voyez prêt à remp

FAIRFAX

Ils seront chers à ton cœur
sible à l'amitié.

EDMOND.

Vous me les faites desirer
velle impatience.

FAIRFAX

Tu peux sauver le jeune A
grand malheur qu'il ait à crai

EDMOND.

Que dites-vous ? Ah ! mon
en conjure, ne perdons pas u

FAIRFAX

Mylord Capell, par une a
treté, se précipite dans sa r
trop sa bravoure, pour ne pa
malheur. Le sort de son fils a
que tu l'aimes, ne peut me
ger. Sauvons-les tous les deu
inévitable.

EDMOND.

Eh ! quel moyen faut-il employer? Ah ! l est en mon pouvoir, avec quelle ardeur vais le saisir !

FAIRFAX.

Je dois avoir ce matin une entrevue avec ylord. Je veux lui donner la joie de revoir d'embrasser son fils. Mais quand je lui indrai les malheurs dans lesquels son euglement l'entraîne, je desirerois qu'Arur appuyât, par ses prières, mes reprétations.

EDMOND.

Ah ! mon père, je crains.....

FAIRFAX.

Quoi donc? qu'il n'en puisse rien obtenir? a, mon fils, la nature a donné encore plus pouvoir aux enfans sur leurs pères, que loix n'en donnent aux pères sur leurs fans.

EDMOND.

Je connois Arthur. C'est un fils trop resctueux pour oser se permettre de détourr son père de la conduite qu'il se croit ligé de tenir.

FAIRFAX.

Quand la nécessité lui en fait un devoir,

c'est la plus forte preuve qu'il puisse donner de son respect et de sa tendresse.

EDMOND.

Il ne le croira jamais.

FAIRFAX.

Son intérêt demande qu'on l'éclaire. N' tu pas son ami?

EDMOND.

Ah! si je le suis! Il est, après mes pare ce que j'aime le plus au monde. Dans instant même où nos pères combattent l' contre l'autre, je donnerois mes jours po sauver les siens.

FAIRFAX.

Loin de condamner ce transport, je l'a mire. Il m'annonce que le cœur de mon f est capable des plus beaux mouvemens générosité. C'est ainsi qu'on doit sen l'amitié pour en être digne. Tu mourr pour ton ami: il faut le sauver. Si sa fortu et sa vie te sont chères, soutiens-moi da mon projet. Va le chercher, et venez e semble. Je veux me joindre à toi pour persuader.

EDMOND.

J'obéis. (*à part.*) Ah! que pourrai-je dire?

SCÈNE V.

FAIRFAX, SURREY.

'airfax reste un moment seul et pensif. Surrey s'approche de lui.

SURREY.

MYLORD.....

FAIRFAX.

J'allois vous faire appeler, Surrey. Tandis que je vais m'entretenir avec Arthur et mon fils, courez dire à Morgan d'assembler mes troupes, et de les tenir prêtes à se montrer au premier signal.

SURREY, *avec surprise.*

Je vous demande pardon, mylord, de ma franchise ; mais un tel ordre a de quoi m'étonner.

FAIRFAX.

Je vous comprends. Allez, soyez tranquille. Fairfax, selon l'usage de la guerre, peut chercher à surprendre son ennemi, mais il ne violera point sa parole. La trève que vous avez su ménager, sera religieusement observée. Je veux seulement, lorsque 'exhorterai l'orgueilleux Capell à se rendre,

que ses yeux soient frappés de l'asp armée brillante et courageuse. Cet en imposera peut-être à son obstin

SURREY.

Mais, mylord.....

FAIRFAX, *d'un ton impérie*

Allez, ne perdez pas un moment

SCÈNE VI.

FAIRFAX, EDMOND, ARTH

s'avance en saluant respectueusement.

FAIRFAX, *le prenant par la r*

Je me réjouis de vous voir, mon thur. Je sais votre amitié pour mo ce sentiment me rend tous vos inté précieux. Je veux vous en donne moignage, en vous réunissant auj avec votre père.

ARTHUR.

Est-ce que vous voulez m'envo la place, mylord, pour combatt côtés ?

FAIRFAX.

Cette ardeur martiale ne m'étour de la part du fils du brave Capell.

es circonstances présentes, elle ne pourroit
ourner qu'à votre malheur.

ARTHUR.

Appelez-vous un malheur de mourir avec
non père et pour notre roi?

FAIRFAX.

Votre père vous est donc bien plus cher
ue la vie?

ARTHUR.

Daignez faire cette question à votre fils,
nylord, et vous aurez ma réponse.

FAIRFAX.

Eh bien! sans perdre la vie, vous pouvez
a conserver, ou plutôt la rendre à votre
père.

ARTHUR.

Ah! dites-le-moi, que puis-je faire pour
ui?

FAIRFAX.

La place est hors d'état de se défendre
ong-temps. Il faut en peu de jours qu'elle
oit emportée. Alors, au lieu des lauriers
ui couronnent aujourd'hui la tête de Ca-
ell, il ne lui restera plus à attendre que la
ache des bourreaux.

ARTHUR.

Je conçois les projets de votre cœur géné-

reux. Vous voulez engager les ennemis de mon père à prendre la tête de son fils, au lieu de la sienne ? Mourir pour son père et pour son roi tout ensemble, quelle glorieuse destinée ! (*Il se jette à ses pieds.*) Comment vous rendre assez de graces de m'avoir jugé digne de la remplir !

EDMOND, *à part, essuyant ses larmes.*

Qu'il va lui en coûter, de revenir d'une si noble erreur !

FAIRFAX, *relevant Arthur, et l'embrassant.*

Vous me forcez, mon jeune ami, de vous estimer autant que le héros à qui vous devez la naissance. Mais me croyez-vous assez cruel pour exiger un pareil sacrifice ?

ARTHUR.

Qu'attendez-vous donc de moi ?

FAIRFAX.

Un effort moins funeste pour l'un et pour l'autre. Dans un moment vous verrez ici votre père. Joignez vos instances aux miennes, pour le porter à rendre une place que tout son héroïsme ne peut défendre plus long-temps.

ARTHUR.

Moi, mylord ?

FAIRFAX.

Représentez-lui la proscription terrible parlement, son sang prêt à couler sur un ıafaud, la douleur de sa veuve, le désesir de son fils, la confiscation de vos biens. ignez-lui cet abîme de malheurs où son stination barbare va tous vous précipiter.

ARTHUR.

Vous daigniez tout-à-l'heure, mylord, ; témoigner quelque estime. Ce témoiage venoit-il du fond de votre cœur?

FAIRFAX.

En doutez-vous, Arthur?

ARTHUR.

Permettez-moi donc de le mériter, et ı regarder votre proposition comme une reuve où vous voulez mettre ma vertu.

FAIRFAX.

Vous la prouverez assez en arrachant ıtre père aux horreurs d'une mort cruelle. uand il vous verra frémir à ses pieds sur sort qui le menace, pourra-t-il résister à ıtre amour suppliant?

ARTHUR.

Si j'avois cette indigne foiblesse, mon père : trop sage pour se décider par les larmes ın enfant tel que moi.

FAIRFAX.

S'il est sage, il verra qu'ell
pour son salut.

ARTHUR.

Mettez-vous à sa place, mylor
de la défense d'une ville, la ren
aux sollicitations de votre fils?

FAIRFAX, *embarras*

Demandez à mon Edmond qu
ont sur moi ses prières. Ingrat, c'
tachement pour vous qui me fai
pour tout ce qui tient à son ami.
connoît aussi la nature; il ne se
sensible à sa voix.

ARTHUR.

Il n'est sensible qu'à la voix de s
Elle lui apprendra bien mieux
même ce qu'il doit faire.

FAIRFAX.

Souvenez-vous que vous tenez s
vos mains.

ARTHUR.

Pardonnez, mylord, elle n'es
miennes, ni dans les vôtres.

FAIRFAX.

Vous voulez donc le perdre?

ARTHUR.

ınd il seroit en mon pouvoir de le sau-
'est mon sang qu'il faut me demander
›ffrande, et non une trahison.

FAIRFAX.

e reconnois, ce sang, à son orgueil in-
:able. Ecoutez, Arthur, je ne vous
qu'un moment pour vous décider. Je
ıdrai bientôt vous demander, pour la
:re fois, si vous aimez mieux voir votre
ur un échafaud, que sur le char de la
ıe. Edmond, demeurez auprès de lui.
ez si votre tendresse lui fera plus d'im-
on que ma pitié.

ARTHUR.

tre pitié, mylord? Elle est trop géné-
Je ne vous l'avois pas demandée.
fax lui lance un regard furieux, et
ıns lui répondre.)

18

SCÈNE VII

EDMOND, ARTH

Ils se regardent un moment e

ARTHUR.

EH bien ! Edmond, quel pa prendre ? Pour servir ton père m'engager à trahir le mien ?

EDMOND.

Nous nous connoissons assez l'ı Va, tu ne me crois pas plus c avoir l'idée, que je ne te crois me la soupçonner.

ARTHUR.

N'écoute, pour un moment, ni la nature. Si tu étois Arthı rois-tu ?

EDMOND.

Je voudrois mériter ce nom q blis, en égalant ta constance. (moi qui porterois mon père à ur

ARTHUR.

Avec d'autres sentimens, je indigne de te voir mon ami. Hél. tu long-temps encore ?

EDMOND.

D'où vient cette injure, Arthur? En quoi 'ai-je méritée?

ARTHUR.

Pardonne, Edmond, ce n'est pas toi que e crains. Mais qui sait si ton père....

EDMOND.

Ah! laisse-moi croire qu'il sent autant ue moi le prix de ta vertu. Laisse-moi esmer l'auteur de mes jours.

ARTHUR.

S'il alloit te défendre de m'aimer!

EDMOND.

Crois-tu donc que je lui pourrois obéir? t'ai-je pas toujours chéri comme un frère? ces noeuds peuvent-ils se rompre, lorsie tout au contraire les resserre dans nos urs? Mon père, avec tous ses droits, ne uroit me le commander.

ARTHUR.

Il m'aimoit autrefois lui-même. Il se réuissoit de nous voir croître ensemble, npagnons d'exercices et de jeux. Combien fois nous a-t-il fait promettre de vivre oitement unis, comme il l'étoit avec son er Capell! Tu vois cependant avec quelle eur il le poursuit aujourd'hui. Ce n'est

pas assez de sa ruine ; il veu
ne pouvant lui donner la m

EDMON

S'il s'oublioit jusqu'à c
Ciel me pardonne une telle
rois, à mon tour, que je sui

ARTHUR, *essuyan*

Faut-il qu'un nom si do
peines à nos cœurs ! Pour
penser, sans frémir, à cel
la naissance ? Je le sais trop.
se défendre plus long-tem
Capell est trop fier pour s
meurt pas accablé sous les
nemis, s'il tombe vivant en
quelle sera sa destinée ! I
éclater de grandeur d'am
plus on voudra se venger d
flétrissant. Le plus vertu
sera livré au supplice d'un
nemis sont trop implacab
qu'ils n'ont pu atteindre de
la feront tomber sous la
reaux.

EDMOND, *av*

Non, il ne périra point. J
libérateur.

ARTHUR.

Et quel est-il ?

EDMOND.

Moi.

ARTHUR.

Toi, cher Edmond ? Où t'égarent les vœux impuissans de l'amitié ?

EDMOND.

Elle a plus de force que tu ne le crois. Le temps nous presse ; il ne s'agit plus de délibérer. Me promets-tu d'exécuter ce que je vais te prescrire ?

ARTHUR.

Tout, si l'honneur me le permet.

EDMOND.

Crois-tu qu'il le condamne, puisque je te le propose ?

ARTHUR.

Eh bien ! tu n'as qu'à parler, et j'obéis.

EDMOND.

Viens donc, et suis-moi. Nos deux chevaux sont encore devant la tente. Volons en France. Je me remets entre tes mains pour servir d'otage à Capell contre les entreprises de Fairfax.

ARTHUR.

Qui, moi, t'arracher à ton père !

EDMOND.

Il n'a pas craint de te ravir au

ARTHUR.

Non, je ne me rendrai jamai d'une action que je viens de blâm autre.

EDMOND.

C'est pour l'empêcher de la c Au nom de notre amitié, chei c'est pour lui, c'est pour moi qi demande. Sauve à mon père d'é mords; sauve-moi la douleur di tourmenté.

ARTHUR.

Veux-tu me les donner, à moi

EDMOND.

Que dis-tu? Non, tu n'auras reproches à te faire. Mon père, l quand ses premiers transports ser te bénira dans le fond de son ame d conservé l'honneur.

ARTHUR.

Qu'exiges-tu de moi? Jamais, jamais.

EDMOND *le saisit par la main, et*

Je ne t'écoute plus. Il faut me

tons. (*Fairfax paroît, suivi de quelques soldats.*)

SCÈNE VIII.

FAIRFAX, ARTHUR, EDMOND, Soldats.

FAIRFAX.

HOLA! gardes, qu'on les arrête tous deux!

ARTHUR.

Ciel! mon cher Edmond!

FAIRFAX, *à Edmond.*

Fils ingrat! est-ce donc ainsi que tu remplis mes ordres?

EDMOND.

Vous l'avois-je promis?

ARTHUR, *se jetant à ses pieds.*

Ah! mylord, si l'honneur vous est cher, lui reprochez point sa désobéissance, ou l'en punissez que sur moi. C'est mon itié qui le portoit à se soustraire à votre uvoir.

EDMOND.

Non, non, mon père, ne l'en croyez pas. générosité veut vous surprendre en s'acsant de mes desseins. Je n'avois pas même ore forcé sa résistance. J'oserai vous le

dire. Vous n'avez aucun droit sur lui. Moi, je vous appartiens. Ma liberté, mes jours sont à vous. Je les abandonne à votre colère. Tant qu'elle ne tombera que sur moi seul, vous ne m'entendrez point murmurer.

FAIRFAX.

Tais-toi. Je sais qui je dois punir. Qu'on les enferme chacun dans une partie séparée de ma tente.

ARTHUR.

Ah ! laissez-moi du moins partager la prison de mon ami.

EDMOND, *aux gardes.*

Non, vous ne l'arracherez point de mes bras.

FAIRFAX, *aux gardes.*

Qu'on m'obéisse. (*Les gardes les séparent, et les entraînent malgré leurs efforts.*)

SCÈNE IX.

FAIRFAX, *après un long silence, mêlé d'une grande agitation.*

VERRAI-JE donc mes projets renversés par mon propre enfant? Son insolente résistance ne fait que m'affermir dans ma résolution. Va, Capell, tu ne seras pas le plus

ıé. Je vais te rendre témoin d'un spec-
ȷui fera plier devant moi ta roideur.
ɔour ton fils qu'Edmond ose mépriser
ouvoir. Arthur m'en vengera sur toi-

SCÈNE X.

AIRFAX, SURREY.

SURREY.

LORD, je viens de faire exécuter vos
S'il m'étoit cependant permis de vous
:nter....

FAIRFAX.

représentations m'importunent. Je
pas besoin.

SURREY.

ami de lord Capell est à la porte, et
de à vous parler.

FAIRFAX.

l entre. (*Surrey va chercher King-*
et l'introduit.)

SCÈNE XI.

FAIRFAX, SURREY, KINGST(

KINGSTON.

MYLORD, le gouverneur de Colch(vous fait demander, par ma voix, s'il j en ce moment avoir l'honneur de vou: tretenir.

FAIRFAX.

Je serai toujours prêt à le recevoir. Je me hâter de donner quelques ordres, p que votre conférence ne soit pas interr(pue. Surrey, je vous charge de faire à 1 lord les premiers honneurs de ma te(Aussi-tôt qu'il arrivera, faites-m'en ave(Je serai chez le colonel Morgan.

SCÈNE XII.

SURREY, *seul.*

QUEL dessein occupe son esprit? Un s bre courroux éclate dans ses regards. larmes même de son fils n'ont pu l'atten(Auroit-il dévoué le jeune Arthur à sa ' geance? Je ne puis m'empêcher de fré(

rfax sans doute est généreux ; mais l'éga-
ient universel des esprits, dans ces temps
trouble et de vertige, a déjà fait com-
ttre tant de forfaits ! Il ne m'en rendra
s du moins le complice. Je ne lui en dé-
iserai pas l'infamie, s'il vouloit m'y faire
emper : oui, je le sauverai malgré lui-
ême de tout ce qui peut obscurcir sa gloire.

SCENE XIII.

CAPELL, KINGSTON, SURREY.

KINGSTON, *à Capell.*

Voici sa tente, mylord.

URREY, *s'avançant vers Capell, prend avec respect sa main qu'il veut baiser.*

Intrépide défenseur de Colchester, qu'il e soit permis de baiser la main d'un héros !

CAPELL, *la retirant avec modestie.*

Elle ne doit recevoir aucunes marques ionneur, aussi long-temps que celles de on roi seront flétries par les chaînes. Où t mylord Fairfax ?

SURREY.

Je me hâte d'aller lui annoncer l'arrivée son noble ennemi.

SCÈNE XIV.

CAPELL, KINGST(

KINGSTON.

Je crois devoir vous dire, mylo
tout ce que je vois ici me paroît
ment suspect.

CAPELL, *d'un air tranqui*

En quoi donc, mon ami ? Ne vou
pas de vaines terreurs.

KINGSTON.

Elles vous paroîtront assez fon
vous daignez y réfléchir. Fairfax é
truit par ma bouche du moment
arrivée. Pourquoi ne pas rester et
cevoir lui-même ? Pourquoi sortir a
sous prétexte d'ordres importans à
Pourquoi tout son camp enfin se tro
sous les armes à votre passage ?

CAPELL.

Que prétendez-vous conclure de
nes apparences ?

KINGSTON.

Ne pourroient-elles pas couvrir
trahison secrète ?

CAPELL.

Kingston, je ne crains rien. Les loix de la
erre sont sacrées à toutes les nations. Le
quérant le plus avide, l'homme de sang
plus féroce les observent envers les autres,
ur qu'on les observe envers eux-mêmes.

KINGSTON.

Celui qui porte les armes contre son roi,
ut bien violer sa parole envers de simples
ets.

CAPELL.

Ce n'est pas moi qu'il auroit choisi pour
manquer.

KINGSTON.

Mais, mylord.....

CAPELL.

Non, je connois Fairfax. J'ai une trop
ute idée de son caractère, pour le juger
pable d'une bassesse. Le fanatisme de l'in-
pendance peut avoir égaré son esprit,
ns avilir ses sentimens. Quoique des opi-
ons de parti nous divisent, l'amitié nous
it autrefois. Il est encore jaloux de mon
ime; et ce n'est point à mes yeux qu'il
cartera des voies de l'honneur.

KINGSTON.

Je le souhaite, mylord. Mais le voici.

(Capell s'avance vers Fairfax avec une c tenance assurée.)

SCÈNE XV.

FAIRFAX, CAPELL, KINGSTO SURREY.

CAPELL.

Je ne puis vous donner, mylord, marque plus sûre de confiance, qu'en nant dans votre tente accompagné d'un ami.

FAIRFAX.

Puisque vous le jugez digne de ce titr il peut assister à notre entrevue.

CAPELL.

Je n'en recuserois pas un ennemi po témoin. Je suis prêt à vous entendre.

FAIRFAX.

J'ai à vous proposer, au nom du parl ment, tous les avantages qui peuvent r pondre à la haute considération dont il pénétré pour vos vertus.

CAPELL.

Si elles méritent quelque prix, je ne de le recevoir que de mon souverain, qui l'o aussi du parlement.

FAIRFAX.

!ue peut faire pour vous un prince sans s?

CAPELL.

:soutiendrois peut-être ses intérêts avec ns de zèle, si les miens pouvoient y être :hés. C'est lorsque mon ambition n'at- aucune récompense, que je me sens fier de le servir.

FAIRFAX.

: sentiment est d'une grande ame. Mais, le voyez, une révolution dans le gou- ement est inévitable. Est-il en votre 'oir de l'arrêter? Que prétendez-vous ser à un parti triomphant?

CAPELL.

)n devoir, qui me prescrit de demeurer à un prince malheureux.

FAIRFAX.

ıus avez déjà fait tout ce qu'on peut at- 'e d'un homme d'honneur.

CAPELL.

ın, pas tout encore, puisqu'il me reste outenir.

FAIRFAX.

par quels moyens vous en flattez-vous? nurailles de votre place ne sont plus

FAIRFAX.

Le courage ne peut leur m
vos ordres. Mais sans la force,
serviroit-il ? Colchester, quoi
de votre bras, ne sauroit tarder

CAPELL.

Vous en a-t-il parlé dans l'a
nuit ?

FAIRFAX.

Si ce n'est aujourd'hui, ce s
Mais demain, le parlement v
comme un ennemi de la républi
qu'il vous offre aujourd'hui,
gané, le titre de duc, et le go
d'une place de guerre. (*Capell*
et cache sa tête dans ses mains.

FAIRFAX.

FAIRFAX.

nez-vous, mylord, et discutez ma ition de sang-froid.

CAPELL.

t-elle être l'unique objet de notre ence?

FAIRFAX.

est assez importante, puisque votre n dépend.

ELL, *faisant un mouvement pour se retirer.*

eu, mylord.

FAIRFAX, *à part.*

rquoi faut-il que je sois réduit à me indre! (*Il fait un pas vers lui, et le par la main.*) Encore un instant, apell. Croyez-moi, laissez-là d'aveu- réjugés de servitude. Irez-vous leur er les honneurs prêts à rejaillir sur t sur votre famille?

CAPELL.

nobles Anglois, que vous êtes déchus tre antique gloire! Les honneurs se nt sur le sein d'Albion au poids de minie.

FAIRFAX.

st la patrie qui vous les offre.

CAPELL.

La patrie ! étouffez ce nom d
bouche, si vous ne savez que le bl

FAIRFAX.

Osez-vous l'attester vous-mê
qui servez sous son oppresseur ? V
est désormais trop foible pour en
liberté victorieuse. Les fondemen
chancèlent. Un jour encore, et
renversés.

CAPELL.

Eh bien ! je m'ensevelirai s
ruines.

FAIRFAX.

Le parlement vous en arrac
vivant, pour vous condamner à
ignominieuse.

CAPELL.

Est-ce m'en délivrer, que d
damner à une vie infâme ?

FAIRFAX.

Que sera-t-elle pour vous, lors
gleterre, affranchie d'un joug ho
prononcera votre nom qu'avec
quand vous entendrez votre épo
norée maudire l'instant de vot
quand votre fils, vous poursuiva

l'échafaud des cris du désespoir, vous
rochera des jours qu'il lui faudra traîner
ıs l'indigence et dans l'opprobre?

CAPELL.

) comble inoui d'audace! Est-ce donc
ıs, sujet infidèle, qui voulez m'effrayer
des flétrissures qui ne sont attachées
à votre rébellion? Non, non, j'aurai
ır moi les regrets de tous les gens de bien.
femme et mes enfans béniront ma mé-
ire. Le Ciel sera l'époux de ma veuve,
e père de mon fils orphelin.

FAIRFAX.

C'en est trop, vil esclave du despotisme.
isque l'intérêt de ta vie ne peut t'émou-
r, il est temps de te faire trembler pour
e tête plus chère. (*Il appelle.*) Morgan!

SCÈNE XVI.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, M
GAN, SURREY, KINGSTON, deu
dats.

*Un rideau se lève au fond de la ten
voit Arthur enchaîné. Deux soldat
à ses côtés, lui tenant chacun u
gnard sur le sein. Derrière eux est
gan.*

CAPELL.

Ciel ! que vois-je ? (*Il se laisse t
dans les bras de Kingston.*)

FAIRFAX.

Le reconnoissez-vous ?

CAPELL, *se relevant avec indigna*

Mon fils en ton pouvoir ! Ah ! lâcl
ne le dois pas du moins à tes armes.

FAIRFAX.

Rendez-moi les vôtres, il est à vous
le seul moyen qui vous reste. Voulez
lui sauver la vie ?

CAPELL.

Oui, traître, par ta mort. (*Il
impétueusement son épée pour en fr
Fairfax.*)

MORGAN.

i vous faites un pas, mylord, vous et re fils, vous êtes perdus.

ARTHUR.

)ue rien ne vous arrête, mon père ! Ven-vous. Je ne crains pas de mourir, je suis re fils.

PELL, *faisant rentrer dans le fourreau son épée à demi-nue, et s'adressant à Fairfax :*

arbare ! je ne te parle point de notre anne amitié. Il n'en reste plus entre nous, ris ta révolte criminelle. Je ne veux rien toi. Mais que t'a fait cette innocente ime ?

FAIRFAX.

vient de me braver, il n'y a qu'un ant, avec autant de hauteur que son

CAPELL.

ntends-le braver encore tes menaces et bourreaux. O mon cher Arthur ! que ne -je t'embrasser, lorsque je te vois si ie de ma tendresse !

KINGSTON, *à Fairfax.*

h quoi ! mylord, voulez-vous souiller à



place qu'il ne peut défendre, e
son fils; sinon, il faut qu'il n
terreur de ces esclaves pusill
voudroient anéantir la libert
rétablit son empire.

CAPELL, *d'un ton pathétiq*

Mon fils, Dieu, ton prince

SURREY, *à pa*

Je ne laisserai point achever
sacrifice, quand il devroit m
vie. (*Il sort.*)

SCÈNE XV

FAIRFAX, CAPELL, ART
GAN, KINGSTON, les de

Capell et son fils se regardent

KINGSTON.

.h ! mylord, le laisserez-vous ainsi mas-
er ?

CAPELL.

'ue faites-vous, Kingston ? Voulez-vous
nler ma constance, quand il faudroit la
enir ? J'ai bien assez à combattre la na-
.

FAIRFAX.

'ous n'avez plus qu'un instant, lord
ell.

CAPELL.

ourquoi prolonger mon supplice ? Laisse-
sortir. Je ne voudrois pas expirer sous
'eux.

MORGAN.

rthur, n'avez-vous rien à dire à votre
?

ARTHUR, *avec fermeté.*

ien. Il sait tout ce qui se passe dans mon
r.

CAPELL.

dieu, mon fils. Encore une fois, Dieu,
prince et l'honneur ! Je ne te survis un
ent que pour te venger (*Il se détourne,
dispose à partir.*)

FAIRFAX, *à part*

Inflexible vertu, que je suis
mirer malgré moi-même! (*H*
-que vois-je?

SCÈNE XVI

FAIRFAX, CAPELL, EDMC
THUR, MORGAN, KINGST
REY, les deux soldats.

EDMOND, *accourant avec la*
précipitation, et jetant ses l
du jeune Capell.

ARTHUR, ô mon ami! non, tı
ıas point sans moi.

FAIRFAX.

Que faites-vous, mon fils?

EDMOND.

Ne me donnez pas davantage
je déteste. Assouvissez votre bar
avez une victime de plus.

FAIRFAX.

Insolent, qui t'a conduit ici?

SURREY.

Moi, mylord. J'ai forcé sa pı
m'en glorifie.

EDMOND, *à Fairfax.*

ıs êtes le seul qui ne connoissez pas la (*Aux soldats.*) Ce n'est pas là vôtre 'ai besoin. Hâtez-vous de frapper. De remblez-vous ?

HUR, *cherchant à se dégager de ses bras.*

ise-moi, cher Edmond. Pourquoi me la mort plus douloureuse ?

EDMOND.

ɜ te quitte point. Je ne veux pas sur- mon ami, quand j'ai perdu celui qui e mon père.

CAPELL.

reux m'arracher mon fils : le tien te ɜ. Je suis vengé.

EDMOND.

se-moi te serrer plus étroitement , mon cher Arthur. Je veux mourir ne coup que toi.

CAPELL.

es vois, Fairfax. Il ne te reste plus apper toi-même.

FAIRFAX.

est fait, Capell, je suis vaincu. Ed- ôtez les fers à votre ami, et rendez-le ère. Mes mains ne sont pas dignes de

toucher ce jeune héros. (*Morgan e. soldats se retirent.*)

ARTHUR.

Cher Edmond, c'est donc à t dois la vie!

EDMOND.

O mon ami! (*Il lui ôte ses fers, duit à Capell, qui les serre tous c ses bras.*)

ARTHUR.

Mon père!

EDMOND.

Mylord!

CAPELL, *les tenant dans ses br regardant tour-à-tour avec ten*

Donnez-moi le même nom tous l mes chers enfans. Je ne sais plus l vous est mon fils.

EDMOND, *voyant les yeux de baignés de pleurs, se dégage de Capell, et se précipite aux Fairfax.*

Je vous retrouve aussi, mon pè ne me dérobez point ces larmes. Arthur, Surrey, les voyez-vous co

FAIRFAX, *le relevant*

Mon cher Edmond, je n'oublier

e tu m'as sauvé une action honteuse. (*Le sentant à Arthur.*) Aimez-vous tours, dignes amis, et que le sort vous fasse re en des temps plus heureux que vos es. (*à Capell.*) Vous êtes libre, mylord, rentrer dans la place. Mon admiration us y suit. Plût au Ciel que je fusse aussi ne de votre estime !

ARTHUR, *baisant la main de Capell.*

O mon père ! ne nous quittons plus. Je ux aller combattre auprès de vous.

CAPELL.

Tu en as fait assez pour ton parti. Ton m seul va devenir le plus ferme soutien Colchester. Quel soldat assez lâche parleit de se rendre, quand il saura ta consnce ?

ARTHUR.

Laissez-moi la soutenir encore par mes tions. Il faut que je vous suive.

CAPELL.

Non, mon fils, reçois mes adieux. C'est ut-être, hélas ! pour la dernière fois que t'embrasse. Mon devoir est d'aller affronr la mort pour mon pays : le tien est de ivre pour le servir mieux un jour dans la rce de ton âge. (*à Fairfax.*) Après ce qui

vient de se passer, Fairfax, je n'ai plus rien à craindre de toi. Je te laisse mon fils pour le renvoyer à sa mère, et je cours t'attendre sur la brèche.

La guerre civile dont l'Angleterre fut déchirée sous le règne de Charles Ier, venoit de se rallumer pour la seconde fois. Le parlement, par la résolution qu'il avoit prise de ne plus présenter d'adresses à ce prince malheureux, détenu alors sous sa puissance dans l'île de Wight, avoit porté l'indignation dans le cœur de tous les bons citoyens. L'Écosse, le pays de Galles, quelques villes du nord du royaume et du comté de Surrey, et même dix-sept vaisseaux à la solde parlementaire, s'étoient déclarés pour le roi. Il y avoit aussi des mouvemens en sa faveur dans les comtés d'Essex et de Kent, soutenus par le zèle du comte de Norwich, de lord Capell, de sir Charles Lucas, et de sir George Lisle. C'est contre ces derniers que le chevalier Fairfax fut envoyé avec une armée assez nombreuse. Cet habile général n'eut pas beaucoup de peine à triompher de quelques trou-

nouvelles et mal disciplinées. Il les défit
nplètement à Maidstone, dans le comté
Kent; et poursuivant leurs restes fugitifs,
les obligea, ainsi que les royalistes du
nté d'Essex, de se renfermer dans la ville
Colchester, qu'il courut aussi-tôt investir.
Le siége de cette ville est un des événemens
plus mémorables de ces temps malheu-
ıx, par l'opiniâtre résistance de ses défen-
ırs (1). Malgré les rudes assauts qu'ils eu-
ıt à souffrir, malgré la disette affreuse où
furent bientôt réduits, au point qu'il ne
ır restoit plus pour nourriture que les che-
ıx de la garnison, ils faisoient encore de
ısques sorties, et bravoient toutes les for-

---

(1) Il dura depuis le 18 juin 1648, jusqu'à la fin du
is d'août de la même année. Les murailles et les for-
catigns de Colchester, élevées par les Romains avec
solidité qu'ils savoient donner à leurs constructions,
rtent encore des marques terribles de la fureur de
siége. On y voit de tous côtés les brèches faites par
batteries de l'armée parlementaire. La plupart des
lises sont à demi-renversées. Je suis entré en 1785
ıs celle de Sainte-Marie, qu'on dit bâtie sur les ruines
fort Royal, pour y bénir la mémoire des guerriers
i l'avoient su défendre avec tant d'intrépidité, et sur-
ıt des deux héros (les chevaliers Lucas et Lisle) dont
sang y fut si cruellement répandu.

ces des assiégeans, dans l'attente de secours incertains qu'on leur faisoi

C'est dans cette situation que c l'action du drame qu'on vient de l

Je suis loin de présenter à mes je teurs comme bien authentique, l employé par Fairfax pour contra lord Capell à lui rendre la place (pugne trop au caractère de franchis manité que tous les historiens s'acc donner à ce général. Cependant c facilité de son caractère le rendit l'instrument aveugle des volontés d well et d'Ireton (2), et que ce de continuellement auprès de lui duran on pourroit croire que les suggesti homme féroce le portèrent à une étrangère à son cœur, comme ell dirent ensuite coupable de la sangl cution dont il sera parlé ci-après.

---

(1) Ce fait est rapporté par Raguenet, da toire de la vie de Cromwell, avec quelques lui donnent un air de vraisemblance. Comn point les sources où il l'a pris, il ne m'a pas de le vérifier. Au reste, ni Clarendon, ni MM. Macaulay, n'en font aucune mention.

(2) L'un des gendres de Cromwell.

Je me suis attaché à peindre dans toute sa
ce le caractère ferme et généreux de Ca-
l, qui ne se démentit dans aucune cir-
stance de sa vie, ni de sa mort. S'il a pro-
t sur le cœur de mes jeunes amis l'effet
: j'ai osé m'en promettre, j'espère qu'ils
ront avec plaisir quelques détails intéres-
s sur la fin déplorable de cet homme ver-
ux.

romwell, envoyé par Fairfax pour arrê-
la marche de Langdale et d'Hamilton,
nt vaincu successivement ces deux géné-
x, dont le dernier tomba entre ses mains;
omte de Holland ayant aussi été battu et
prisonnier par un autre détachement de
mée parlementaire, les habitans de Col-
ster, qui ne résistoient plus que par l'es-
ance de recevoir des secours, se virent
in réduits à la nécessité de capituler. Ils
oyèrent des députés à Fairfax pour trai-
de la reddition de la ville à des termes
iorables. Irrité de l'obstination de leur
ense, il ne leur proposa d'autre parti que
se rendre à discrétion. Sur cette réponse,
employa deux jours à délibérer dans la
ce. La première résolution des officiers
it de s'ouvrir, les armes à la main, un

passage à travers le camp des
le peu de chevaux échappés
trouvoient trop foibles pou
prise. D'un autre côté, les s
de fatigue, étoient hors d'ét
un nouvel assaut. On fut do
vrir les portes à Fairfax, et c
aux conditions qu'il lui plai

Après avoir renvoyé les sol
et sans bagages, il fit renfer
ficiers dans une salle de la vi
de lui remettre leurs noms
Cromwell, dans son absenc
pour inspecteur au docile g
dans cette liste ses ennemis
Sir Charles Lucas, sir Geor
Bernard Gascoigne, furent c
le conseil de guerre, où Fairfa
qu'en punition de leur résista
et pour l'exemple de ceux qui
imiter, ils étoient condamné
mort ce jour même au pied
château.

Cette nouvelle ayant été
aux autres prisonniers, Cap
officier de la garde de porte
guerre une lettre signée des pr

ux, dans laquelle ils le supplioient de
›quer sa cruelle sentence, ou de la faire
ir à tous les autres, qui rougissoient de
voir exceptés. Cette lettre généreuse n'eut
itre effet que de faire presser le supplice
eurs infortunés compagnons.
r Charles Lucas, qui fut passé le premier
les armes, donna le signal à ses bour-
x avec la même liberté d'esprit que s'il
commandé une décharge à ses propres
ats. Lisle le voyant tomber, courut à
embrassa son cadavre; et se relevant
iite, il regarda fièrement en face les fu-
rs, et leur dit d'approcher davantage.
d'eux lui répondit qu'ils étoient assez
he, et qu'ils ne le manqueroient pas.
is, leur répliqua-t-il en souriant, je me
trouvé plus près de vous, et vous m'a-
manqué (1).
près cette exécution sanglante, Fairfax,
i d'Ireton, se rendit dans la salle de la
pour visiter les prisonniers. En adres-

) Sir Bertrand Gascoigne, ou plutôt Guasconi,
ilhomme florentin, fut épargné par le conseil de
re, dans la crainte que le grand-duc de Toscane,
mé de cette violence, n'usât de représailles envers
nglois qui se trouveroient dans ses états.

sant ses civilités au comte de Norwich et à Capell, il crut leur devoir des excuses sur la rigueur que la justice militaire avoit exigée de lui. Mais Capell, qui regardoit Ireton comme l'unique auteur de cette barbarie, l'accabla des reproches les plus amers, dont celui-ci trouva bientôt l'occasion de se venger.

Le parlement ayant donné ordre de faire conduire le comte de Norwich et lord Capell au château de Windsor, ils s'y virent réunis avec le duc d'Hamilton, pour déplorer ensemble leurs infortunes. Bientôt ils furent transférés à la tour de Londres, dans l'attente de la loi que le parlement alloit prononcer sur leur destinée.

Un mois et quelques jours après l'exécution de Charles Ier, on forma une nouvelle cour de haute-justice pour juger ces trois seigneurs, ainsi que le comte de Holland et John Owen, qui, dans le soulèvement du pays de Galles en faveur du roi, avoit tué de sa main un shérif.

Capell parut avec la plus noble fermeté devant ses juges, et refusa de reconnoître leurs pouvoirs, disant qu'en sa qualité de soldat et de prisonnier de guerre, il n'avoit rien à démêler avec des gens de robe. Su

:shaw, président de la commission, lui
ndit par une allusion insolente et bar-
à la sentence du roi, qu'ils avoient bien
un homme qui valoit mieux que lui.
:s quelques débats, où Ireton s'emporta
ute la violence de son caractère, l'arrêt
rononcé contre Capell et les autres pri-
iers (1). Ils furent condamnés à perdre
te. On ne leur accorda que trois jours
régler leurs affaires, et se disposer à la

lady Capell employa cet intervalle à
er une supplique qu'elle fit présenter au
:ment. Lorsqu'on en fit la lecture, plu-
s personnes s'empressèrent de la soute-
ar l'éloge de toutes les vertus que son
x avoit fait éclater. Cromwell lui-même
onna de si grandes louanges, et fit pro-
›n de lui porter tant de respect et d'ami-
[ue tout le monde pensoit qu'il alloit se
ırer en sa faveur, lorsqu'il ajouta, d'un

Lorsque sir John Owen entendit son arrêt, il fit
rofonde révérence aux juges, et leur adressa ses
cimens, disant tout haut que c'étoit un honneur
ne pour un pauvre gentilhomme gallois de perdre
: avec de si grands seigneurs, et que sa plus vive
e avoit été de n'être que tout simplement pendu.

ton hypocrite, que son z
publique l'emportoit sur se
culières; qu'il connoissoit
le dernier homme de l'An
donneroit le parti de la c
flexibilité de ses principes,
sa valeur, le nombre et l'a
amis, le rendoient le plus
du parlement; qu'aussi lo
laisseroient la vie, à quelq
fût réduit, ils le trouveroi
son d'épines à leurs côtés :
testant que sa conscience
lui faisoient un devoir d
pour rejeter la supplique.

L'implacable Ireton se li
déguisement aux transpo
soutint avec fureur, dans
sentence qu'il avoit fait ren
cour de justice. Quoiqu'il
homme qui ne fût pénétré
nération pour Capell, et
peu qui eussent contre lui
nimosité personnelle, la
vertus, et la pitié dont
pour sa destinée, furent ét
reur qu'inspiroient ses de

:ription fut abandonnée à leurs vences.

: avoit dressé un échafaud sous les fe-'s du parlement. Aussi-tôt que le duc milton et le comte de Holland eurent leur supplice (1), on fit appeler Capell. versa, d'une marche assurée et d'un air ı, la salle de Westminster, saluant avec té toutes les personnes de sa connois-:. Le docteur Morley, son ami, qui ne it pas quitté depuis l'instant de l'arrêt, ressoit de l'accompagner pour recevoir

---

Le comte de Norwich et sir John Owen avoient ı leur grace. Lorsque la pétition du premier fut a délibération au parlement, le nombre des voix :t contre se trouva si parfaitement égal, que sa :e ne tenant plus qu'au suffrage de l'orateur, i, qui avoit reçu autrefois quelques services du , se crut obligé, par reconnoissance, de lui sauvie.

John Owen, indifférent pour la sienne, n'avoit !me songé à présenter de pétition. Ireton trouva t de faire servir cette négligence même, de titre éclamer en sa faveur la clémence du parlement. d'ailleurs, par cette exception, faire une nouısulte aux trois lords, et rendre leur mort plus , en leur montrant un simple particulier sauvé étition de la rigueur de la sentence, tandis que étitions avoient été rejetées avec tant de mépris.

ses derniers soupirs. Mais il fut retenu par les soldats au pied de l'échafaud. Mylord prit congé de lui, l'embrassa tendrement, le remercia de ses soins, et ne voulut pas qu'il s'obstinât à le suivre, de peur de l'exposer à la brutalité de ses satellites. S'étant ensuite avancé sur le bord de l'échafaud, il jeta autour de lui des regards tranquilles, et demanda si les autres lords avoient parlé au peuple la tête couverte. Comme on lui répondit qu'ils avoient ôté leur chapeau, il donna le sien à garder à l'un de ses gens. Alors, d'une voix libre et ferme, il dit qu'il venoit perdre la vie pour une action dont il ne pouvoit avoir de regret; qu'ayant été nourri dans des principes d'attachement pour la constitution de son pays, de fidélité pour son prince, et de dévouement pour sa religion, il n'avoit jamais violé sa foi envers aucune de ces trois puissances; qu'il étoit maintenant condamné à mourir contre toutes les loix de l'état; et que cependant il se soumettoit à cette inique sentence.

Il s'étendit ensuite sur les louanges du roi qu'ils venoient d'immoler, en priant le Ciel de pardonner à la nation aveuglée. Il finit en leur recommandant vivement de recon-

tre dans le fils de Charles leur légitime
verain. Enfin, après une courte et fer-
te prière, il tendit la tête au coup fatal
priva l'Angleterre du plus vertueux ci-
en qui lui fût resté.

PERSONNAGES.

CHARLES (STUART) II.
Le comte DE DERBI.
Lord WINDHAM.
Lady MARIE, sa mère.
Lady SOPHIE, sa femme.
HENRI, son fils.
ÉLIZABETH, sa fille.
CROMWELL, général } de l'arm parleme
LUKE, capitaine } de l'arm parleme
PEMBEL, } soldats } de l'arm parleme
TALGOL, } soldats } de l'arm parleme
POPE, } domestiques du lord V ham.
THOMAS, } domestiques du lord V ham.
JACQUES, } domestiques du lord V ham.

[ARLES SECOND,

)RAME EN CINQ ACTES.

lé de l'allemand de M. STÉPHANIE.

ACTE I.

éâtre représente une forêt. Il n'est pas jour encore.

CÈNE PREMIÈRE.

[LES, *vêtu de simples habits de paysan, caché dans le feuillage d'un chêne.* Le tte DE DERBY, *déguisé sous le même llement, sort du milieu des broussailles, avance vers le roi.*

Le comte DE DERBY.

:, le temps n'est pas encore venu de r votre retraite. Les soldats du parle-:ontinuent de rôder autour de la forêt. pourrions à chaque pas tomber entre mains.

CHARLES.

:by, je me sens assez de courage pour

résister à ma douleur ; mais
est brisé de fatigues et de
déjà passé vingt heures dan
déplorable. Il m'est impossi
porter plus long-temps.

DERBY.

Sire, je vous en conjure,
commodités passagères, plu
venir la proie de vos ennen
impitoyables. Notre malhe
vrant de leurs succès, n'a fai
barbarie. Elle se déchargerc
sur vous. Bientôt, je l'esp
chercher un asyle plus com
dangereux.

CHARLE

Le soleil ne doit pas tard
les ténèbres vous ont semb
rables pour nous sauver, la
nous sera bien plus contrair
pourrois-je attendre la nuit
l'état où je suis ? L'ame s'ar
ses forces, quand le corps pe

DERBY.

Je sens doublement tous
vous devez souffrir. Je vo
épargner au prix de ma vie ;

ssus de nos volontés. Elle impose ; le courage est de s'y soumettre. Je lerois moi-même pour vous con- cependant, vous l'avouerai-je, sire? coûteroit moins de vous perdre ici es yeux, que de vous voir tomber en ssance des rebelles, pour orner leur phe insolent. J'entends venir des sol- Dérobez-vous à leurs regards. Dès seront passés, je reviendrai près de . (*Il retourne dans les broussailles.*)

CHARLES.

h bien ! fidèle Derby, je suivrai tes con- s. Je saurai souffrir, dût l'épuisement de s forces me faire tomber sans vie au pied cet arbre. (*Il se cache entre les branches.*)

SCÈNE II.

LGOL, PEMBEL, soldats de Cromwell.

TALGOL.

NE seroit-il pas mieux de nous reposer jusqu'au jour?

PEMBEL.

Pourquoi s'arrêter? Nous serons bien plus otre aise, les coudes sur la table, dans la mière auberge.

TALGOL.

Prends les devans, si tu veux. Tout le monde est encore dans le sommeil. Au lieu d'aller perdre mon temps à frapper aux portes, je vais m'étendre ici. (*Il se couche sous le chêne où le roi se tient caché.*)

PEMBEL.

Du haut de cet arbre, tu pourrois voir le jour prêt à poindre là-bas entre les collines. Entends-tu les premiers chants du coq, le réveille-matin du paysan ? Nous trouverons toutes les maisons prêtes à s'ouvrir. Allons, lève-toi, marchons.

TALGOL.

Ce que j'ai une fois résolu, je l'exécute.

PEMBEL.

Il ne tiendroit qu'à moi d'en dire autant, et il faudroit nous séparer. Je ne change pas plus que toi dans mes résolutions; ma barbe le témoigne. Jusqu'à ce que Stuart soit entre nos mains, j'ai juré que le rasoir n'y toucheroit pas. Vois comme elle est déjà longue.

TALGOL.

Une barbe est plus facile à supporter que la fatigue.

PEMBEL.

-tu pas de honte d'être fatigué dans
ursuite qui peut faire ta fortune?

TALGOL.

'en voudrois pas à ce prix.

PEMBEL.

: que tu n'es pas encore tout-à-fait
Je puis te prouver, moi, qu'il est
. des élus de se laisser abattre par un
lassitude, lorsqu'il s'agit des ordres

TALGOL.

m'a rien ordonné. Je n'ai pas juré
barbe de livrer Stuart. S'il faut le
uel droit avez-vous sur lui?

PEMBEL.

roit de la bonne cause. Comment un
peut-il dominer sur les élus? Nous
ons hors des voies du ciel. Il nous a
dans sa colère, un tyran armé d'une
e fer. Maintenant que nous sommes
, il nous donne la puissance de briser
dont il nous a châtiés si long-temps.

TALGOL.

rai toujours que c'est une injustice
ôter les rois que Dieu nous a donnés.

PEMBEL.

Dieu ne veut de roi que lui-même pour gouverner son peuple. Il ne veut de spectacle que toute l'armée en prières. Voilà qui nous a fait avancer dans le bon parti.

TALGOL.

Beaucoup trop loin. Passe pour extirper l'épiscopat et le papisme. Je ne m'étois armé que pour cela. C'est dans ce grand dessein que nous vous avons pris pour auxiliaires; mais vous avez si bien fait, que vous nous avez ravi le pouvoir, et vous l'exercez selon vos erreurs. Vous avez déjà fait mourir votre roi. Il vous en coûtera cher.

PEMBEL.

Tu n'as qu'à entendre Cromwell. Il t'apprendra ce que tu dois penser. Voici ce qu'il a dit : « Lorsque je voulus parler pour le « rétablissement du roi, je sentis ma langue « se coller dans ma bouche. Réponse mani- « feste du ciel, qui rejetoit le prince en- « durci. » Mais réponds toi-même, ce roi étoit-il digne de nous commander ? N'avoit-il pas le premier attaqué votre parti ?

TALGOL.

Oui, sans doute. Il vouloit asservir nos consciences à sa pensée.

PEMBEL.

;'est d'abord élevé contre ses entre-
N'est-ce pas vous?

TALGOL.

'étoit pas à lui qu'en vouloient nos
c'est à ses méchans conseillers.

PEMBEL.

étoit inséparable. Leur laisser faire
n'étoit-ce pas le faire lui-même?

TALGOL.

: vrai. C'étoit sa faute.

PEMBEL.

uel étoit votre objet?

TALGOL.

berté de nos ames.

PEMBEL.

; l'a-t-il donnée?

TALGOL.

PEMBEL.

riez-vous jamais eue, si le parlement
; eût soutenus?

TALGOL.

uis, j'en conviens.

PEMBEL.

; parlement n'est-il pas la voix de la
?

TALGOL.

Sans doute, puisqu'il la représente.

PEMBEL.

C'est donc au parlement, c'est à la nati
qu'il nous faut obéir, sur-tout quand no
en sommes si bien payés.

TALGOL.

Tes raisons commencent à me paroîtr
plus fortes.

PEMBEL.

Vois comme tu étois aveuglé. Dieu vou-
loit punir un tyran, et il vous a d'abord
choisis pour commencer sa vengeance. Il fal-
loit d'autres instrumens pour la consommer,
et nous sommes venus achever ce grand ou-
vrage. N'agissons-nous pas en société ave
vous ? La bonne cause n'est-elle pas notr
objet aussi bien que le vôtre ? Falloit-
souffrir un profane qui vouloit nous éc
ser, nous qui sommes enfans du Seigneur

TALGOL.

Je commence à voir.

PEMBEL.

Patience. La lumière va descendre e
plus sur toi. Débarrassés du premier t
pourquoi sommes-nous allés à main a
Worcester ? N'étoit-ce pas dans la vue

fils de renverser les fondemens
ıvions établis pour la sûreté de
nces et de nos libertés ? Le Ciel
: approuvé nos actions, par la
atante que nous avons rempor-
: étoit venu contre nous avec
nombreuse. Ne l'avons-nous pas
me le vent chasse la paille lé-
d Dieu parle, est-ce à nous de
voix ?

T A L G O L.

son, il a fait éclater visiblement

P E M B E L.

de que nos consciences soient
t veut les souiller de ses erreurs,
rrions cesser de le poursuivre ?

T A L G O L.

ıous en préserve. Le fils n'est
assez lavé des impiétés de son
commander à des élus comme
nes. Nous devrions l'arrêter, de
désobéir nous-mêmes au Sei-

P E M B E L.

aurions-nous eu déjà le bonheur
e, si ton cœur, par ses do..tes,

n'eût offensé le Ciel. D'autres, avec des cœurs plus dociles, nous auront enlevé ce bonheur. Nous allons sûrement trouver Stuart près de Cromwell.

TALGOL.

Que me dis-tu? Je ne me consolerois jamais de le voir arrêté par d'autres mains que les nôtres. Le coq chante encore. C'est un bon présage. Il faut partir, et chercher notre proie de tous les côtés. Je ne me sens plus de fatigue.

PEMBEL, *d'un air hypocrite.*

Si le Ciel ne m'eût prêté de la patience et des lumières, tu ne serois pas encore éclairé.

(Ils partent.)

SCÈNE III.

CHARLES, *un moment après qu'il les a vus s'éloigner.*

PERFIDE Cromwell, voilà bien ton génie! Ce n'est assez d'armer contre moi l'ambition par l'attrait du pouvoir, l'audace par la licence, et la cupidité par la rapine; tes lâches émissaires vont armer par le fanatisme, l'ignorance et la foiblesse. Ton hypocrisie fait descendre du ciel même l'im-

pour étouffer dans les consciences
rniers sentimens de droiture. Je me
ois des maux qui m'accablent : c'est
on peuple qu'il faut gémir. Il ne voit
s fers que lui forge ta main scélérate.
perds que ma couronne et peut-être la
orsqu'il perd la liberté, le repos, l'hon-
et la vertu.

SCÈNE IV.

(*Le soleil est prêt à paroître.*)

CHARLES, POPE.

e, *en habit de messager. Il s'arrête le chêne, et regarde le soleil levant.*

nouveau jour commence. Dieu de , je t'implore. Que notre roi se dérobe e aujourd'hui à ses persécuteurs. Dai- prendre sous ta protection et veiller vie. Il est assez de fidèles sujets pour rer après son rétablissement ; mais il trop peu pour oser s'armer en sa fa- Il ne lui reste que toi pour le secourir. l Dieu, fais éclater ta puissance. Rends- couronne ; rends-nous le repos et notre roi.

CHARLES.

Je puis enfin compter un sujet fidèle. Je veux le voir et lui parler. (*Il écarte entièrement le feuillage et se découvre.*)

POPE, *tournant de tous côtés la tête.*

J'entends du bruit, je crois. (*Il veut s'en aller.*)

CHARLES, *descendant de l'arbre.*

Mon ami, attendez un moment, je vous en conjure.

POPE, *d'un air soupçonneux.*

Que faites-vous là ?

CHARLES, *allant vers lui.*

Vous me paroissez un honnête homme...

POPE.

Je le suis. Eh bien ?

CHARLES.

J'aurois un service à vous demander.

POPE.

Qui êtes-vous d'abord ?

CHARLES.

Je suis un paysan fugitif des environs de Worcester. J'ai passé la nuit sur cet arbre pour échapper aux soldats du parlement, parce que je suis du parti royal. Je viens de comprendre à votre prière touchante que

us êtes du même parti. Voilà pourquoi i osé vous appeler.

POPE.

Si vous dites vrai, vous n'avez rien à aindre de ma part. Mais qu'attendez-vous moi ?

CHARLES.

A qui appartenez-vous ?

POPE.

Au lord Windham, qui demeure dans le isinage.

CHARLES.

Windham ! J'ai entendu parler de lui.

POPE.

En bien, je l'espère. Il est vrai que ce que ppelle *bien* est criminel aux yeux du plus and nombre; mais je lui dois toujours son ai nom.

CHARLES.

Il m'est revenu que ce lord vivoit en paix l'écart.

POPE.

Il est vrai; mais savez-vous pourquoi ? Il rvoit avec sa famille dans l'armée du roi capité. A la bataille de Naseby, il perdit n fils aîné, l'espérance de sa maison. Après *déroute de l'armée* royale, et la prise du



Depuis la malheureuse bataille
quitté son château.

CHARLES, *à part*

Dieu soit loué ! je trouve un a

POPE.

Maintenant, dites-moi quel
dessein.

CHARLES.

Je voudrois vous prier de m
auprès de mylord. Il sera touc
malheurs, et sans doute il ne n
pas une retraite de quelques jo
maison.

POPE.

J'y retourne en ce moment. J
toute la nuit pour ses dépêches. J
menerois volontiers avec moi, si

arlement, nous ne craignons pas de le
Nous sommes trop foibles pour nous
r contre la rébellion. La force peut
contraindre à rester en repos, mais non
hir, ou même à déguiser nos sentimens.

CHARLES.

suis charmé de vous voir dans ces dis-
ions. Il y a près de vingt-quatre heures
e me tiens caché sur cet arbre, pour
lérober aux soldats de Cromwell. J'ai
ré de larmes de sang la bataille de Wor-
r que nous avons perdue. Mon cœur
out royal, et quelle que soit ma desti-
jamais on ne me verra changer.

POPE.

i moi, ni mon maître non plus. Ah !
funeste bataille nous a tous plongés
la douleur. Que sera devenu notre jeune
O Dieu ! qu'il soit encore vivant, et
l échappe à ses ennemis !

CHARLES.

vez-vous appris de ses nouvelles ?

POPE.

ucune, si ce n'est qu'il erre dans la con-
avec un petit nombre des siens. Il n'au-
eu qu'à tomber la nuit dernière entre

les mains du parlement. Mai:
que ma prière l'en aura prés

CHARLES

Mon bravo ami, il se tr
heureux de pouvoir reconn
chement si fidèle !

POPE.

Et qui sait s'il est en état
ses propres besoins ? Il est sa
embarrassé que je ne le suis. C
de l'aider du peu que je possè

CHARLES, *avec un*

Ah ! tant de générosité ne p
tôt ou tard de recevoir le pri
rite.

POPE.

Que me parlez-vous de réco
l'Angleterre ait seulement so
payé de reste. Mais si vous voul
venez ; il est temps que je rentr

CHARLES, *le retenant pa*

Encore un instant, mon am
signal.)

POPE, *avec surpri*

Que faites-vous ? je crois que
traître ! Eh bien ! je ne déme
j'ai dit. Je n'ai ni femme n

nple personne ne vaut pas la peine
m'en embarrasse. Ce n'est encore que
honneur pour moi, de périr sous la
qui a fait tomber la tête du roi et de
grands seigneurs. Faites venir votre
, je n'ai pas à rougir, car je n'ai dit
vérité.

CHARLES.

, mon ami, vous jugez mal de mes
ens. J'appelle un compagnon de ma
qui s'est caché dans ces broussailles.
nettons en vous la plus entière con-
Je n'aurois à souhaiter que de voir à
'Angleterre une manière de penser
oble que la vôtre.

SCÈNE V.

RLES, DERBY, POPE.

DERBY, *embarrassé.*

: vois-je ?

CHARLES.

urez-vous. Je veux suivre ce brave
. Il appartient au lord Windham,
demeure pas loin d'ici.

DERBY.

Mylord Windham ! en sommes-
près ?

POPE.

Nous n'avons que pour une h(
chemin.

CHARLES.

Voyez-vous quelque danger à lui
dèr un asyle ?

DERBY, *avec des marques de re(*

Non. Mylord est un fidèle partisar

POPE.

Oui, par ma tête, il l'est : et q(
autrement ne doit pas venir dans sa
Nous faisons tous les jours des prièı
le salut du prince. Je ne conseilleroi
fils unique de mylord de les faire ave
d'ardeur que son père. Je le serv(
bataille de Naseby. Le cadavre san(
son fils aîné étoit sous ses yeux ; et je
si ses larmes étoient plus amères sı
perte, que sur la défaite du roi.

CHARLES, *bas à Derby.*

Ainsi donc nous irons chez lui ?

DERBY, *bas au roi.*

C'est mon avis, si j'ose vous le pr
sire.

POPE, *qui entend le dernier mot.*

'e !..... Eh ! bon Dieu, je crois que c'est
ıême ! Oui, mon cœur me le fait sentir.
e jette à ses pieds.) Sire, pardonnez-
le vous avoir parlé un moment avec
le rudesse. Et comment imaginer qu'un
'Angleterre fût caché sous ces misé-
s habits ? Mais je dois trouver grace
ıt vous, puisque sans vous faire con-
e, vous avez connu le fond de mon
. Que vous dirois-je encore ? Je ne puis
r, tant je suis enivré de ma joie. Quel
eur que le maître de trois royaumes
e précisément en de pauvres mains
ıe les miennes !

CHARLES.

e faites-vous, mon ami ? Vos trans-
vous égarent. Je ne suis pas ce que
dites.

POPE.

! vous l'êtes à la face de la terre et des
. Pourquoi vous déguiser ? votre front
découvre. Et moi qui vous appelois
aître ! Autant je me trompois tout-à-
·e, autant je dis vrai maintenant. Dai-
porter la main sur mon cœur. Battroit-

il avec tant de violence, si je n'
de mon roi ?

CHARLES.

Relevez-vous, mon ami. V
peut causer notre perte.

DERBY.

Est-ce que le roi n'auroit pas

POPE.

Il devroit au moins en avoir u
vous dire ? Mais, hélas ! ce ma
well lui en a-t-il laissé ? Il n'en
pour être toujours mon prince.
de grace, que vous l'êtes. Vous
pas me répondre ? Je le vois, o
se fier à moi. Cependant, sire,
attester vous-même, après ce qu
entendu de ma bouche, pouv
refuser votre confiance ? S'il y a
mes veines une goutte de san
qu'elle se répande sur mon co
touffe !

CHARLES.

Je suis persuadé que vous êt
nête homme, et c'est pour cela
veux pas vous tromper.

POPE.

Eh bien ! sire, il suffit. On ne

e de qui l'on se défie. Voilà le chemin
;onduit chez mylord. Allez-y sans moi.
auparavant, voici mes armes, cassez-
a tête. Je n'ose répondre de moi-même,
que vous avez des soupçons sur mon
êteté. (*Charles, d'un signe, demande*
'il à Derby, qui lui témoigne son ap-
ıtion.)

CHARLES, *à Pope.*

›us êtes digne de me connoître. Je suis
ılheureux roi d'Ecosse.

POPE, *avec chaleur.*

d'Angleterre et d'Irlande aussi! Vous
toujours, aussi vrai que j'embrasse
enoux.

CHARLES.

›us voyez le péril où nous sommes.
z-vous de nous conduire chez mylord;
, je vous en conjure, ne dites à per-
: qui je suis, pas même à votre maître.

POPE.

e, je ne suis qu'un pauvre paysan,
je sais que la prière d'un roi est un
sacré pour un sujet fidèle; et je ne
pas, aujourd'hui sur-tout, en perdre
n.

CHARLES.

Vous possédez le secret le plus
de l'état ; mais je crois votre c
grand pour le renfermer.

POPE.

Ah ! sire, je braverois des su
freux pour mériter cette louange

CHARLES.

Derby, mes pieds n'out pas l
me traîner pour aller joindre no

POPE, *avec empressem*

Où sont-ils ? où sont-ils ?

DERBY.

Là-bas dans les broussailles,
chercher.

POPE.

Non, non, nous sommes ici tr
chemin, on pourroit nous surpre
mettez, sire, je vais vous porter
Nous pourrons ensuite aller en p
jusqu'à la maison.

CHARLES.

Je ne vous donnerois pas cette
pouvois me soutenir.

POPE, *le prenant dans se*

Venez, sire, venez. (*En marc*
l'on me fasse voir un homme d

tance ! Le plus grand secret de l'état dans cœur, et le destin de trois royaumes sur épaules ! (*Ils sortent.*)

ACTE II.

théâtre représente un salon, dans le château du lord Windham.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM, HENRI.

indham est assis près d'une table, dans une attitude triste et rêveuse. Henri son ils, entre un moment après, le salue, et lui baise la main. Windham paroît toujours enseveli dans sa profonde rêverie.

HENRI.

[ON père, je vous en conjure, arrachez-us à ces tristes pensées.

INDHAM, *le regardant d'un air abattu.*

Mon fils, la bataille est perdue, cette taille sur laquelle reposoit notre dernière

espérance. On ignore la destinée du roi. On tremble qu'il n'ait succombé sous ses mal-heurs. Qui pourroit alors arrêter la furie d rebelles, ou s'opposer à leurs entreprise Et tu ne veux pas que je pleure sur le so de mon pays ?

HENRI.

Votre douleur est juste, mais elle attaq vos jours. Que deviendroient votre mère e vos enfans, s'ils avoient le malheur de vou perdre dans ces circonstances orageuses.

WINDHAM.

La mort seroit peut-être le bien le plus desirable pour nous. Vois quelle est notre situation. Tout ce que le temps avoit épar-gné des restes précieux d'une antique no-blesse, a perdu la vie dans les tortures, ou languit dans la proscription hors du royau-me. Des aventuriers, encore plus mépri-sables par leurs vices que par leur obscurité, ont remplacé nos pairs dans le parlement. Au lieu de nos braves généraux, on voit de vils artisans occuper les premiers postes de l'armée. Le fanatisme le plus abominable règne à la place de la religion. Des prédi-cans forcenés, divisés en mille sectes, étouf-fent la voix des dignes ministres de l'évan-

Sous l'apparence de la piété, l'hypo-
e s'abandonne à des excès scandaleux.
justifie ses crimes par des blasphêmes
ces, qu'elle met dans la bouche de Dieu
re lui-même. Les vrais amis de la pa-
sont poursuivis comme des scélérats.
famie est assise sur le trône de la justice.
rie doit-elle avoir quelque prix dans le
tacle de ces horreurs ?

HENRI.

on, mon père; elle seroit odieuse, si
maux devoient durer toujours. Mais
rquoi laisser abattre nôtre courage ? Qui
....

WINDHAM.

t sur quels fondemens pourroit s'ap-
er notre espoir ? L'armée royale est dé-
te. Quand le prince vivroit encore, où
veroit-il des forces pour rétablir sa for-
? Ses partisans, rebutés par une longue
e de disgraces, loin d'oser résister au
ent, vont peut-être en grossir le ravage.
re dernière ressource n'est que dans le
ble de la tyrannie qui se prépare. Le fier
lois, trouvant alors sa tête courbée sous
oug plus pesant, s'armera de toute l'é-
gie de son caractère pour le secouer. Mais

combien de troubles et de désordres am
neront cette heureuse révolution ! Je ne
vrai pas assez pour en être témoin. Mais t
mon fils, tu dois me survivre, demeu
toujours ferme dans les sentimens que j
su t'inspirer. N'embrasse jamais la cau
d'un parlement despotique. Il deviendra
fléau le plus épouvantable de la patrie. Re
plutôt dans une sage inaction, jusqu'à
que le peuple, revenu de ses fatales erreur
en soit réduit à soupirer après le gouver
ment qu'il vient de proscrire.

HENRI.

Je jure entre vos mains que ces instru
tions sacrées ne sortiront jamais de ma m
moire, ni de mon cœur.

SCÈNE II.

WINDHAM, HENRI, POPE.

POPE.

Mylord, Myladi votre sœur se trou
beaucoup mieux; mais elle desire avec
deur de voir aujourd'hui sa mère. Le col
nel Lane vous présente ses respects. Il
s'embarquer.

WINDHAM.

ır quel pays?

POPE.

ır la France. J'ai vu ses bagages que :ransportoit dans le vaisseau, parce doit mettre demain à la voile, dès le du jour.

WINDHAM, *avec un soupir.*

core un brave citoyen qui s'exile de rie ! L'état verra bientôt ses membres us sains dispersés loin de lui. N'as-tu ıppris de la destinée du roi ?

POPE.

rit toujours, mylord; il erre dans ces agnes, suivi d'un courtisan fidèle.

WINDHAM.

luit à se cacher dans ses propres états ! e déplorable condition ! Mais Dieu soit le ce qu'il respire encore ! Cours surımp porter cette nouvelle à ma mère.

POPE.

vous amène deux fugitifs de Worcesıui demandent pour quelques jours un

WINDHAM.

'ils se présentent devant moi. (*Pope*
)

SCÈNE III.

WINDHAM, HEN

HENRI.

Quoi ! mon père, recevrez-vous gers sans les connoître ? Si c'étoie nemis déguisés ?

WINDHAM.

Qu'importe, mon fils ? Quel ma ils nous faire ? Témoigner que no fidèles au roi ? Toute l'Angleterr n'ai jamais désavoué des sentime sont plus chers que la vie.

SCÈNE IV.

CHARLES, DERBY, WIN HENRI, POPE.

WINDHAM.

Bonjour, mes amis ; je vien dre que vous cherchez une retraite château.

CHARLES.

Oui, mylord, nous sommes v confiance nous jeter dans vos bras

WINDHAM.

Je suis prêt à vous y recueillir, quand je ırai qui vous êtes.

CHARLES.

De zélés partisans du roi. Vous ne devez s ignorer que son armée a été mise en déute, il y a trois jours. Nous avons été sérés de sa suite. La crainte de tomber entre ı mains des rebelles, nous a forcés de pren-e ce déguisement. Nous vous prions de ›us donner une sauve-garde, jusqu'à ce ıe les chemins soient plus sûrs pour nous ı retourner.

POPE, *bas, à Windham, après leur avoir avancé des fauteuils.*

Ils sont fatigués, mylord.

WINDHAM.

Asseyez-vous, et prenez du repos. Je veux ien m'en rapporter à votre simple parole. ›uel seroit votre objet en vous renommant 'un autre parti ? Le parlement a vaincu le ɔi, mais non le cœur de tous ses fidèles su-:ts. Je fais profession d'être de ce nombre. i vous n'êtes venus que pour m'épier, vous vez mon aveu, et votre mission est remplie. Jn plus long séjour ne vous en apprendroit ›as davantage. Cependant je vous accorde

l'asyle que vous me dem
êtes ce que vous dites, c'
joie.

CHARL

Recevez, mylord, nos
croyez que nous sommes i
en imposer. Nous étions
soise.

WINDH

En ce cas, je me réjoui
utile à de braves gens. Dis
son. Mais avant tout, (*d'un*
hâtez-vous de m'apprendr
savez du roi.

CHARL

Après la funeste bataill
cester vers six heures du s
corte de cinquante homme
six milles sans s'arrêter. Il
se séparer de sa suite ; et s
Derby, il se jeta dans la
Depuis ce temps, il n'est
dans sa destinée.

WINDH

Que la faveur du ciel acc
pas ! Mon cœur est soula
tristesse, en le voyant d

mier danger. Nous ignorions encore s'il .t sorti vivant du champ de bataille. (*En* *uyant ses yeux.*) Heureux Derby, le a remis en tes mains le gage du bonheur l'état ! Conserve-nous, même au prix ta vie, ce dépôt sacré. Ton cœur a toujrs été ferme dans son devoir; sois digne ta première vertu.

DERBY, *avec chaleur.*

l le sera, mylord, il le sera. Je le connois z pour le jurer en son nom.

INDHAM, *regardant fixement Derby.*

Ion ami, vos traits ne me sont pas étrans.

DERBY.

e serois bien changé, Windham, si vous me reconnoissiez plus.

WINDHAM.

h quoi ! seroit-ce Derby lui-même ?

DERBY.

Tous le voyez.

WINDHAM, *se jetant à son cou.*

rave Derby ! (*Après l'avoir tenu quel-* *temps dans ses bras, il revient à lui ; il* *Derby inquiet en regardant le roi ; il le* *rde lui-même, et s'écrie, avec un mou-*

vement de surprise :) Oserois-je en ‹
mes yeux ?

DERBY.

Ils sont aussi fidèles que votre cœur.
mon dépôt sacré. Je le remets sous
garde.

WINDHAM, *se précipitant sur la* ›
du roi et la baisant avec transpo›

Ah ! sire, quelle est ma félicité ! R‹
dans ces larmes le premier hommage ‹
sentimens. Je vois le ciel se déclarer en
faveur, puisqu'il m'a choisi pour vo
cevoir.

CHARLES.

Mylord, je connois assez votre lo
c'est pourquoi je me livre à vou
crainte.

WINDHAM.

Sire, je ne chercherai donc pas ‹
rassurer. Voici mon fils unique, je l'ai
dans mes principes. Il brûle déjà de ré
son sang pour la cause de son roi ?

HENRI.

Oui, sire, j'en ai fait souvent le vœ
mon cœur. Avec quel transport je le
velle sur votre main. (*Il baise la m*
roi.)

CHARLES.

:epte vos services pour un temps plus ıx.

WINDHAM.

re majesté me permettra-t-elle de lui ter le reste d'une famille entièrement ;e à ses intérêts ?

CHARLES.

ıs m'inspirez une forte envie de la tre. J'allois vous demander le plaisir voir.

WINDHAM, *à Pope.*

rez appeler ma mère, ma femme, ma qu'elles viennent sur l'heure. Mais je léfends de les instruire de ce que vous d'entendre.

POPE.

lord, je savois tout, et j'ai été discret envers vous. Jugez si d'autres auront ecret.

SCÈNE V.

ıLES, DERBY, WINDHAM, HENRI.

WINDHAM.

ıus n'avons pas laissé passer un seul ans adresser au ciel des prières arden-



Et moi je regarde ce noble
comme un adoucissement à me:
Sans vous, je n'étois pas même
ver un asyle.

WINDHAM.

Pourquoi le sort n'a-t-il pas n
mains la même force que dans
votre destin seroit bientôt déc
hélas! je n'ai à vous offrir que
impuissans, une famille foible e
Quand nous voudrions payer de
sang l'honneur de vous rétablir
glorieux de votre père, nous som
à ne pouvoir disposer pour vou
retraite obscure.

CHARLES.

C'est tout ce que nous avon

poir aveugle, et restons armés de notre courage. Le temps viendra de nous en r avec plus de prudence et de dignité.

SCÈNE VI.

ARLES, DERBY, WINDHAM, y MARIE, lady SOPHIE, HEN-, ÉLISABETH, POPE.

lady MARIE.

ON fils, pour quel sujet si pressant nous vous fait appeler ?

NDHAM, *au roi, en lui présentant sa famille.*

ilà ma mère, voici mon épouse, cette personne est ma fille; j'ai l'honneur us les présenter. Elles pensent toutes ıc moi. Votre majesté n'a pas de cœurs idèles.

lady MARIE.

majesté ! Qu'entends-je ?

ıdy SOPHIE, ET ÉLISABETH.

:l !

NDHAM, *les yeux baignés de larmes.*

ıi, c'est votre roi.

lady MARIE, *se précipitant à ses p*

Ah ! sire, laissez-moi embrasser v
noux, laissez-moi m'assurer que vo
pirez encore.... Mes enfans, il est tc
notre souverain sous ces habits. Suivı
exemple, recevez-le selon sa royauté
bez à ses pieds pour lui jurer le r
l'obéissance et le dévouement.

WINDHAM.

Sire, daignez me pardonner. L'e
ma joie m'avoit fait oublier mon p
devoir. (*Il tombe à ses pieds, ainsi q
Sophie, Élisabeth et Henri.*)

CHARLES.

Relevez-vous, mes amis. Ces hoı
ne conviennent guère à ma situation
bien loin de mon trône. (*Il relève la
rie, et les autres se relèvent.*) Wi
est-ce-là toute votre famille ?

WINDHAM.

Oui, sire. Je la voudrois plus noı
pour avoir un plus grand nombre d
sans à vous offrir.

CHARLES, *se plaçant entre lady
et lady Sophie, et leur pren
main.*

Mylord et son fils viennent de ı

ttre leurs services; mais je veux être sous
re protection particulière. La joie qui se
nt dans vos yeux me persuade que je
urai pas beaucoup de peine à l'obtenir.

lady MARIE.

Vous serions trop heureuses de pouvoir
aler notre attachement à votre couronne
les circonstances moins tristes. J'ai per-
dans la défense de votre parti, trois
et un petit-fils; mais leur mort ne m'a
it fait rougir de mes regrets, puisqu'ils
t reçue en faisant leur devoir. Vous
ez à l'exception d'une fille que j'ai encore,
: ce qui reste de notre maison. Il n'est
in de nous à qui la vie soit plus chère
votre gloire. Nous brûlons tous à l'envi
zèle de vous servir. Vos malheurs et ceux
votre père ont fait le tourment de ma
llesse. Il semble que le ciel veuille en
icir la rigueur, en offrant à mes yeux
jet de mes plus tendres alarmes, et en
donnant les moyens de conserver ses
s sacrés. (*Avec une joie plus vive*) Ah!
, quelle volupté pour mon cœur!

IARLES, *lui serrant la main entre les siennes.*

e ne suis point étonné de voir régner de

si nobles vertus dans une famille qui
honore; mais j'admire que vous ayez
servé tant de constance, et que mes di
ces, qui m'ont fait perdre mes derniers
n'aient pas abattu votre fermeté.

WINDHAM.

Sire, nous avons hérité ces sentime
nos ancêtres. Peu de jours avant sa m
mon père nous fit venir devant lui, et
voix que sa foiblesse rendoit plus frapp
il nous dit: « Mes enfans, l'Angleterre
« luire pendant les trois derniers règne
« jours tranquilles et sereins; mais je
« de tous côtés s'élever des nuages qui
« annoncent de violentes tempêtes.
« parez-vous à les soutenir. Tout le roy
« en sera ébranlé. Demeurez fermes a
« lieu des orages; aimez toujours votre
« soyez fidèles au prince, et support
« couronne, le plus sûr appui de la libe
Ces paroles firent sur nos esprits une
pression si profonde, que tous les boul
semens dont nous avons été témoins,
pu l'en effacer.

CHARLES.

Windham, vous êtes digne de poss

ritage de vertu que vous a laissé votre e.

lady SOPHIE.

Ion époux auroit perdu mon estime, s'il 'avoit cultivé pour ses enfans.

HENRI.

e ferai ma gloire de le transmettre à tous miens.

ÉLISABETH.

ire, je ne suis rien encore dans le monde; s à l'exemple de mes parens, je me sens ible de tout entreprendre pour votre rice.

CHARLES.

espectable famille, quels doux transts j'éprouve dans votre sein! Après avoir yé tant d'ingratitude et de perfidies, 1 cœur respire en liberté près de vous, ecevant les tendres témoignages de votre chement.

DERBY.

Iaintenant, mes amis, il est temps de cuper de la sûreté du roi. La prudence s défend de prolonger ici notre séjour. ite la contrée est remplie de soldats du ement. Je ne sais même s'il est un seul dans les trois royaumes qui pût nous

offrir une retraite assurée, dans la fermentation générale où sont les esprits. Il s'agit donc de délibérer sur les moyens de quitter l'Angleterre par la voie la moins périlleuse.

CHARLES.

Mon dessein est de m'embarquer pour la France dans le premier vaisseau. Windham, vous connoissez le pays ; il vous est facile de favoriser ce projet.

WINDHAM

Le sort paroît avoir tout disposé pour le faire réussir. Un messager que j'avois envoyé chez ma sœur à Soreham, m'a rapporté que demain, dès le point du jour, un vaisseau doit partir de ce port, et faire voile vers la Normandie. Le colonel Lane, attaché à vos intérêts, profite de cette occasion pour échapper aux poursuites de Cromwell.

DERBY.

Ce moyen me paroît assez favorable.

CHARLES.

Je suis prêt à le saisir, pourvu que nous puissions nous rendre au port sans danger.

WINDHAM.

C'est à quoi je me charge de pourvoir. J'ai des gens affidés pour vous suivre.

DERBY.

s chevaux ont souffert sur la route. en aurons besoin cette nuit. Mylord :a-t-il bien ordonner qu'on en prenne ıs grand soin ?

WINDHAM.

ɔe, allez les visiter, et veillez à tout ce ·ur sera nécessaire.

POPE.

vous obéis, mylord.

SCÈNE VII.

RLES, DERBY, WINDHAM, lady RIE, lady SOPHIE, ÉLISABETH, NRI.

WINDHAM.

nous faut employer les précautions les lélicates pour écarter jusqu'au moinıupçon. Votre majesté ne doit pas ignoue l'infâme parlement a promis une ıpense à ceux qui oseroient porter les s sur votre personne sacrée, et qu'il a cé d'une punition rigoureuse ceux qui donneroient un asyle. Je réponds de ens ; ils sont au-dessus de la crainte

et de la corruption : mais nous som
tourés d'une populace fanatique do
devons nous défier.

lady MARIE.

Il ne s'agit que de vous tenir cach
la journée. Vous partirez à l'entr
nuit pour gagner le port avant la n
du jour.

CHARLES.

Ces mesures s'accordent à mervei
mes besoins. Ce sera un vrai bienf
moi, ainsi que pour Derby, de nou
rétablir de nos fatigues dans un lo
meil. Nous pouvons, de cette manière
per à tous les regards.

lady SOPHIE.

Votre majesté ne voudroit-elle p
bord réparer ses forces par quelqu
riture ?

CHARLES.

Je vous avouerai, Mylady, que l
meil l'emporte sur la faim. Le repos e
nous le besoin le plus pressant.

lady SOPHIE

Je vais donner mes ordres pour
procurer. Elisabeth, suivez-moi.

SCÈNE VIII.

ᴀRLES, DERBY, WINDHAM, lady MARIE, HENRI.

WINDHAM.

me vient une idée. Ma sœur fait invimère à lui rendre une visite ce soir...

lady MARIE.

n fils, laissez-moi l'honneur d'avoir ;é notre plan pour le salut du roi, e j'aurai la gloire de l'exécuter. Je parlans l'ombre de la nuit; et nos hôtes , à la faveur des ténèbres, pourront sans péril à ma suite, sous quelque ement.

CHARLES.

ı salut me deviendra plus cher, si vous que je le dois.

WINDHAM.

ıs l'intervalle, je vais envoyer un ;e à ma sœur, pour qu'elle annonce itaine du vaisseau deux autres passa- ;t qu'elle le retienne jusqu'à leur ar-

DERBY.

bien, mylord : pressez aussi, d'une

manière obscure, le colonel Lane de s'occuper du soin de nos places.

WINDHAM.

Henri, courez dire à Jacques de se tenir prêt à partir dans un moment, pour aller en toute diligence chez ma sœur.

HENRI.

Oui, mon père, je vais lui porter vos ordres.

lady MARIE.

Permettez, sire, que j'aille aussi faire toutes les dispositions convenables pour notre départ.

SCÈNE IX.

CHARLES, DERBY, WINDHAM.

WINDHAM.

J'ESPÈRE qu'avec ces précautions votre majesté pourra se mettre à l'abri des premières fureurs de la tempête.

CHARLES.

J'en conçois un augure favorable. Mais nous voilà seuls, mes amis, asseyez-vous et prenez place à mes côtés. Donnons quelques instans à l'examen de ma situation. Supposé que j'arrive heureusement en

nce, quelles ressources me restent pour
enir ? Le froid accueil que je reçus, il
deux ans, à Paris, ne me permet pas
tendre de grands secours de ce royaume.

DERBY.

La France est à peine revenue du trou-
de ses guerres civiles. La politique lui
end de s'armer pour vos intérêts. Mais
descendans du brave Henri ne sauroient
nquer d'être généreux. Les droits de
ospitalité seront sacrés dans votre person·
C'est l'unique objet dont il faut nous
uper dans le moment.

WINDHAM.

Les plaies dont ce pays est déchiré ne peu-
it être fermées que de la main des bons
oyens. Le temps seul doit y apporter le
nède. Laisez-nous le soin d'en préparer
fet, et d'en accélérer le succès.

CHARLES.

e m'abandonne à votre zèle ; mais je fré-
s des insultes et des persécutions que vous
ez peut-être à souffrir. En débarquant
nnée dernière en Ecosse, le premier spec-
le qui s'offrit à mes regards, fut la tête
glante du généreux Montrose, dont le
l crime étoit son inviolable fidélité. Cette

image affreuse me poursuit jusques da
mon sommeil : elle me tourmente plus q
mes propres périls. Combien de sang pr
cieux peut me coûter encore le rétabliss
ment de ma fortune ! Vous-mêmes, dont
ne saurois trop récompenser l'attachemen
qui sait si vous n'en serez pas les tristes vi
times ? Il manquoit cette idée accablante
mes malheurs !

DERBY.

De pareils sentimens de votre part, sir
suffiroient pour nous dédommager du s
crifice de nos vies. Le devoir de la nobles
est de soutenir les droits de votre co
ronne, et son honneur de braver tous l
périls auxquels ce grand dessein peut l'e
poser.

WINDHAM.

Oui, sire, il n'est rien que je n'ose atte
dre de nos efforts, si vous les secondez p
votre constance. La situation violente o
nous sommes, ne peut durer long-temp
La plus saine partie de la nation soupi
après le calme dont votre ayeul et vot
père l'ont fait jouir. La populace surcharg
des impôts accumulés sur sa tête, pour l'e
tretien d'une soldatesque meurtrière,

lèvera bientôt contre des exactions deve-
ɜs chaque jour plus tyranniques. La dis-
de est près d'éclater entre le parlement
'armée. Cromwell qui la fomente, dé-
squant tout-à-coup ses projets ambitieux,
tera contre lui jusqu'à ses partisans. Objet
l'exécration générale, il voudra la dom-
r par la violence et la terreur; mais un
ıple encore ébranlé d'une longue agita-
ı, ne reçoit pas en silence le joug qu'on
impose. La vie du tyran se passera dans
rouble. Epuisé de ses anciennes débau-
s, dévoré de crimes, et bourrelé de re-
:ds, il finira bientôt ses jours, sans avoir
rmi son usurpation, et ne laissera pour
onsommer, que deux fils, accablés du
ls de leur fortune, et dépourvus de son
ace et de son génie. C'est alors que la no-
se, libre enfin d'élever sa voix, et la sou-
:nt de ses armes, fera reconnoître en vous
ıation, un chef plus digne de la régir, après
ır mûri ses vertus à l'école de l'adversité.

CHARLES.

ıge Windham, avec quelle joie j'accepte
ıugure!

WINDHAM.

re, comme fidèle sujet, j'ai cru devoir

vous présenter ces espérances, pour vous té moigner notre zèle, et pour soutenir votr courage. Mais je croirois trahir mon attache ment inviolable à notre constitution, si j ne vous présentois aussi ce que le peuple droit d'attendre de vous. En détestant l crime atroce commis sur la personne d votre père, j'oserai dire, avec la noble l berté d'un Anglois, qu'il a violé souvent n privilèges, pour donner plus d'étendue à l prérogative, et qu'un prince doit être l premier à respecter les loix de son pays.

CHARLES.

Les malheurs et les fautes de son règ seront une leçon frappante pour ma vie tière. Mais, Windham, vous savez si c à lui qu'il faut les attribuer. Son carac ne respiroit que la douceur et l'indulge ses derniers sentimens attestent son co et sa magnanimité. Plaise au ciel que ressemble dans ces vertus! Je ne conn cun reproche dont on puisse char mémoire, que d'avoir mis sa confia des personnes indignes de la possé qui en ont abusé contre son peuple, e lui-même. Le choix des vrais am difficile dans la vie privée! De sag

sont-ils plus faciles à distinguer pour
rince au milieu de tant de courtisans
essés à le séduire par des qualités affec-
? Plus il aime son peuple, et moins il
soupçonner que de pareils sentimens
t étrangers à ceux qui l'entourent. Le
eur de mon père, commun à tant de
fut d'avoir vécu long-temps dans la
érité. J'aurai sur lui l'avantage de l'é-
ve utile de l'infortune. Peut-être le ciel
ut-il me donner qu'à ce prix l'instruc-
nécessaire pour gouverner avec sagesse.
croirai pas l'avoir payée trop cher,
la fais servir au bonheur de la nation;
e puis faire oublier à l'Angleterre, dans
gne de justice et de paix, les troubles
elle a été si long-temps désolée. Je
lrai pour modèle ce Henri dont le nom
toujours si cher aux François, et que
sommes forcés de révérer nous-mêmes.
is dans sa patrie recueillir la mémoire
utes ses vertus. Ferme comme lui dans
ersité, j'imiterai sa clémence et sa mo-
ion en montant sur le trône. Voilà les
gemens que je prends avec mon peu-
et vous qui le représentez en ce mo-
à mes yeux, recevez le serment que je

fais de respecter et de défendre ses dr
qu'à mon dernier jour.

WINDHAM.

Oui, sire, nous le recevons ave
port ce voeu sacré; votre propre l
y tient autant que celui de la natio

DERBY.

Et le mien sera de consacrer les
instans de ma vie à vous mettre
de l'accomplir.

SCENE X.

CHARLES, DERBY, WIND
lady SOPHIE.

lady SOPHIE.

SIRE, tout est disposé pour v
jouir des douceurs du repos.

CHARLES.

Vous ne pouviez, mylady, m'an
en ce moment, une nouvelle plus
Mon corps est tellement appesanti
tude et de sommeil, que je le sens
ber sous son poids. Mon cher Derby
soin de votre secours. A peine ai-je
de me soutenir. (*Lady Sophie et*
soutiennent). Mylord, j'espère q

r vous trouvez mes esprits plus fermes, ies sens moins abattus.

WINDHAM.

os cœurs veilleront autour de votre esté.

CHARLES.

insi je vais reposer avec autant d'assu-e, que si j'avois une garde nombreuse à porte. (*Lady Sophie et Derby, le con-ent hors du salon. Windham veut le re, lorsqu'il voit entrer Jacques et e*).

SCENE XI.

INDHAM, JACQUES, POPE.

JACQUES.

YLORD, me voilà prêt à partir.

WINDHAM.

cques, écoute-moi. Je vais te charger e commission importante. Je ne te l'au-pas confiée, si je ne savois que tu es homme plein d'honneur. Tu ne peux, a vie entière, acquérir autant de gloire dans cette occasion. C'est l'épreuve la éclatante pour signaler ton intelligence t fidélité.

JACQUES.

Mylord, en fidélité, je ne le cède à personne au monde ; et pour l'intelligence, j'espère que vous n'aurez pas à vous repentir de votre choix.

WINDHAM.

Eh bien ! prends mon propre cheval, et cours à toute bride chez ma sœur. Tu lui diras que ma mère ira la trouver cette nuit. Il faut qu'à l'instant de ton arrivée, elle fasse retenir deux places dans le vaisseau qui doit faire voile demain vers la Normandie. C'est pour deux personnes à qui toute notre famille est dévouée. Tu trouveras chez ma sœur le colonel Lane, conjure-le de ma part de vouloir bien se charger de ce soin, et de ne pas laisser lever l'ancre avant que mes deux passagers ne soient dans le vaisseau. C'est une grace que je lui demande au nom de notre ancienne amitié. Je te donnerois une lettre pour lui, si je n'avois à craindre que tu ne fusses peut-être arrêté par les soldats du parlement, et que cette lettre ne découvrît notre projet.

JACQUES.

Mylord, je parlerai tout aussi bien que votre écriture.

WINDHAM.

on te demande d'où tu viens, où tu rends garde de ne pas montrer un air rassé, et forge d'avance ta réponse.

JACQUES.

: est prête. Votre sœur est malade; de votre part savoir des nouvelles ı état. Je lui dirai même d'exagérer ı maison sa maladie, comme je vais le ci dans le village, pour que sa mère juste motif de partir dans la nuit e rendre auprès d'elle.

WINDHAM.

s-bien; mais ne t'arrète pas sur la pour arriver à temps.

JACQUES.

lord, vous serez satisfait de ma con- dans tous les points.

WINDHAM.

ı que tu saches pourquoi je te parle manière si pressante, apprends que : salut du roi qui est l'objet de ta com- n.

QUES, *baisant le pan de son habit.*

rous remercierai jusqu'à mon dernier e m'avoir jugé digne de l'exécuter.

WINDHAM

Il n'y a que les ames sensi
neur qui puissent connoître l
confiance. Cours remplir ton
que le ciel veille sur ta course.

SCÈNE XI

JACQUES, PO

Jacques est prêt à sortir, P

POPE.

JACQUES, c'est le roi.

JACQUES, *d'un air j*

Est-ce que je ne l'ai pas ente

POPE, *d'un ton gr*

C'est le roi, te dis-je.

JACQUES.

Eh bien?

POPE.

Je l'ai fait entrer avec sûret
teau, songe à l'en faire sortir
de sûreté.

JACQUES.

Est-ce que je t'ai jamais cé
dans aucune occasion?



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE

POPE, THOMAS.

THOMAS.

JE viens de prêter l'oreille à la porte roi. Il dort du plus profond sommeil. Ti camarade, depuis que je le sais en sûr mon cœur se trouve à l'aise comme si je tois d'une longue prison. Il faut que prières soient montées jusqu'au ciel.

POPE.

Je crois bien que celles des honnêtes seront exaucées plutôt que celles des hy crites.

THOMAS.

Cependant je tremblerai toujours jus ce que le roi soit débarqué sur les terre France. Si ces maudits rebelles alloier saisir de sa personne ! Ils ne lui fero pas plus de grace qu'à son père.

POPE.

Mes cheveux se dressent sur ma tê

cette pensée. Que le ciel nous préserve d'un si grand malheur !

THOMAS.

Il me semble qu'il doit se déclarer pour notre parti. Nous voulons le bien, nous autres tout simplement, et avec religion, au lieu que ces sectes nouvelles outragent le Seigneur par leur orgueil. L'année dernière, avant la bataille de Dumbar, l'armée Ecossoise, ne se regardoit-elle pas comme une armée de Saints? N'entendoit-on pas ses ministres dire tout haut à Dieu, que s'il ne les sauvoit pas de leurs ennemis, ils ne le reconnoîtroient plus pour leur maître? Les insensés ! comme s'il étoit en leur pouvoir de s'en faire un autre !

POPE.

Cet orgueil les perdit. Je n'en suis pas fâchés. Ils ne servoient pas sincèrement le parti du prince. Il s'étoit jeté dans leurs bras, et ils le traitoient comme un prisonnier. Ils l'avoient éloigné de l'armée, parce qu'ils le voyoient gagner l'affection du soldat par sa valeur. Ils avoient aussi renvoyé quatre mille braves gens, qu'ils croyoient trop attachés à ses intérêts. Ils vouloient pour eux seuls la gloire de soumettre Cromwell.



dans leurs prières, qu'ils l'avoier
leur accorder la victoire, et de l
nemi entre leurs mains. Il de
comme des forcenés dans la plaine
battus. Ils le méritoient bien
aveuglement. Ils parloient d'un
avec le Seigneur, comme d'une co
familière avec son ami. S'ils av
victorieux, ils n'auroient peut-êt
té le roi mieux que n'auroit fait
lui-même.

THOMAS.

J'aime encore mieux le savoir
château que dans leur camp.

SCÈNE II.

WINDHAM, POPE, TH

nt n'approchent d'ici sans que j'en sois venu. Aussi-tôt que tu en verras venir ːlqu'un de ce côté, descends, et viens ›ute bride m'en porter la nouvelle.

THOMAS.

l suffit, mylord, je vous remercie de ıloir bien m'employer.

SCÈNE III.

WINDHAM, POPE.

WINDHAM.

Thomas est un honnête garçon. On voit sa physionomie la joie qu'il ressent de la ·eté du roi.

POPE.

Ma physionomie est bien trompeuse, si ıs n'y lisez pas les mêmes sentimens.

WINDHAM.

Oh ! je ne suis pas inquiet sur ton compte. ı es le premier qui as donné l'exemple de fidélité. Mais qu'est-ce donc, tu as l'air reur ?

POPE.

C'est qu'il me revient tout-à-coup un sounir, mylord. Le maréchal à qui j'ai donné cheval du roi à ferrer, l'a regardé très-at-

tentivement. S'il avoit quelques soup
et qu'il vînt à répandre l'alarme ?

WINDHAM.

Pourquoi nous former de vaines ter
On ne devine pas, à l'aspect d'un cl
quel est son maître. Cependant il ne fa
négliger. Va faire sentinelle devant la
du château, et tiens l'œil ouvert sur l
qui pourroit se passer au-dehors.

POPE.

Faudra-t-il nier que nous ayons i
étrangers ?

WINDHAM.

Non, sans doute, puisqu'on les a v
cendre au château. Ce seroit exciter
fiance que d'en disconvenir. Il faut
ment nous accorder tous à dire qu'il
nent de Dorcester.

POPE.

Il est triste d'avoir besoin du me
pour éviter le mal, et remplir son d
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

IAM, lady MARIE, lady SOPHIE.

lady MARIE.

fils, vous me voyez agitée d'une de mortelle. Une foule de paysans ingers est attroupée devant le château tremble que l'on n'ait découvert la du roi.

WINDHAM.

rez-vous, ma mère. Vous savez que jours de trouble le peuple abandonne ail, et se rassemble sur les chemins ntretenir des nouvelles publiques. : le plus confus suffit pour l'agiter. ecueilli quelque chose de leurs dis-

lady MARIE.

de fâcheux encore. Ils se contentent ler stupidement les murailles; mais lent la tête d'un air mystérieux, s'ils soupçonnoient ici quelqu'événe- extraordinaire.

WINDHAM.

nus du moindre soupçon, ils au-

roient déjà franchi l'entrée. Cette populace aveugle est livrée à toute sorte de caprices. Il lui plaît aujourd'hui de s'assembler en cet endroit plutôt que dans un autre.

lady SOPHIE.

Mais, cher époux, ne peut-on pas nous avoir trahi?

WINDHAM.

La trahison ne pourroit venir que de nos gens; et c'est leur faire injure que de les soupçonner. Ils sont tous aussi dévoués à leur prince que nous-mêmes.

lady MARIE.

Ah! mon fils, si nous étions assez malheureux pour avoir rendu cet asyle plus funeste à la vie du roi, que les périls mêmes de sa fuite! Ce seroit le dernier coup que la douleur porteroit à ma vieillesse.

WINDHAM.

Non, ma mère, épargnez-vous ces vaines terreurs. Encore quelques heures, et le roi est sauvé. Il faut qu'à l'entrée de la nuit vous vous mettiez en route avec lui. On sait, depuis quelques jours, que la santé de ma sœur est dérangée. J'ai fait répandre aujourd'hui le bruit qu'elle demandoit instamment à vous voir. Votre visite est assez

elle, pour n'inspirer aucun soupçon.
père que, sous la garde du ciel, vous
rez en sûreté à Shoreham.

SCÈNE V.

RLES, DERBY, WINDHAM,
MARIE, lady SOPHIE, HENRI.

CHARLES.

LORD, je viens de reprendre mes
Graces à vos soins, je n'ai jamais si
oûté les douceurs du repos. A mon ré-
ai trouvé votre fils en sentinelle à ma
Je le remercie de son attention. (*Il*
nne sa main à baiser.) Nous sommes
près du même âge; je n'oublierai de
e cette garde officieuse.

WINDHAM.

n fils n'a fait que remplir son devoir
s votre majesté.

CHARLES.

devoir dans la situation où je suis a
e mérite d'un service; et c'est avec ces
urs que je me plais à l'envisager.

HENRI.

! sire, je suis si fier d'avoir commencé

près de votre personne sacré
apprentissage de mon état !

lady SOPHIE, *voyant Pope q*
avec une serviette sur l'é

L'ardeur de vous témoigne
mens, nous fait oublier que
avoir un besoin pressant à satis
majesté veut-elle être servie ?

CHARLES.

Mylady, vous prévenez touj
mande.

POPE.

Nous voici tout prêts à l'exé
apporte une table avec deux cou
veut les arranger.)

POPE, *le retenant par l*

Mon jeune maître, pardonne
cun son service. Je ne vous céde
jourd'hui le mien pour toute vot

ÉLIZABETH, *courant se s*
flacon de vin et d'une c

Sire, mon frère a eu l'hon
votre capitaine des gardes ; pe
d'être votre échanson.

CHARLES, *avec un s*

Vous voulez donc me traiter
piter dans l'Olympe ?

WINDHAM.

Sire, tous nos desirs, en ce moment, se-ent de vous former une cour moins indi-de vous.

CHARLES.

Le sort, au comble de ses faveurs, ne urra jamais m'en offrir une sur laquelle s yeux se reposent avec une plus vive sfaction. Au milieu de la pompe du trô-, les hommages que je reçois sont le fruit l'ambition ou de l'intérêt; ici, pauvre et ndonné, je ne les dois qu'aux sentimens sonnels que j'inspire. (*Il les regarde r-à-tour avec des yeux baignés de lar-s; et s'efforçant tout-à-coup de les ca-r.*) Allons, mon cher Derby, savourons n les douceurs du seul instant de calme e nous ayons pu goûter depuis trois jours. (*ls vont se mettre à table. Thomas entre usquement et d'un air effaré*).

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, lady MARIE, lady SOPHIE, HENRI, ÉLISABETH, POPE, THOMAS.

THOMAS.

ALARME! alarme! le capitaine Luke, avec deux soldats. Ils viennent tout droit au château. A peine ai-je pu les devancer. Ils sont sur mes pas.

lady MARIE et lady SOPHIE.

Ciel!

ÉLIZABETH.

Nous sommes perdus. Dieu puissant, daigne nous secourir!

HENRI.

Ils ne sont que trois hommes. Nous pouvons leur tenir tête.

DERBY, *avec feu.*

Windham, sauvez d'abord le roi; qu'il s'éloigne. Nous soutiendrons ici la première attaque pour favoriser sa retraite.

WINDHAM.

Non, Derby, ne quittez pas un moment sa personne. Henri, conduisez-les par cette porte secrète.

HENRI.

Oui, sire, daignez vous confier à moi ;
ṭnt qu'il me restera une goutte de sang,
ı ne vous enlèveront pas de mes mains.

WINDHAM.

Élizabeth, suivez-les avec votre mère. (*Ils rtent par une porte dérobée.*)

SCÈNE VII.

VINDHAM, lady MARIE, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

Ma mère, je vous en conjure, gardez de ›us trahir par quelques signes de trouble d'agitation. Peut-être est-ce le hasard seul ıi les amène ici. Mettons-nous à table, ›ur prévenir leur curiosité sur la destinaon de ces deux couverts. Je les entends ıns la cour. Thomas, courez à leur renntre, pour les amener directement devant ›oi.

THOMAS.

Il suffit, mylord.

SCÈNE VIII.

WINDHAM, lady MARIE, POPE.

WINDHAM.

Et vous, Pope, vous veillerez à ce que personne ne sorte du château, afin que toutes nos forces puissent se rassembler au besoin. Ayez soin de tenir deux chevaux prêts à la petite porte du parc.

POPE.

Je vais remplir vos ordres.

WINDHAM.

Non, attendez. Restez un moment avec nous. Je vous avertirai d'un signe, lorsqu'il en sera temps.

SCÈNE IX.

WINDHAM, lady MARIE, POPE, THOMAS, le capitaine LUKE, PEMBEL, TALGOL.

le capitaine LUKE.

Que le ciel vous éclaire, profanes! Le soir nous a surpris en route. Nous venons prendre ici notre logement pour la nuit,

:t ces deux braves soldats qui soutien-
la bonne cause.

WINDHAM.

›us les appartemens du château sont
›és par ma famille. La place me man-
›our vous recevoir.

LUKE.

nom du parlement, il faut pourtant
loger.

WINDHAM.

us êtes gens de guerre, endurcis à la
.e. Si vous vous accommodez d'un ré-
:troit, je vais vous y faire conduire.

LUKE.

us sommes gens de guerre, et notre
nous fera trouver la place qui nous
ent. Pour qui cette table est-elle
:e?

lady MARIE.

ır mon fils et pour moi. Nous étions
ı à l'heure du dîner.

LUKE.

nous aussi, parbleu. Ainsi même for-
Faites apporter trois couverts de plus.
mangerons ensemble.

WINDHAM.

Prenez cette table pour vous. De peur de vous troubler, nous irons manger ailleurs.

LUKE.

A la bonne heure. Nous sommes les maîtres ici; point de gêne pour les étrangers. (*à Thomas.*) Un couvert encore, et qu'on nous serve.

lady MARIE, *à Thomas qui paroît embarasssé.*

Faites ce qu'on vous ordonne.

WINDHAM, *à Pope.*

Restez pour les servir, et vous viendrez ensuite me trouver. (*Il sort avec lady Marie.*)

SCÈNE X.

LUKE, PEMBEL, TALGOL, POPE.

LUKE.

ALLONS, allons, à table, enfans du ciel.

PEMBEL.

Gobergeons-nous pour la santé de la bonne cause. (*Thomas porte un troisième couvert.*

TALGOL, *le prenant de ses mains.*

Donne, que je sois aussi de la partie. (*Il*

nettent à table, et commencent à manger c une extrême voracité.)

LUKE, *à Pope, la bouche pleine.*

Eh bien ! garçon, quelles nouvelles ?

POPE.

Vous devez le savoir mieux que moi. Il rt tant de bruits ! il n'y a que le diable sache le fond des choses. Est-il vrai que soit arrêté ? (*Il le regarde fixement en e.*)

LUKE.

Il ne l'est pas, puisque je n'ai pas su le ndre. Il y a trois jours et trois nuits que bats toute la contrée ; il ne me seroit pas appé. Il faut qu'il soit resté mort sur le imp de bataille.

POPE.

Que me dites-vous?

LUKE.

Ce que je dis ? Du vin. (*à Thomas, en lui ant un plat vuide.*) Va nous chercher autre ose. (*Thomas sort.*)

OPE, *à part, en leur apportant des bouteilles.*

Dieu soit loué ! ils ne savent pas qu'il est

PEMBEL.

Cette nouvelle vous confond, coquins.

LUKE.

Allez faire sonner vos cloches de deuil. Mais je vous conseille de le faire si doucement, que le parlement ne puisse les entendre, ou bien je les ferai sonner pour vous-mêmes.

PEMBEL.

Ce qui doit vous consoler, c'est que votre roi ne sera pas seul dans l'autre monde. Il y retrouvera la moitié de son armée. Nous avons dépêché à sa suite ses plus fidèles sujets.

LUKE.

Cette canaille qui s'avisoit de me demander quartier, à moi ! De mon sabre je leur coupois ce mot en deux dans le gosier.

THOMAS, *portant un autre plat.*

Voici tout ce qu'il y a de prêt pour l'heure.

LUKE.

C'en est assez. Du vin seulement. M'entendez-vous ?

PEMBEL, *à Pope.*

Que fais-tu là à branler la tête ? Il semble que tu nous souhaites du mal.

LUKE.

ettez-nous six bouteilles sur la table, lez-vous-en jusqu'à ce qu'on vous ap-. (*On leur apporte le vin.*)

POPE, *en sortant, à part.*

ɔilà des drôles qui font honneur au par-nt.

SCÈNE XI.

,UKE, PEMBEL, TALGOL.

PEMBEL, *à Talgol.*

U'EN dis-tu, camarade, n'es-tu pas aise à présent de te trouver illuminé?

LUKE.

ois s'il manque quelque chose aux en-du Seigneur. Tout ce qui se trouve sur rre nous appartient de bonne prise.

TALGOL.

ne croyois pas qu'il fût permis à des de prendre leurs repas dans la maison ɔrofanes.

LUKE.

'est que tu ne sais pas encore interpréter principes. Ils nous ordonnent de nous ɔ tout le bien que nous pouvons, aux ens des enfans des ténèbres. Or, rien

assurément ne remplit mieux cet o
que de leur couper les vivres à la bou
et de les gober à leur place.

TALGOL.

Voilà qui me paroît fort bien expli

LUKE.

Quand pourras-tu connoître les a
tages infinis que le Seigneur accorde
élus ? Tous les engagemens que nous
nons avec les profanes, même quand il
roient appuyés d'un serment, sont nu
plein droit, dès qu'ils tournent à notre
judice. Aussi, vois quelle fut notre con
devant le château de Pendennis ! N
çûmes-nous pas l'ordre exprès de Di
passer les assiégés au fil de l'épée, malg
articles de la capitulation ?

PEMBEL.

Il ne s'agit que de bien entendre le
fondamental de notre doctrine. C'est
nous sommes amis du Ciel, et que tou
être en notre faveur contre ses enne
que ce seroit l'outrager, que de refus
dons qu'il nous accorde ; et que toute
actions sont légitimes et saintes, pu
nous n'agissons que par le secours

ce. N'est-ce pas lui qui inspiroit aux
ımes même un zèle tout divin pour la
ne cause ? N'a-t-on pas vu les plus dis-
guées se défaire avec transport de leurs
ıux les plus précieux, et jusqu'aux simples
ıestiques nous apporter le prix de leurs
es, pour lever des troupes à la gloire du
, et forcer l'Angleterre entière de mar-
dans les voies du salut ? N'entendons-
s pas tous les jours le Seigneur nous dé-
er sa volonté sacrée dans nos révéla-
s ?

TALGOL.

ependant les Ecossois en avoient eu,
ent-ils, à Dumbar, qui leur prophé-
ent que s'ils descendoient de leurs mon-
es, ils battroient Cromwell.

PEMBEL.

est vrai ; mais Cromwell eut aussi les
ıes, qui lui prophétisoient qu'il bat-
les Ecossois, s'ils descendoient de leurs
tagnes. Les prières des deux partis
nt un appel au jugement de Dieu, qui
ıra, par la victoire, celui qu'il jugeoit
e de prospérer, comme il vient de le
igner encore par de nouvelles béné-
ons.

LUKE.

Allons, c'en est assez. Buvons, mes amis. (*Ils boivent.*)

PEMBEL.

Mon capitaine, irons-nous voir maintenant si l'on a traité nos chevaux comme il convient ?

LUKE.

Oui, mon enfant, et nous irons ensuite visiter tous les coins du château, pour voir s'il n'est rien qui puisse y convenir aux favoris du Seigneur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPE ET THOMAS, *entrant ensemble, et s'empressant de desservir la table.*

THOMAS.

Il semble que ces coquins soient venus tout exprès pour nous manger le dîner du roi.

POPE.

Sois tranquille, le roi en a eu sa part. Je

rois mis en réserve ce qu'il y avoit de eur.

THOMAS.

i, mais tandis qu'ils étoient ici tran-ment à se goberger, il n'a pu faire son qu'au milieu du trouble et des in-ades.

POPE.

i, qui me faisois tant d'honneur de ir servir à table sa majesté, me voir le servir au contraire ses plus grands nis !

THOMAS.

n'est venu cent fois dans la pensée de lonner de ma bouteille sur la tête, ils me demandoient à boire.

POPE.

moi, je les ai suivis, lorsqu'ils ont dans tout le château pour butiner. Je oue, s'ils étoient parvenus jusqu'à la re secrète du roi, j'avois mes pisto-e leur faisois sauter la cervelle.

THOMAS.

st heureux pour nous qu'ils soient si dés de sa mort. Mais de quel ton ils loient ! Je n'ai jamais vu d'insolence e.

SCÈNE III.

Lady MARIE, WINDHAM, POPE.

POPE.

Mylord, accompagnerai-je le roi?

WINDHAM.

Non. Je veux que mon fils soit du voyage; et moins la suite sera nombreuse, moins elle fera naître de soupçons.

POPE.

Mais s'il arrivoit par malheur, qu'on eût besoin de le défendre, pouvez-vous armer trop de bras pour son secours? Il me semble que je pourrois aller un peu en avant à la découverte sur la route, sans paroître appartenir à la voiture de mylady.

WINDHAM.

Je chargerai Thomas de ce soin.

POPE, *tristement.*

Thomas, mylord! Est-ce que vous doutez de mon courage ou de ma fidélité?

WINDHAM.

Non, mon ami; je crois l'un et l'autre à toute épreuve; mais j'ai besoin ici de ta prudence pour en imposer aux soldats dans

maison, et aux paysans dans le village, cas d'un événement imprévu.

lady MARIE.

Sois persuadé que s'il étoit question de ɜlque manoeuvre importante, c'est toi ɜ l'on choisiroit le premier. Je t'en donne parole.

POPE.

Ce témoignage me console un peu; cepdant, il faut que je le dise, j'aurois mieux ıé suivre le roi, le sauver, ou mourir ır lui.

WINDHAM.

Je te reconnois à ces sentimens. Mais le nps nous presse. Va voir si sa majesté est ɛte, et dis à mon fils qu'il peut l'amener en sûreté.

POPE, *en sortant.*

Oui, mylord.

SCÈNE IV.

Lady MARIE, WINDHAM.

lady MARIE.

JE suis enchantée de la conduite de enri près du roi. Ses hommages sont emessés, sans avoir rien de servile. Ses dis-

cours ont un caractère mêlé de respect, d'affection et de générosité. Il console, il anime le prince; il lui jure de le servir aux dépens de ses jours. On découvre déjà dans sa jeunesse le sens et la fermeté de l'expérience.

WINDHAM.

Mon fils vous sera redevable de ses vertus. C'est en nous frappant sans cesse de l'exemple des grandes qualités de mon père, que vous en faites naître l'émulation dans le cœur de vos enfans.

lady MARIE.

Voici des temps orageux, où se présentera souvent l'occasion de les exercer. J'ai à croire que dans une grande épreuve, vo fils ne seroit pas indigne de son nom.

WINDHAM.

O ma mère, que vous me rendez fi cette espérance! C'est peu de vous de vie, je vous dois l'honneur de tous c qui je respire.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, lady MARIE, WINDHAM, HENRI.

CHARLES.

WINDHAM, reconnoissez-vous ces habits? *Il écarte le manteau qui l'enveloppe, et aisse voir l'habit de livrée dont il est re-étu.)*

WINDHAM.

O mon prince, quelle douleur de vous oir réduit à cette affreuse nécessité !

lady MARIE, *les yeux baissés.*

Je n'ose porter sur vous mes regards, jo rains qu'ils ne vous offensent.

CHARLES, *avec dignité.*

Non, mylady, rassurez-vous, ils ne me erront point rougir. Ce n'est pas d'aujour-'hui que le sort me condamne à d'étranges iétamorphoses. Contraint, il y a peu de urs, de manier la cognée dans la profon-eur des forêts, pourquoi m'étonnerois-je e ce nouveau travestissement? Ce n'est ı'un trait de plus de l'inconstance de la rtune. Plus elle m'accable de ses caprices, us je mets d'orgueil à les mépriser. C'est

de l'abaissement où elle me plonge, qu
veux m'élever au-dessus d'elle et de n
même. — Un roi, sous ces habits, re
une grande leçon de la destinée, pou
donner au reste des souverains.

DERBY, *se détournant, et levant l*
yeux vers le ciel.

Ah ! sire.

CHARLES.

Derby, tu ne vois que de l'abjection
ce vêtement; moi, je sais m'en faire
parure triomphale. Le bandeau royal
mon front n'en imposeroit pas à l'auda
mes ennemis; et sous la livrée de la s
tude, j'ai la gloire de régner encore su
cœurs fidèles. (*Derby et tous les autr*
jettent aux pieds du roi.)

WINDHAM.

Vous les voyez tous dévoués à s'imn
pour vous.

CHARLES, *avec transport.*

Voilà les hommages qui m'élèvent
plus haut que les trônes de la terre.
relevez-vous, mes amis. Ce n'est pas à
genoux, c'est à mes côtés que vous d
trouver votre place. Mylord, j'ai vu re
dans votre maison des vertus qui ne su

toujours le diadême, et qui en effacent
at. Si l'amour de mon peuple et les loix
'honneur ne me faisoient un devoir de
ntenir ma couronne, c'est dans la paix
ette retraite, et dans la jouissance de
e amitié, que j'aspirerois à vivre.

lady MARIE.

ar pitié, sire, cachez-nous de pareils
imens; ils mêleroient trop d'amertume
s regrets.

WINDHAM.

élas! telle est notre situation. Quoique
e aspect me pénètre de la joie la plus
, je me trouve réduit à desirer de vous
manquer bientôt à nos regards.

CHARLES.

ylord, ma présence a produit le désor-
et le trouble dans votre maison; mais
re de ne jamais oublier, ni le danger où
ous expose, ni votre fermeté généreuse
raver.

WINDHAM.

h! sire, dans le sentiment profond qui
anime pour l'intérêt de la patrie, tout
ui nous est personnel est d'une bien foi-
onsidération. Ce n'est ni ma sûreté, ni
de ma famille qui fait naître mes in-

quiétudés. C'est la vôtre dont je s
tout entier. La fortune nous a
d'état de pouvoir nous rendre ut
pays. Mais vous, sire, vous pou
faire son bonheur.

CHARLES.

En travaillant à ce grand ouvr
rappellerai sans cesse que vous
fourni les moyens. Parvenu à l'aç
ne vous en laisserai pas demand
l'état; c'est moi qui me chargerai
sa reconnoissance.

WINDHAM.

Que je voye mon pays heureux
assez récompensé! Mais, hélas!
épuisées par de longs services,
mettent guère cet espoir. Je l
moins à mon fils dans l'héritage
timens. Permettez-moi, sire, de
mander, ce seul fils qui me res
souvenir. Je ne vous demande p
de l'employer utilement au ser
patrie. J'ose vous répondre qu'il
ni à votre choix, ni à l'honneu
cêtres.

CHARLES.

Mylord, je vous en donne po

parole. Et si j'étois assez malheureux pour l'oublier (*il prend Henri par la main*), digne fils de mon bienfaiteur, venez vous placer devant mon trône, et dites-moi en face : Je suis Windham ; mon cœur me dira ce que j'aurai à faire.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, lady MARIE, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

POPE et THOMAS, *en entrant.*

MYLORD, tout est prêt pour le départ de sa majesté.

DERBY.

Il n'y a pas un instant à perdre.

lady MARIE, *levant les bras vers le ciel.*

Dieu ! protecteur des rois, daigne nous prendre sous ta garde ! (*Windham paroît enseveli dans une profonde rêverie.*)

CHARLES, *allant vers lui.*

Windham, vous ne me dites rien ?

WINDHAM.

Sire, je voudrois vous dérober les agi-

tations qui troublent mon cœur en ce moment.

CHARLES.

Et moi, je voudrois pouvoir vous exprimer tout ce qui se passe dans le mien. Je suis entré dans votre maison en fugitif; vous m'y avez traité en roi; j'en sors votre ami. (*Windham veut se précipiter à ses pieds. Charles le retient, et lui tendant les bras:*) Que faites-vous? Je ne veux recevoir que vos embrassemens. (*Il l'embrasse avec transport.*) Mon ami, le destin ne sera pas assez cruel pour me ravir le bonheur de vous revoir. J'emporte avec moi cette espérance. (*Windham, sans pouvoir lui répondre, saisit sa main, la couvre de baisers, et l'arrose de ses larmes. Charles le regarde avec attendrissement. Pope, dans cet intervalle, s'avance pour baiser le bas de son manteau. Charles l'apperçoit, lui donne sa main à baiser, et lui dit:*) Je vous dois le salut de ma vie: de pareils services ne se paient que par l'honneur; et je ne vous en offre pas d'autre récompense. Mais veillez avec soin sur les jours de vos dignes maîtres, c'est un bienfait que je saurai payer, à mon retour, de la plus brillante fortune. (*Il*

avance vers lady Marie, et lui présentant main :) Mylady, je suis à vos ordres.
Henri s'élance au cou de son père.)

WINDHAM, *avec feu.*

Mon fils, je vous confie la personne sacrée votre roi. Vous me répondez de sa sûreté. ;hez, s'il le faut, mourir pour le dé- dre.

HENRI, *vivement.*

J'engage devant vous et devant le ciel ma : à le sauver.

SCÈNE VII.

dy MARIE, lady SOPHIE, CHARLES, DERBY, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

idy SOPHIE, *entrant d'un air consterné, suivie d'Elisabeth.*

AH ! sire, arrêtez ! Ma mère, vous le iduisez à la mort.

lady MARIE.

D'où vient l'égarément où je vous vois, fille ?

lady SOPHIE.

Tout est perdu.

CHARLES.

Comment ! daignez vous expliquer, lady.

lady SOPHIE.

Aurai-je la force de vous le dire ?

WINDHAM.

Tâchez de recueillir vos sens, chère ép
Au nom du ciel, tirez-nous du troubl
vous nous jetez.

lady SOPHIE, *d'une voix entrecou*

Le maréchal qui a ferré le cheval du
s'est glissé furtivement dans le châtea
Il est monté à la chambre des soldats.
les a réveillés ; .... il leur a dit que l
étoit dans la maison.... Je l'ai vu sortir
aller ameuter les paysans, tandis qu
soldats s'habillent pour venir se saisir
sa majesté.

CHARLES, *avec fermeté.*

Il faut céder à la destinée. Mais el
disposera de moi, qu'après la perte de
mon sang.

DERBY.

Ah ! si je puis sauver vos jours aux
pens des miens ! Qu'avons-nous à crain
lorsqu'il nous reste encore notre épée ?

WINDHAM.

ɔn, brave guerrier, la résistance seroit ile. Tout le village est peut-être déjà les armes. Sire, daignez ne pas vous donner encore aux mouvemens d'un gle désespoir. Je vous en conjure, mon Derby, ramenez le roi dans son appar-nt secret, et ne vous éloignez pas un nt de sa personne. S'il faut en venir à rce ouverte, j'irai me joindre à vous mon fils; et nous combattrons tous nble jusqu'au dernier soupir. (*Il les uit vers un escalier dérobé.*) Thomas, ez faire lever le pont-levis du château, empêcher la populace d'y pénétrer. (*ɔmas sort.*) Et vous, mon fils, je crains uillante audace de votre jeunesse, reti-rous avec Pope dans la chambre voisine. ɔus défends d'en sortir sans mes ordres.

HENRI, *avec chaleur.*

ɑoi! mon père.....

WINDHAM.

ɜntends venir les soldats. (*Henri s'élance voler à leur rencontre. Windham le ɪant, lui lance un regard sévère, et lui du ton le plus impérieux :*) Obéissez.



(*Henri passe avec Pope da*
sine.)

WINDHAM, *à la*

O ma mère, c'est en ce
besoin d'être soutenu par vo
se tourne vers lady Sophie et
Pardonne, chère épouse, e
si je ne puis vous épargne
soldatesque insolente. Mais
ril, je ne puis me résoudre
de mes yeux.

SCÈNE V

Lady MARIE, lady SOPHIE
WINDHAM, LUKE, P
GOL.

Les soldats se précipitent

LUKE, *d'une voix*

Où sont-ils? où sont-ils?

WINDHAM, *ave*

Qui cherchez-vous?

LUKE.

Stuart, et le compagnon

WINDHA

Stuart? Je ne connois

ngleterre, et l'on ne le prononce de-
.oi qu'avec respect.

LUKE.

; n'avons point de roi. C'est Stuart
vous demande.

PEMBEL.

: dans votre château. Ne vous avisez
le céler, ou il vous en coûte la vie.

WINDHAM.

méprriserois, si je la croyois à votre

LUKE.

is de paroles, et répondez. Où sont
x hommes qui sont venus ici ce

PEMBEL.

aréchal à qui vous avez envoyé leurs
x, a reconnu les fers pour avoir été
ans le Nord. D'autres marques prou-
ie l'un des deux est le roi d'Ecosse.

lady MARIE.

ivez-vous jamais vu, pour le recon-
?.

LUKE.

, mais qu'importe? Cromwell le re-
ra bien.

WINDHAM, *bas, à lady Marie.*

L'entendez-vous, ma mère ? Ah ! si.....

lady MARIE, *bas, à Windham.*

Mon fils, je suis digne de concevoir tes voeux magnanimes.

LUKE, *les interrompant.*

Allons, finissez vos discours. Qu'on nou livre à l'instant les deux étrangers (*Il ti son épée, et la lève sur Windham*), qu'c nous les livre, ou vous êtes mort.

lady SOPHIE, *s'élançant au-devan du capitaine.*

Que faites-vous, barbare ?

lady MARIE.

Arrêtez, arrêtez. Je vais vous les amen

LUKE, *baissant son épée.*

Hâtez-vous, mylady, si vous tremb pour ses jours.



[redacted]

SCÈNE IX.

)HAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

SOPHIE, *bas, à Elisabeth, avec un air consterné.*

EL est donc le dessein de ma mère ?

ÉLISABETH.

'ose le pressentir. (*Elles se jettent dans is l'une de l'autre.*)

LUKE.

lord, ignorez-vous les peines prononar le parlement contre ceux qui reient de remettre Stuart en sa puis-?

WINDHAM.

orez-vous l'infamie attachée à ceux iolent les droits de l'hospitalité?

LUKE.

us êtes rebelle à la loi de la nation.

WINDHAM.

n'en connois point qui puisse me faire er celles de l'honneur.

LUKE.

mment l'honneur peut-il vous engager

envers un proscrit, déclaré l'ennemi de la patrie?

WINDHAM.

L'ennemi de la patrie est à mes yeux celui qui renverse son gouvernement, qui ravit au peuple son roi légitime. Quand une erreur de mon esprit m'auroit entraîné dans les principes abominables dont vous faites profession, si Charles étoit venu me demander un asyle, j'aurois cru devoir respecter son malheur. Jugez maintenant si j'étois capable de le trahir, moi qui le regarde toujours comme mon souverain, et sa personne comme sacrée. La violence peut l'arracher de mes bras; mais l'aspect d'un échafaud dressé pour mon supplice, n'eût jamais pu me porter à le trahir lâchement.

LUKE.

Vous reconnoissez donc que Stuart est l'un des deux hommes que l'on va nous amener?

WINDHAM.

Lorsqu'ils seront en votre présence, vous le saurez de leur bouche, s'ils daignent vous l'apprendre.

LUKE.

Il faudra bien qu'ils le confessent, ou ce fer me fera raison de leur refus.

WINDHAM.

Qu'osez-vous dire ? N'attendez pas que je
us laisse impunément exercer votre rage.
château, depuis trois cents ans, est la
neure de l'honneur ; vous ne le souillerez
int par un meurtre exécrable. Craignez de
pousser au désespoir. Vous voyez un sol-
moins vieilli par l'âge que par les fatigues
la guerre, et qui, pour vous punir, peut
rouver un moment les forces de sa pre-
ère jeunesse.

SCÈNE X.

dy MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE,
ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TAL-
GOL.

LUKE, *à lady Marie qui s'avance.*

Ou sont mes prisonniers ?

lady MARIE.

Ils me suivent. Avant de les remettre en
s mains, j'ai voulu d'abord vous déclarer
mbien je déteste l'action que vous me for-
z de commettre. Je sens qu'elle outrage
iumanité. Mais mon premier devoir est
conserver la vie la plus précieuse. Si j'a-
is été libre de la racheter de la mienne,

je n'aurois pas hésité sur le choix de la victime. Le ciel voit au fond de mon cœur. C'est à vous qu'il demandera compte du sang que j'expose à votre furie. (*En leur tendant des mains suppliantes*). Mais si vous êtes encore sensibles à la voix de la nature, ne rejetez pas mes tendres supplications en faveur de ces infortunés. Je leur ai promis que vous respecteriez leur misère.

LUKE.

C'est trop long-temps écouter de vaines lamentations. Où sont-ils?

SCÈNE XI.

Lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, TALGOL, PEMBEL, HENRI, POPE.

HENRI *s'avance fièrement, enveloppé, ainsi que Pope, d'un grand manteau.*

JE n'attendrai pas que vous veniez me chercher.

LADY SOPHIE, *reconnoissant la voix de Henri.*

Ciel ! qu'entends-je ? (*d'une voix étouf-*

) Mon fils ! (*Elle tombe évanouie dans ras d'Elisabeth, qui la conduit vers uteuil.*)

:NDHAM *s'empressant de lui donner des secours : bas à Elisabeth.*

ırdez-vous de nous trahir : (*Luke, bel et Talgol, considèrent un moment ri avec un air de surprise et d'irrésolu-).*

UKE, *s'avançant enfin vers lui.*

ui êtes-vous ?

HENRI, *avec fierté.*

vez-vous eu l'audace de croire que je aisserois à vous répondre ?

LUKE, *insolemment.*

ui êtes-vous encore, vous dis-je ?

HENRI.

e quel droit osez-vous m'interroger ?

LUKE.

u nom du parlement, dont je vous e les ordres.

HENRI.

oi ! reconnoître un parlement dominé ın rebelle !

LUKE.

romwell saura bien vous y contraindre.

Il n'est qu'a dix milles d'ici. C'est en sa présence qu'il vous faudra parler.

HENRI.

Vous n'aurez donc plus qu'un mot de ma bouche. Conduisez-moi devant lui.

PEMBEL.

Hâtons-nous avant que les paysans ne se rassemblent, et ne viennent peut-être nous disputer notre capture.

LUKE.

Marchons. (*Il fait un mouvement pour entraîner Henri.*)

HENRI, *lui en imposant d'un signe d'autorité.*

Un instant. (*à Windham.*) Mylord, j'espérois rendre mes jours utiles à la patrie. Si ma mort peut lui épargner un sang précieux, je m'y dévoue sans regret, et même avec joie. Recevez, et vous aussi, mylady, ma profonde reconnoissance pour les sentimens que vous m'avez témoignés, et surtout pour la haute opinion que vous avez eue de mon courage. (*Windham et lady Marie s'efforcent d'étouffer leur douleur. Henri cherche des yeux sa mère, et la*

t évanouie. Il se précipite sur sa main,
'a couvre de baisers.)

HENRI.

)ans quel état affreux la jette un interêt
o tendre! Faut-il que je sois contraint de
andonner dans une si déplorable situa-
ı? Mylord, mylady, et vous, Elisabeth,
nom du ciel, je vous en conjure, pro-
ıez-lui tous les soins de votre tendresse.
lez-lui souvent de moi. Peignez-lui l'ef-
; que je fais sur moi-même pour me sé-
er d'elle. Je n'oserois répondre de ma
olution, si je voyois un moment ses lar-
s, si j'entendois sa voix gémissante. (*Il*
·elève, presse tendrement la main d'E-
ıbeth, pousse un profond soupir, en je-
.t, pour la dernière fois les yeux sur sa
re; et tout-à-coup enfonçant son cha-
:u sur ses yeux, et s'enveloppant le vi-
ıe de son manteau, de peur d'être re-
:nu par les paysans en traversant le
lage, il s'éloigne à grands pas, et fait
'ne aux soldats de le suivre.)

UKE *l'accompagnant l'épée nue sur*
l'épaule, crie aux soldats:

Allons, amis.

PEMBEL, *à Pope, qui*
son manteau

Marchez. Cromwell va b
qui vous êtes.

POPE.

Je ne craindrai pas de v
haut à vous-mêmes : un ser
roi, qui se fait gloire de n
(*Les soldats les entraînen*
des cris confus.)

SCÈNE

Lady MARIE, WINDHAM
ÉLISABETH

WINDHA

Je puis donc enfin me liv
ma douleur. O ma mère, q

lady MARI

C'est pour moi qu'il est l
reux, moi, que le sort a for
et de conduire les victimes.

WINDHAM, *se pencha*
Sophie.

Reviens à toi, chère épou
hélas ! dois-je desirer de te v

[redacted]

ible évanouissement ? Ah ! s'il pouvoit hanger en un long et profond sommeil ! cœur déchiré de mes propres blessures ment pourrai-je soutenir encore ton ·spoir ?

y SOPHIE, *reprenant peu-à-peu ses esprits ; d'une voix affoiblie.*

[on fils !

WINDHAM.

'est en vain que tu l'appelles, ce fils si · ! C'est lorsqu'il se montre le plus di- de notre amour, que nous sommes lamnés à le perdre.

y SOPHIE, *se ranimant, d'une voix plus forte.*

[on fils ! (*Elle promène de tous côtés regards.*) Où est-il ? (*Elle se lève avec ipitation.*) Qu'avez-vous fait de mon (*Windham abattu, ne peut encore ndre.*)

y MARIE, *avec un effort violent sur elle-même.*

n héros, l'honneur de notre nom, le ·eur de son roi, le gage du salut de sa ie !

y SOPHIE, *avec l'accent du désespoir.*

arbares ! vous avez pu l'immoler ?

WINDHAM.

Voulois-tu me voir me déshonorer par une lâche trahison, et livrer aux bourreaux une tête sacrée? Réduite à choisir d'un époux vivant pour l'infamie, ou d'un fils mourant pour la gloire, parle, quel choix aurois-tu fait?

lady SOPHIE.

Que puis-je te répondre? Mais mon fils!

WINDHAM.

Il étoit aussi le mien. Je le voyois seul échappé des ruines d'une nombreuse famille pour relever sa gloire. Il annonçoit, dès sa première jeunesse, les espérances les plus flatteuses. Il les a toutes surpassées en un moment. Avec tant de droits à mon amour, crois-tu que la nature me laisse gémir moins vivement que toi sur sa perte? Prends donc aussi pitié de mes souffrances. Tu me crois insensible, parce que je veux adoucir ta douleur. Ah! que ne peux-tu voir mes entrailles déchirées par les plus vives tortures! Que te dirai-je? Ce n'est pas une ame comme la tienne que l'on abuse par de vaines consolations. Mais il en est que l'on peut t'offrir. Vois ton fils déjà plein de vertus à la *fleur* de son âge, acquérir un renom immor-

,en sauvant son prince et son pays. Occupe :moment ta tendresse de ces nobles pen-:s. Quand il faudra le regretter, je t'offre une ınde espérance, que la férocité de Crom-:ll ne rendra pas vaine ; c'est d'être envelop-s tous à la fois dans la même proscription.

lady SOPHIE.

Je l'embrasse avec ardeur, cette espérance rrible. Que ferois-je de la vie, s'il me fal-t survivre à mon fils ? (*Plus vivement* ais où est-il ? Je veux le voir. Rame-z-le moi, que je reçoive au moins ses rniers embrassemens.

WINDHAM.

Il vient de s'arracher de tes bras éperdus. craignoit l'excès de ta tendresse.

lady SOPHIE.

Il ne l'a point connue, s'il n'a vu que mon anouissement. La frayeur d'une femme à spect de farouches soldats pouvoit le cau-:. C'est du désespoir de sa mère qu'il me loit le rendre témoin. A-t-il vu ruisseler :s larmes brûlantes ? A-t-il senti mon ›ur palpiter contre le sien, dans mes reintes maternelles ? Vous voulez qu'il pire sans savoir à quel excès il m'est cher ! ›n, cruels, laissez-moi le suivre, j'irai,

je traverserai la foule de ses sate
ses bourreaux ; je veux l'embr
fois ; je veux m'étouffer contre s
mourir avant lui de ma doule
s'élance d'un pas égaré. Wind
tient. Elle ne peut que tendre e
bras, en s'écriant d'une voix doi
Mon fils ! mon fils ! (*Charles*,
gné de Derby, rentre en ce mom
rête dans une muette surprise.
l'apperçoit, et s'avance vers lui.
phie s'efforce de calmer ses moi
la présence du roi ; et pour évi
elle se détourne sur le sein d'Eli

SCÈNE XII

CHARLES, DERBY, lady WINDHAM, lady SOPHIE BETH.

CHARLES.

WINDHAM, que vient-il passer ? J'entends de toutes par tumultueuses répéter en longue Le roi est pris. Les soldats entra hommes. Je les ai vus s'éloign campagne, suivis d'une populace

a clarté de mille flambeaux. Je descends, vous trouve dans une profonde consterlion ; je vois votre épouse noyée dans les urs, et cherchant à fuir mes regards. iel est ce mystère que je crains d'approidir ?

WINDHAM.

N'avez-vous pas entendu les cris de cette re désolée ?

CHARLES.

Que dites-vous ? Votre fils.....

WINDHAM.

Il vous avoit juré de sauver votre vie x dépens de ses jours. Il remplit son sernt.

CHARLES.

Et vous croyez que je le laisserai mon- à ma place ? Non, non. Je me croirois ligne de ce dévouement généreux, si je rmettois qu'il s'achève. Séchez vos pleurs, ylady, je vais vous rendre un fils qui mée si bien vos regrets.

WINDHAM.

Ce seroit en vain. Le sanguinaire Cromwell ffraie-t-il du nombre des victimes ? C'en t de mon fils, et vous péririez, sans le iver.

CHARLES.

Je mourrai du moins avec lui.

WINDHAM.

Non, sire, vous ne mourrez point. Votre vie n'est plus à vous. Elle m'appartient, à moi, qui viens de l'acheter aux prix de mon sang. J'ose réclamer tous mes droits sur elle, pour les joindre à ceux de la nation.

CHARLES.

Et que pouvez-vous exiger de moi?

WINDHAM.

Que notre grand projet s'accomplisse. L'exécution en devient plus favorable. Le faux bruit qui remplit déjà le village, et qui va bientôt se répandre dans tous les environs, vous assure une libre retraite. Hâtez-vous de partir. Le délai d'un seul instant peut vous être fatal. Le tigre, trompé dans sa rage, viendra demain, à la trace de mon sang, chercher sa nouvelle proie. Soyez hors de ses atteintes avant le réveil de sa fureur.

DERBY.

Eh bien, Windham, dérobez-vous aussi avec nous à la vengeance de Cromwell. Chargé de vos effets les plus precieux, ve-

: avec votre mère, votre épouse et votre
e, et suivez notre destinée.

WINDHAM.

'e croyois, Derby, que vous auriez mieux
ɪris à me connoître. J'aurois livré mon
au glaive des bourreaux, et je voudrois
ɔustraire ma tête !

CHARLES.

Sauvez du moins ce qui vous reste d'une
ɩille infortunée. Hâtez-vous de la mettre
sûreté.

lady MARIE.

Moi, sire, abandonner mon fils !

lady SOPHIE.

On m'a ravi le mien, on ne m'arrachera
nt à mon époux.

WINDHAM.

Vous voyez que la mort n'a rien qui puisse
ɩs effrayer. La moitié de ma maison a péri
ɩr la défense de votre père, l'autre moitié
ra périr pour votre salut.

CHARLES.

Non, je n'accepte point cette offrande
glante. Quel est donc le sort qui me
ɩrsuit ? Le ciel ne donne les rois aux peu-
s que pour faire leur bonheur, et moi,
e m'a fait naître que pour la ruine des

miens. Ma vie est un sujet de disc
mes sujets. Je vois les uns prosti
conscience et leur honneur pour m
les autres, pour me la conserver
un sang trop généreux. C'est le
mien que les furies demandent.
moi de cette vie maudite ; je la
l'abhorre.

WINDHAM.

C'est pour cela qu'il est d'un g
rage de la supporter. Le ciel, en
mon projet, nous a marqué no
à vous de vivre, à nous de mouri
nous remplir cette glorieuse dest
mon échafaud j'apprends votre
mourrai trop heureux.

CHARLES.

Et moi, vivrai-je heureux sur
où je ne serai monté qu'en vous i

WINDHAM.

Qu'importe votre bonheur ou
C'est celui de tout un peuple de
occuper votre pensée. Egaré par l
de ses passions, mais toujours prê
grand caractère, de revenir à la j
l'honneur, c'est à vous seul qu'il
recours pour l'y ramener. Il ira bi

edemander à vous-même. Revenez alors, ıon en conquérant, mais en père. Mon sang ıe vous criera point vengeance, il vous riera clémence, amour et liberté.

CHARLES.

Ce peuple ingrat qui me proscrit, vaut-il ı mes yeux un citoyen tel que vous? Sur 'espoir douteux de son retour, faut-il que e laisse périr de si nobles victimes? Non, Windham, je vous l'ai dit, je n'accepterai ıoint une offrande de sang, quand je puis a racheter du mien. De quel droit prétenlez-vous me forcer à la recevoir?

WINDHAM.

De quel droit, sire? Vous me faites ouılier les devoirs d'un sujet, pour prendre ur vous l'autorité de mon âge, et, s'il faut e dire, de mes services. Quand je vous ai ouvert ici un asyle, au risque de ma for:une et de ma vie, l'honneur de vous sauver ɔouvoit être ma récompense; mais quand e vous immole mon fils, de quel prix pourez-vous me payer? Et vous voudriez à ɔrésent me ravir jusqu'au fruit de ce sacriice, et me réduire au regret de me l'être mposé? Non, sire; vous êtes roi, mais 'étois père. C'est pour vous que je ne le

suis plus. Rendez-moi donc dans votre personne un fils que j'avois élevé pour l'espérance de la patrie. Vous demandez mes droits? Vous m'en avez donné sur vous, que je veux exercer dans tout leur empire. Partez.

CHARLES.

Généreux, mais cruel Windham....

WINDHAM.

Je n'entends plus rien. Eloignez-vous, sauvez en vous la nation. Suivez-nous, ma mère ; et vous, Derby, aidez-moi à l'entraîner. (*Il se tourne vers lady Marie.*) Pardonne, chère épouse, je vais goûter la dernière joie qui puisse me rester sur la terre, celle de servir mon pays, et je reviens dans tes bras me livrer tout entier à notre douleur. (*Avec le secours de Derby, il entraîne le roi. Lady Marie les suit. Elisabeth ràmène lady Sophie dans son appartement.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM.

QUELLE nuit affreuse je viens de passer ! .h ! je n'en aurai point d'autres dans le peu e temps qu'il me reste à traîner la vie ! 'remblant pour mon roi, pour ma patrie et our mon fils, où sont les maux qui peuvent ıanquer à ma douleur ? Encore si j'étois seul souffrir ! O chère épouse ! c'est ton déses- oir qui m'accable plus que le mien ! Tan- ›t me serrant dans tes bras, tantôt m'en ɜpoussant avec horreur, épuisée de larmes, :ouffée de sanglots, passant tour-à-tour des ›nvulsions les plus terribles à un calme ef- ayant, et d'un silence morne à des cris ɔuloureux, combien de fois mon cœur est déchiré dans cette longue nuit à l'aspect ɜ tes tourmens ! Un sommeil trompeur ient d'appesantir enfin ses paupières, et ıe donne un moment pour gémir seul en

liberté. O mon fils, mon fils ! jamais un
en toi n'avoit fait couler nos larmes p
nelles : mais falloit-il ne montrer ta
vertus que pour combler l'excès de
malheur ? (*Il verse un torrent de la*
en cachant sa tête dans ses mains.)

SCÈNE II.

WINDHAM, JACQUE

JACQUES, *le regardant d'un air a*
dri, et n'osant l'interrompre.

DEVOIS-JE m'attendre à le trouve
cette désolation ? Quel prix il reçoit
vertus ! (*Il s'approche, et l'appelle en*
blant.) Mylord !

WINDHAM, *sortant tout-à-coup*
rêverie, le reconnoît ; et d'une voi
pressée :

Ah ! mon ami, que viens-tu m'ann
A-t-on un vaisseau pour le roi ?

JACQUES.

Oui, mylord. Le colonel Lane,
départ, en tenoit un tout prêt à m
la voile au premier instant de son ar

WINDHAM, *avec un rayon de joie qui perce à travers ses larmes.*

Graces au ciel, je sens du moins une partie le mes peines adoucies.

JACQUES.

Je ne sais s'il faut encore vous livrer à la oie.

WINDHAM.

Que me dis-tu ?

JACQUES.

En revenant ici, je n'ai trouvé qu'à trois milles du port la voiture de mylady.....

WINDHAM.

Eh bien ?

JACQUES.

Mais en m'avançant sur la route, j'ai vu des soldats courant de tous côtés avec de nouveaux ordres de Cromwell.

WINDHAM.

Il est donc déjà détrompé sur sa victime. Dieu ! s'ils alloient atteindre le roi !

JACQUES.

Je crains qu'ils n'aient poursuivi leur route vers le bord de la mer, et peut-être vers Shoreham.

WINDHAM.

Ainsi, me voilà replongé dans de plus cruelles alarmes !

JACQUES.

Mylady m'a chargé de vous prévenir qu'elle vous dépêcheroit Thomas, ou qu'elle viendroit elle-même, aussi-tôt que le roi seroit embarqué.

WINDHAM.

Qu'ils viennent donc me tirer de cette affreuse incertitude ! Va, laisse-moi, je te prie, si tu n'as rien de plus à m'apprendre.

JACQUES.

Pardonnez, mylord; mais je ne puis vous abandonner ainsi à vous-même. Je n'ai que trop de regrets de m'être éloigné de vous. Je ne vous aurois pas laissé sacrifier mon jeune maître. J'aurois rempli sa place; trop heureux de vous conserver un fils digne de tant d'amour. Je m'en revenois si content d'avoir rempli mon message! L'espoir de vous trouver satisfait des bonnes nouvelles que je vous rapportois, me rendoit si joyeux ! Ah! mylord, que suis-je devenu, quand j'ai appris ce qui s'étoit passé en mon absence? Et maintenant que je vous vois souffrir, vous qui me traitiez avec tant de douceur et de

bonté, je ne sais comment je puis résister à ma douleur.

WINDHAM.

Par pitié, mon ami, n'aggrave point les maux que j'endure.

JACQUES, *lui baisant la main.*

Mon maître, mon digne maître?

WINDHAM.

Je te remercie de ton attachement; mais ce témoignage que j'en reçois, ne sert qu'à m'affliger davantage. Pourquoi me parler de moi-même? J'ai besoin de n'être occupé tout entier que de mon fils. (*Jacques sort, en levant les bras vers le ciel, et en regardant Windham avec tristesse.*)

SCÈNE III.

WINDHAM.

Voici l'instant où ce fils si cher venoit tous les matins me demander ma bénédiction. Avec quel transport je le serrois contre mon cœur! Au lieu de recevoir ces embrassemens du père le plus tendre, peut-être essuie-t-il maintenant les menaces du féroce Cromwell, entouré de bourreaux, le fer levé

sur sa tête ! Peut-être qu'il expire en ce r
ment sous leurs coups ! O Dieu ! ma pat
mon fils, ma famille entière, tout perc
et ne pouvoir mourir !

SCÈNE IV.

WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABE'

lady SOPHIE, *tout échevelée, s'avan d'un pas irrégulier, soutenue par Éi sabeth. Elle crie d'une voix éteinte :*

WINDHAM !

WINDHAM *se retourne, et l'apperçoi*

Ciel ! quel trouble dans ses sens ! q égarement dans ses yeux !

lady SOPHIE, *l'œil hagard.*

Où suis-je ? Est-il jour encore ? Je r pas vu Henri. Il n'est pas venu m'embrass Ce cher fils ! il sait pourtant que ses cares font le bonheur de ma vie ! (*Elle envis Windham d'un regard fixe.*) Ah ! je le vo (*Elle sourit.*) Il est dans les bras de s père. — Laisse-le donc aussi venir sur m sein. (*Elle tend ses mains roidies.*) Il vient pas ! Il ne m'aime plus ! (*Elle se i tourne, et ramenant bientôt sa vue ve*

indham :) Barbare ! un poignard dans tes ins ! Qu'a-t-il donc fait pour que tu l'é-ges ? Ah ! je le défendrai contre toi. (*Elle it s'élancer, Elisabeth l'arrête.*) On me rge de fers, pour te priver de mes secours. *vec un mouvement d'horreur.*) D'où vient ang que je vois couler à grands flots ? Est-non sang, ou celui de mon fils ? (*Elle re-be sur les bras d'Elisabeth, la tête pen-e en arrière.*)

WINDHAM.

l manquoit ce dernier coup à mon déses-r ! (*à Elisabeth.*) Je venois de la laisser anquille !

ÉLISABETH.

Voilà dans quel état elle s'est trouvée à réveil.

WINDHAM.

Que lui dirai-je ? Il ne me reste pas même pérance pour tromper sa douleur. (*Se chant vers elle, et lui prenant les mains.*) hie ! ma chère Sophie !

ady SOPHIE, *d'une voix étouffée.*

n'est plus de Sophie. C'étoit la mère de ri. Elle l'a perdu. (*Windham reste abî-lans sa désolation. Moment de silence,*

pendant lequel on n'entend que les sanglots d'Elisabeth.)

SCÈNE V.

Lady SOPHIE, WINDHAM, ÉLISABETH, JACQUES.

JACQUES, *entrant d'un air effaré.*

MYLORD, toute la cour est pleine de soldats ; et Cromwell lui-même s'avance.

lady SOPHIE, *se ranimant.*

Cromwell ! Qui est ce Cromwell ? N'est-ce pas un autre assassin de mon fils ? (*Elle s'évanouit.*)

WINDHAM, *après lui avoir donné les premiers secours.*

Elisabeth, entraînez votre mère. (*Elisabeth emmène lady Sophie.*) Que le barbare ne repaisse pas sa vengeance de ce spectacle. Ciel, donne-moi la force de vaincre ma douleur, pour le confondre et l'accabler. (*Il se raffermit et attend Cromwell.*)

SCÈNE VI.

ROMWELL, WINDHAM.

CROMWELL.

LORD, tu me vois entrer chez toi ré d'une sainte indignation. Que tu oulu me tromper en me livrant ton fils de Stuart, je ne m'offense point de cette : mais trahir la nation, et prétendre er des volontés du ciel, comment te nnerois-je cet excès d'audace et d'im-

WINDHAM.

u n'en vois point à te donner, toi, well, pour le vengeur de leur querelle?

CROMWELL.

ais que l'homme n'est rien aux regards tre suprême. Apprends aussi qu'il peut d'instrument entre ses mains pour si- sa puissance.

WINDHAM.

c'est pour la faire mieux éclater, sans, qu'il est allé te choisir au sein de la se et de la crapule, perdu de dettes et neur, noirci de plus de crimes, qu'il

n'y eut jamais de mouvemens pervers dans l'ame du dernier scélérat.

CROMWELL.

Le ciel a vu mes foiblesses, mais il voyoit mon amour pour la patrie.

WINDHAM.

La patrie! Ce nom est dans ta bouche comme celui de la vertu dans les enfers.

CROMWELL.

La nation me traite avec plus de justice. Elle a senti que je venois de lui rendre sa grandeur.

WINDHAM.

Est-ce donc en dégradant ses esprits par le fanatisme et l'hypocrisie? en la livrant aux mépris de ses voisins par son acharnement furieux à se détruire elle-même, et à l'exécration de l'univers par le meurtre abominable de son roi? Tu lui as rendu sa grandeur, lorque tu la fais servir de jouet à ton ambition? Quand tu ne l'aurois réduite qu'à souffrir lâchement les indignités dont tu l'accables, ne l'aurois-tu pas assez avilie? Jusques à quand sera-t-elle la dupe de ton imposture? Que ne peut-elle te voir, non comme je te vois, car la profondeur de ta scélératesse me dérobe encore des abîmes de for-

faits, mais tel que tu te verrois toi-même, si l'affreuse lueur du remords pouvoit pénétrer jusqu'à ton cœur ténébreux.

CROMWELL.

La servitude osa toujours ainsi calomnier es nobles efforts du courage. Il falloit, pour e plaire, laisser gémir un peuple généreux ous le joug de la tyrannie?

WINDHAM.

C'est te peindre assez l'horreur qu'elle n'inspire, que de ne pouvoir exprimer combien je t'abhorre. Oui, monstre, crois-tu n'avoir dérobé la marche perfide de ton mbition? Je ne suis point l'esclave des rois; 'ai détesté toutes leurs entreprises sur notre iberté. Quelles malédictions ne vous dois-je lonc pas, à ton parlement et à toi, les deux lus cruels oppresseurs du peuple? Sous quel yran couronné le peuple a-t-il répandu lus de larmes et de sang? Des mœurs féroes, des erreurs frénétiques, des proscripions vengeresses, la licence, les dépréda-ions et les massacres; voilà ce que tes foures républicains donnent pour liberté à une opulace aveuglée, dans le même temps u'ils l'écrasent de taxes accablantes, et u'ils punissent ses murmures comme des

rébellions. Ce cahos monstrueux est l'o
vrage de ta sombre politique. Je t'ai vu c
ché dans la secte des Indépendans, incapab
de la dominer par la vigueur de l'éloquenc
l'entraîner par la fougue d'une imaginati
en délire; t'envelopper de voiles religieu
pour tromper l'ambition personnelle de t
rivaux; les pousser tous ensemble au pl
haut degré d'usurpation du pouvoir ar
traire, pour y parvenir sur leurs traces,
les en précipiter ensuite par la violence
l'audace de ton génie. Resté seul à cette h
teur, confondant à tes pieds les armes et
loix, tu tourmentes aujourd'hui la nati
des tempêtes de l'anarchie, pour la fa
tomber de fatigue sous ton despotism
Viens me parler maintenant de grandeur
de liberté.

CROMWELL.

Homme charnel, c'est bien à toi de j
l'empire des saints, et de sonder les d
impénétrables de la Providence !

WINDHAM.

Va porter ces mystiques déclama
tes énergumènes soldats. Va jouer d
ses, et répandre des larmes hypocri

ton parlement. Ils sont bien dignes d'être condamnés à la honte de les applaudir.

CROMWELL.

Je déplore l'aveuglement de ton cœur ; il est trop profond pour que je puisse y porter la lumière. Il n'est donné qu'au ciel de t'éclairer, si tu méritois cette grace. Rends-moi seulement Stuart, qu'il te demande par ma voix.

WINDHAM.

Puisqu'il t'a fait son organe, il t'aura revelé, sans doute, où tu dois trouver ta victime.

CROMWELL.

Il m'a révélé de la faire chercher dans ton château et dans toute la contrée.

WINDHAM.

Eh bien ! que tardes-tu à suivre des inspirations si manifestes ?

CROMWELL.

C'est à quoi mes soldats sont employés en ce moment, tandis que tu me crois occupé à répondre à tes vains discours.

WINDHAM.

Attends-donc, en silence, l'effet de tes recherches.

CROMWELL.

Songe que ta vie en dépend.

WINDHAM.

Je t'ai livré celle de mon fils; penses-tu que je tremble pour la mienne?

CROMWELL.

Tu périras avec ton fils, et avec toi tu verras périr ta famille entière. Tu l'as entraînée dans ta rébellion, tu l'entraîneras dans ton supplice.

WINDHAM.

Nous brûlons tous d'y marcher, et de braver ta vengeance. La mienne est déjà satisfaite, en te forçant de m'estimer autant que je te méprise. Vois, Cromwell, quelle est la différence du crime à l'honneur. A force de violences et de fourberies, tu peux trouver un parlement assez vil pour te déférer le rang suprême : mais, revêtu d'un pouvoir auquel tu n'aspires que par l'attrait des forfaits qu'il doit te coûter, il te lassera bientôt, quand tu n'en trouveras plus de nouveaux à commettre. Il ne te restera que les terreurs d'une conscience intimidée par ta décrépitude précoce. Tes enfans te maudiront, avec l'héritage d'un trône criminel;

et moi, je mourrai béni de ma famille, en la sacrifiant à la vertu.

CROMWELL.

J'ordonnerai que ton nom soit flétri, comme celui d'un traître.

WINDHAM.

Il ne l'est pas, même en passant par ta bouche infâme, juge si rien peut le souiller. C'est de mon supplice qu'il doit tirer son plus grand éclat. Ce nom va s'attacher au tien pour le couvrir d'opprobre jusque dans la postérité la plus reculée. J'attends encore de ma mort un effet plus glorieux. De nombreuses alliances m'attachent aux premiers lords de ce comté : ils ne verront point couler dans l'inaction, sous le fer des bourreaux, le même sang qui remplit leurs veines. Il ne pourra jamais naître dans les trois royaumes un monstre pareil à toi ; mais j'honore trop mon pays, pour croire qu'il ne lui reste plus de citoyens qui me surpassent en vertus. En voyant une famille entière périr avec enthousiasme pour son devoir, une généreuse émulation saisira leurs grandes ames. La chute de ma tête sera le signal qui va les rallier de tous côtés. Je les vois fondre déjà sur la tienne. Hâte-toi donc de consommer

un meurtre qui me délivre de la vu
crimes, et qui doit armer tant de v
pour les punir. Viens dresser toi-mê
échafaud. Je me fais gloire d'y deva
pas. (*Il veut sortir. Il apperçoit la*
rie, qui s'avance d'une marche préci

SCÈNE VII.

CROMWELL, lady MARIE, WIN

WINDHAM.

C'EST vous, ma mère ! Quels tran
vois éclater dans vos yeux ! Qu'all
m'apprendre du roi ?

lady MARIE, *avec un cri de j*

Il est sauvé.

WINDHAM, *dans un excès de*
sement.

Qu'entends-je ?

lady MARIE.

Oui, mon fils, je n'ai quitté le
lorsque le vaisseau déroboit ses voi
vue. Un vent favorable à toujours
de souffler. Il l'aura déjà porté sur
de France.

INDHAM, *les bras levés vers le ciel.*

ıste ciel! tu veux donc couronner à-la-tous mes vœux. Tu sauves le roi par soins; tu rends ma vie et ma mort éga-ent utiles à la patrie. Eh bien! Cromwell, oilà consterné! Où sont les espérances : tes saintes révélations enfloient l'or-l de ton armée? Charles devoit être char-e tes fers? Tremble, scélérat; c'est lui va t'en préparer. De l'autre bord de an, son nom viendra ranimer le cou-des bons citoyens, et te glacer de ter-. Quelle jouissance, à mon dernier sou-de voir tes projets confondus!

ROMWELL, *avec un sourire amer.*

Vindham, tu ne me connois point. Tu voir, si je laisse dépendre ma fortune opinion des hommes, ou des événemens. *narche vers la porte, et fait signe aux its de s'avancer.)*

SCÈNE VIII.

CROMWELL, lady MARIE, WINDHA[M], troupe de soldats.

On voit dans l'éloignement Henri q[ui] tend ses bras à Windham, et qui vo[u]droit s'élancer vers lui ; mais Luk[e] Pembel et Talgol le retiennent.

CROMWELL, *aux premiers soldat[s].*

ENTREZ, braves défenseurs de la bo[nne] cause ; venez vous réjouir avec moi. V[ous] voyez dans Windham le libérateur d[e la] patrie.

LES SOLDATS, *étonnés.*

Windham !

CROMWELL.

Oui, mes amis, le parlement avoit pr[omis] une récompense à ceux qui s'empresser[oient] de remettre Stuart entre ses mains. L[e gé]néreux Windham pouvoit la gagner; [il l'a] dédaignée. Il m'avoit déjà vu renvoye[r au-] delà des mers le jeune frère du tyran

(1) Le duc de Glocester, le dernier des enfa[nts de] Charles I, que Cromwell fit passer en Hollande [après] le supplice de son père.

il a fait plus, il a chassé le tyran lui-même, pour qu'il ne restât plus rien d'une famille maudite dans la terre des élus.

WINDHAM.

Qu'ose-tu dire, Cromwell?

CROMWELL, *l'interrompant.*

Va, ne crains point que je désapprouve ta sage politique. Tu voulois montrer aux derniers partisans du lâche Stuart combien il étoit indigne de leur attachement. Tremblant pour lui seul, il les abandonne au moindre péril, et les livre à notre juste vengeance. Enfans du ciel, bénissez le Seigneur! Un tyran exécuté par le glaive vengeur des loix, un autre renvoyé, sans retour, de cette île sacrée, assurent, pour jamais, l'empire des saints, et le règne de la liberté.

WINDHAM.

Quoi! fourbe! c'est ainsi que tu as l'impudence d'interpréter mes actions?

CROMWELL.

Tais-toi, profane. Tu ne vois pas que le ciel gouverne ton cœur malgré toi-même. Il manifeste sa puissance, et sa protection de la bonne cause, en te rendant l'instrument aveugle de ses décrets. Je suis juste. Tu as *fait le bien de l'état.* Vois ton fils: je te

rends. Qu'on le remette entre ses bras. (*On amène Henri ; et tandis que Windham se livre aux transports muets de sa joie, Cromwell profitant de son silence, dit à ses soldats* :) Venez, amis, allons rendre graces à l'Eternel. Le prix que le parlement avoit mis à la tête de Stuart, va vous être remis, puisque l'Angleterre en est délivrée. Je vais solliciter encore pour vous de nouvelles largesses. Il faut que l'armée sainte partage la joie qu'éprouve le Seigneur lui-même dans ce jour de ses bénédictions. (*Il sort avec un air de triomphe, et les soldats le suivent.*)

SCÈNE IX.

Lady MARIE, WINDHAM, HENRI.

Tandis que HENRI *se jette dans les bras de lady Marie, Windham cherche Cromwell ; et ne le voyant plus, il s'écrie :*

L'IMPOSTEUR ! il m'échappe avant que j'aie pu le démasquer.

HENRI.

O mon père, ne nous occupons que de la joie de nous voir réunis, et le roi sauvé par nos soins.

LADY MARIE.

Me pardonneras-tu le péril où j'exposois tes jours?

HENRI, *vivement.*

Vous pardonner ! Ah ! plutôt recevez les plus vifs transports de ma reconnoissance. Je vous dois d'avoir conservé l'honneur de notre nom, rempli le devoir le plus saint, et témoigné peut-être que je ne suis pas indigne de vous. Mais ma mère, ma sœur, que je les voie. Je ne puis résister à mon impatience.

WINDHAM.

Hélas ! ta pauvre mère ! elle a payé bien cher la gloire que tu viens d'acquérir. Une fièvre brûlante allumée par son désespoir, a porté le trouble et l'égarement dans ses esprits.

HENRI.

Ciel ! que m'annoncez-vous ?

WINDHAM.

Rassure-toi, j'espère que ta présence lui rendra bientôt le calme en faisant rentrer la joie dans son cœur.

HENRI.

Laissez-moi donc voler auprès d'elle.

WINDHAM, *lui prenant les mains.*

Non, demeure : il faut ménager sa foiblesse ; et je vais la disposer à te recevoir. Mais que vois-je ? Dieu ! c'est elle-même.

SCÈNE X.

Lady MARIE, WINDHAM, HENRI, lady SOPHIE, ÉLISABETH.

lady SOPHIE, *se débattant avec force, et s'arrachant des bras d'Elisabeth.*

C'EST en vain que vous voulez me retenir. Il faut que je voie ce Cromwell, il faut qu'il me rende mon fils.

HENRI, *courant à sa rencontre.*

Le voici ! le voici lui-même, ce fils que vous cherchez.

lady SOPHIE, *l'arrêtant les bras tendus, et le considérant d'un regard étonné.*

Qui que tu sois qui me représentes mon cher Henri, je t'en conjure, reste toujours ainsi devant mes yeux.

HENRI, *s'élançant à son cou.*

Non, je veux que vous me sentiez sur votre sein. C'est moi, c'est moi que vous tenez dans vos bras.

lady SOPHIE, *avec attendrissement.*

Oui, voilà ses traits, ses regards; c'est ainsi qu'il m'embrassoit, ce cher fils, cependant je n'ose le croire. Ma tête en désordre est si remplie de fantômes trompeurs!

HENRI.

Non, vous n'êtes point abusée. Serai-je encore long-temps étranger à vos yeux? O ma mère! ma mère!

lady SOPHIE, *avec l'émotion la plus vive.*

Ah! je te reconnois à ce doux nom que tu me donnes. Pourquoi ne l'as-tu pas plutôt prononcé?

HENRI.

Eh bien, je vous le répéterai mille et mille fois. Ma mère, ma tendre mère! vous me voyez rendu pour toujours à votre amour.

lady SOPHIE.

Est-il bien vrai! quel baume se répand tout-à-coup dans mes veines! O mon fils, que j'ai souffert pour toi!

HENRI.

Toutes vos souffrances étoient dans mon cœur. Mais ne rappelons tant de maux que

pour mieux sentir notre félicit
vers Elisabeth, et l'embrasse.

Ma sœur, je t'ai bien affligée
gnois de ne plus te revoir !

ÉLIZABETH, *avec des*

Ce n'est pas aujourd'hui que
t'exprimer ma joie. J'en suis tr

WINDHAM.

Ma chère Sophie, je puis
m'offrir sans crainte à tes reg
s'est couvert de gloire : et sans
tre enfant, j'ai sauvé notre roi.

lady SOPHIE.

Puisque c'est ainsi, je te pard
fils et toi, vous m'en devenez plu
jamais.

SCÈNE XI.

Lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, HENRI, POPE, JACQUES, THOMAS.

On voit entrer Pope, que Jacques et Thomas conduisent en triomphe ; Henri l'apperçoit, court le prendre par la main, et l'amène devant Windham.

HENRI.

MON père, que je vous présente le généreux compagnon de mon sacrifice. (*Pope veut se jeter aux pieds de Windham. Windham lui ouvrant les bras*): Non, Pope, embrasse-moi. Tu voulois mourir avec mon fils : tu ne peux vivre désormais que son égal dans mon cœur. (*A Jacques et à Thomas*). Et vous, mes amis, qui nous avez montré tant de zèle et de fidélité, restez toujours avec nous. Ne formons tous ensemble qu'une famille de frères et de bons citoyens. Vivons pour nous aimer, et réunissons nos vœux pour la liberté de la patrie, en attendant l'occasion de verser, s'il le faut, tout notre sang pour la rétablir.

Dans les trois premiers actes de ce drame, j'avois assez exactement suivi la pièce allemande, à l'exception du dialogue, trop étranger à notre goût et à nos mœurs; mais à ce point, j'ai cru devoir abandonner la marche de M. Stéphanie, et me tracer un plan nouveau, pour mieux soutenir l'intérêt que Charles avoit d'abord inspiré, et faire éclater le caractère de Cromwell par un grand trait de dissimulation et d'hypocrisie, qui, devenu nécessaire à sa politique, servît en même temps à produire le dénouement le plus heureux pour l'ame de mes lecteurs.

Le parti que Jacques Ier, roi d'Angleterre, avoit embrassé dans la querelle des évêques et des presbytériens, avoit irrité violemment ceux-ci, qui profitèrent de quelques abus d'autorité de l'administration pour soulever ouvertement le peuple contre Charles Ier, son fils et son successeur. Les presbytériens ne vouloient qu'anéantir l'épiscopat, et diminuer l'autorité royale. Les

indépendans, nouvelle secte qui se forma dans le sein de la première, aspiroient à renverser le trône pour établir une république. Cromwell, qui s'étoit d'abord également servi des uns et des autres pour satisfaire ses vues ambitieuses, s'étoit enfin déclaré pour les indépendans. Après avoir rempli le parlement et l'armée de personnes dévouées à sa fortune, ou dupes de son hypocrisie, il eut l'audace de faire condamner juridiquement son roi à périr sur un échafaud. Les presbytériens, qui se voyoient le jouet de ses artifices, n'osoient cependant se soulever contre l'autorité qu'il avoit usurpée. Ceux d'Écosse, plus hardis, appelèrent le fils aîné de Charles Ier, qui s'étoit réfugié en France, et le reçurent, en lui imposant des conditions très-rigoureuses. Cromwell aussitôt s'avança dans leur pays, et gagna sur eux la fameuse bataille de Dumbar, le 3 septembre 1650.

Les hostilités, interrompues par l'hiver, recommencèrent l'année suivante. Charles II, proclamé roi par les Écossois, mais indigné de la servitude dans laquelle ils le retenoient, prit le parti de quitter l'Écosse, où Cromwell étoit venu le poursuivre, et d'entrer en

Angleterre avec une armée de quatorze mille hommes, dans l'espérance de la voir grossir des presbytériens anglois, et des partisans secrets de l'autorité royale. Cromwell ne lui laissa pas le temps de recevoir ces secours; il le suivit à grandes journées, l'atteignit avec des forces supérieures dans la ville de Worcester, et détruisit entièrement l'armée écossoise. Après avoir combattu vaillamment jusqu'aux dernières extrémités, Charles eut à peine le temps de se sauver avec une suite de cinquante hommes.

Les embarras dans lesquels il se trouva après sa défaite, obligé de se travestir sous les plus vils déguisemens pour échapper aux soldats que Cromwell avoit envoyés sur tous les chemins, les témoignages de fidélité qu'il reçut du comte de Derby, compagnon de sa fuite, du lord Windham et de tous les domestiques de ce seigneur, qui le tinrent caché, malgré les peines rigoureuses prononcées par le parlement, le fanatisme des partis qui déchiroient l'Angleterre, l'état déplorable de la nation dans ces temps orageux, présentent une foule de situations attachantes et de tableaux instructifs, que l'on a tâché de réunir dans ce drame. Les traits prin-

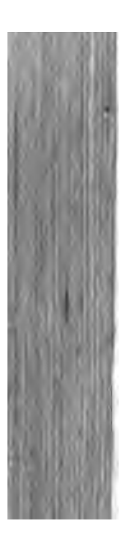
cipaux sont toujours fondés sur la vérité historique, ainsi que l'on pourra s'en convaincre en consultant l'Histoire de la maison de Stuart, par Hume, tom. III et IV, et les Élémens de l'histoire d'Angleterre, de Millot, tom. II et III.

La fuite du roi offrant une suite de rencontres, d'aventures et d'intrigues du plus grand intérêt, que l'on n'a pu faire entrer dans la marche du drame, j'espère que mes jeunes amis ne seront pas fâchés d'en trouver ici les détails.

Aventures de Charles second dans sa fuite (1).

Après la journée de Worcester, le roi s'étoit éloigné du champ de bataille, suivi de cinquante cavaliers. Il garda son escorte dans une course de vingt-six milles, pour se défendre, soit des insultes des paysans, soit contre les détachemens que Cromwell avoit envoyés à sa poursuite. Il crut alors devoir

(1) Extrait de l'Histoire de la maison de Stuart, de Hume, et des Révolutions d'Angleterre, du P. d'Orléans.



une déroute de sa petite armée
dont le nom mérite d'être con
loit Penderel. Il avoit quatre
d'honneur comme lui, qui ten
tre petite ferme à Boscabel, d
nage. On les envoya chercher ;
leurs mains que le roi remit
destinée. Ils lui coupèrent les
noircirent le visage, et le menè
vieux habit de bûcheron, fe
dans la forêt. On le fit coucher
tite chapelle, où il n'eut qu'u
et un mauvais oreiller. Une f
fut obligée de mettre dans le s
apporter du laitage, du beurr
Le roi fut surpris de la voir,
pas si les Penderel lui avoient

roi jusqu'à la mort. Elle dit ces paroles d'un cœur si pénétré, que Charles cessa de la craindre, et fit de ce qu'elle lui avoit apporté un repas champêtre, que le besoin lui rendit peut-être le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie.

Charles étoit à peine sorti de Witlad, que des soldats envoyés par Cromwell y étoient descendus, et avoient visité tout le monastère. Heureusement une pluie abondante les empêcha de s'écarter pour parcourir les environs; et rien ne troubla le peu de repos qu'une extrême lassitude et de violens chagrins permirent au roi de prendre dans la triste demeure où il se voyoit enfermé.

Informé de cette alarme, le lendemain à son réveil, il résolut aussi-tôt de passer dans le pays de Galles. Il se promettoit d'y trouver plus de sûreté, jusqu'à ce qu'il pût se rendre à Londres, où il avoit envoyé Wilmot pour l'attendre. Il partit dans la nuit avec un des Penderel, pour lui servir de guide. Comme ils passoient près d'un moulin, le meunier entendant ouvrir une barrière qui fermoit le pont sur lequel on traversoit le ruisseau, sortit brusquement, et leur demanda, d'une voix menaçante, où ils alloient à une heure

si indue. Ils continuoient de vouloir ouvrir la barrière sans répondre. Le meunier courut vers eux, et leur cria d'arrêter. A ces mots, Penderel abandonna le pont, et passa tout au milieu de l'eau. Le roi ne balança pas à le suivre, guidé, sans le voir, par le bruit de sa marche. Par bonheur les ténèbres et la corpulence du meunier l'empêchèrent de les atteindre.

Ils arrivèrent tout mouillés chez un paysan nommé Wolph, de la connoissance des Penderel. Wolph, après avoir caché le roi de son mieux, alla lui-même sur le bord de la rivière pour préparer son passage. Mais il trouva tout le rivage tellement couvert de soldats, qu'il crut devoir détourner son hôte d'une entreprise si dangereuse. Charles fut obligé de s'en retourner à Boscabel, et de-là dans la chapelle, où il se tint renfermé pendant que les Penderel battoient le pays, pour découvrir s'il ne paroissoit point de troupes parlementaires aux environs. L'un d'eux, en faisant sa ronde, trouva un homme dont la vue surprit agréablement le roi. C'étoit Carlis, l'un de ces braves guerriers qui, pour donner le temps à ce prince de s'éloigner de Worcester, avoient arrêté quelque temps

tous les efforts de l'ennemi aux portes de la ville. Carlis étoit né dans le pays, et connoissoit les Penderel, qui l'amenèrent chez eux. Le roi s'étant foulé le pied, vint pendant la nuit dans la ferme pour se faire panser. Carlis le reconnut, et ne voulut plus se séparer de lui. Il le ramena dans la forêt avant le jour, et le fit monter sur un gros arbre, où ils restèrent cachés dans l'épaisseur du feuillage pendant près de vingt-quatre heures. Ils virent passer sous leurs pieds plusieurs soldats, dont la plupart s'entretenoient tout haut de l'extrême envie qu'ils avoient de saisir le roi. Cet arbre reçut le nom de Chêne royal, et fut toujours regardé par les habitans du pays avec une extrême vénération (1).

Cependant un bruit secret s'étoit répandu que Charles erroit dans la contrée. L'un des Penderel ayant traversé le village voisin, y trouva des gens de guerre occupés à recueillir tous les renseignemens qu'ils seroient en état

(1) J'ai vu moi-même, en 1783, à Londres, tous les gens du peuple porter à leurs chapeaux des branches de chêne, le jour où l'on célèbre la mémoire de cet événement.

de se procurer à ce sujet. L'officier l'accabla lui-même de questions sur le compte du roi, et lui promit une forte récompense, s'il pouvoit donner quelques indices de sa retraite. Penderel ne démentit point sa fidélité; mais son récit fit prendre au roi la résolution de chercher un autre asyle.

Le guide qu'il avoit donné à Wilmot pour le conduire à Londres, lui avoit rapporté, à son retour, que ce seigneur désespérant d'y parvenir à travers la foule de soldats dont tous les chemins étoient remplis, s'étoit arrêté sur la route chez un gentilhomme du parti royal, nommé Witgrave, où il étoit en sûreté. Charles forma le projet de s'y faire conduire; et il eut le bonheur d'y arriver, malgré mille périls qu'il eut à courir.

Charles, en se livrant à la joie de retrouver Wilmot, n'avoit pas encore eu le temps de délibérer avec lui sur la route et le parti qu'ils devoient prendre, lorsqu'une compagnie de soldats parut devant la maison de Witgrave, avec l'intention de la visiter. La résistance étoit hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, et ouvrit en même temps ses portes d'un air si libre et si serein, qu'il fit perdre aux soldats l'envie de faire une

plus exacte recherche. On apprit bientôt qu'il s'en étoit fait une nouvelle dans le monastère de Witlad, et que le chef de la troupe avoit porté plusieurs fois le pistolet sur la gorge de celui des Penderel qui habitoit cette maison, pour l'obliger à lui déclarer où le roi s'étoit retiré.

Le péril augmentant de jour en jour, Charles quitta le dessein de rester plus longtemps en Angleterre, et résolut de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la mer, pour être plus à portée de s'embarquer à la première commodité. On engagea dans la partie le colonel Lane, zélé royaliste, établi à Bentley, qui n'étoit éloigné que de quelques milles. Le roi s'étoit fait tant de mal aux pieds, en marchant avec des bottes pesantes, ou de gros souliers qui n'avoient pas été faits pour lui, qu'il fut obligé de monter à cheval. Il se rendit à Bentley, accompagné de Wilmot et des quatre Penderel, qui lui avoient été si fidèles. Lane proposa un moyen de le faire passer à Bristol, où l'on pouvoit espérer de trouver quelque vaisseau dans lequel il ne tarderoit pas à s'éloigner. Cet officier avoit, à trois milles de Bristol, une parente nommée mistriss Norton, qui étoit

alors dans une grossesse fort avancée. Il ol
tint un passeport, précaution sans laquel
on ne voyageoit point dans ces temps de tro
bles, pour sa sœur et pour un domestiqu
sous prétexte de visiter leur parente aux e
virons de Bristol. Le roi partit à cheval,
marcha devant la chaise de miss Lane, do
il passa pour le domestique. Wilmot m
nant des chiens en lesse, et portant un fa
con sur le poing, se donna pour un chass
de leurs amis qui les avoit rencontrés.

Durant ce voyage, qui ne fut que de tr
jours, le roi eut diverses aventures, dont
plupart étoient bien capables de lui cau
de grandes frayeurs. Il n'avoit encore
que six milles, lorsque son cheval s'ét
déferré, il alla lui-même au premier vill
pour lui faire remettre un fer, ne voul
pas démentir le personnage qu'il avoit à
présenter. Comme il tenoit le pied du chev
le maréchal lui demanda des nouvelles
temps, et si le roi n'étoit pas pris. Charles
pondit, sans altération, qu'il n'en avoit
ouï parler, et que ce prince étoit sans do
retourné en Écosse. Je ne le crois pas,
partit le maréchal. J'imaginerois plutôt q
est caché en Angleterre. Quelque part q

t, je voudrois le savoir. Le parlement a
t publier qu'on donneroit mille livres sterg
à celui qui le découvriroit.
Cet entretien pénible ayant pris fin avec
ıpération, la troupe se remit en marche,
continua son chemin jusques proche d'Esham,
où, sur le point de passer une ri-
ère à gué, l'on apperçut tout-à-coup des
evaux sellés de l'autre côté de l'eau. Charles
oit d'avis de passer tout droit; mais sa suite,
oins intrépide, le fit enfin consentir à
endre un détour. On se trouvoit encore à
vue des soldats qu'on avoit cru éviter.
ais le prince montra une contenance si
rdie, et son équipage parut si naturelle-
ent celui d'une famille de campagne qui
isoit une visite dans le voisinage, que les
ldats occupés en ce moment à le chercher,
en conçurent pas la moindre défiance.
En arrivant chez mistriss Norton, miss
ne lui dit qu'elle avoit amené, pour la
rvir, un pauvre jeune homme, fils d'un
ysan de son voisinage, que la fièvre avoit
isi en route, et demanda pour lui une
ambre séparée. Charles s'y retira, et n'en
rtit point. Mais un valet de la maison,
mmé Pope, le reconnut; et s'étant jeté à

ses pieds : C'est vous, sire, lui dit-il; je vous ai vu dans votre plus tendre jeunesse, et je n'ai pas été long-temps à me remettre vos traits. Si je puis vous servir, éprouvez mon zèle, et comptez sur ma fidélité. Charles fut surpris et embarrassé de cette nouvelle aventure. Il voyoit un péril égal à se confier à un inconnu, et à marquer de la défiance à un homme qui pouvoit s'éclaircir. Dans une telle perplexité, l'air sincère de la personne qui lui parloit, le décida à s'ouvrir. L'événement fit voir qu'il en avoit bien jugé. Pope rendit de grands services au roi, et ne fut pas un de ceux qui contribua le moins à son salut, en lui indiquant pour retraite le château du colonel Windham, où ce prince passa dix-neuf jours, en attendant qu'on lui eût trouvé une occasion pour s'embarquer.

Ce n'étoit pas une chose aisée, vu les précautions qu'on prenoit pour ne point recevoir de gens inconnus. Il étoit même dangereux de se présenter, les maîtres des vaisseaux et des barques soupçonnant tous ceux qu'ils ne connoissoient pas d'être le roi, et craignant les peines prononcées contre ceux qui refuseroient de le découvrir. Il courut un bruit de sa mort, qui auroit assuré sa vie,

s'il eût duré un peu plus long-temps. Il l'apprit par le son des cloches et par les réjouissances publiques qu'on en fit dans les bourgades voisines ; mais ce bruit se dissipa trop vîte, et ne diminua point les difficultés qu'i trouvoit à son embarquement, malgré tou les soins que Windham se donnoit pour lu en procurer un favorable.

Un marchand nommé Esden venoit d faire passer la mer au lord Barclay, qui fuyoi la persécution des parlementaires. Windham, qui connoissoit le marchand, couru le trouver à Lyme, où il faisoit son séjour et le conjura de rendre le même service à u seigneur de ses amis, qui ne menoit avec lui de tout son train, qu'un valet. Esden le con duisit au village de Carmouth, pour lui fai prendre des arrangemens avec un maître c barque. Il fut convenu que celui-ci vien droit le surlendemain prendre ses passage dans un endroit écarté. Le roi fut exact l'heure du rendez-vous ; mais la barque n parut point. On apprit que la veille il y avo eu une foire à Lyme, où l'on avoit publ l'ordonnance du parlement contre ceux q cacheroient le roi. La femme du patron instruite par son mari qu'il devoit passer c

France des gens qu'il ne lui nommoit pas, s'y étoit fortement opposée; et pour l'en mieux empêcher, elle l'avoit enfermé sous clef, lorsqu'il prenoit dans sa chambre quelques hardes nécessaires au voyage.

La crainte que cet incident ne devînt public, obligea Charles de quitter la maison de Windham, sans trop savoir où porter ses pas. Il marcha du côté de Dorcester, toujours accompagné de Wilmot; Windham, avec un de ses valets, leur servant de guides. Un fer qui vint à manquer en chemin au cheval de Wilmot, pensa faire découvrir le roi. On avoit envoyé ferrer le cheval dans un bourg où ils s'étoient arrêtés à l'entrée de la nuit. Le maréchal demanda au valet d'écurie d'où venoient ces voyageurs. Le valet ayant répondu qu'ils s'étoient annoncés comme venant d'Exeter : Ils vous trompent, répartit le maréchal d'un air mystérieux ; les derniers fers qu'on a mis au cheval, ont été forgés du côté de l'Ecosse. Ce commencement d'entretien ayant fait faire réflexion au valet que les quatre cavaliers n'avoient pas voulu qu'on ôtât la selle à leurs chevaux, et qu'eux-mêmes ne s'étoient pas couchés, il en conclut d'abord qu'apparemment c'étoient des gens de

é de l'armée du roi, défaite à Worces-
: ensuite, que ce pourroit bien être le
i-même. Sur cette conjecture, il alla
:r le ministre du bourg, parlemen-
ort zélé, et lui fit part de ses soupçons.
nistre étoit occupé en ce moment à
les prières qu'il ne voulut pas inter-
e. Mais le bruit de cette aventure,
maréchal raconta de son côté, s'étant
lu, le ministre prit feu, et avertit le
e-paix. Là-dessus on court aux armes,
: des recherches, et l'on détache une
gnie sur la route que venoient de
e les cavaliers. Le roi ne pouvoit leur
)er, si, au lieu de prendre le grand
u, il ne s'en fût détourné brusque-
)our se rendre, par des routes de tra-
à Salisbury.

je peut assez admirer comment il ne
s reconnu dans le reste de sa course.
e pays étoit plein de troupes en mar-
chaque instant il s'en trouvoit envi-
; il n'entroit pas dans une hôtellerie
y vît arriver des soldats, des officiers,
mpagnies entières. Prêt à mettre le
ans un vaisseau qu'on lui avoit trouvé
hampton, il survint un bataillon de

soldats destinés pour Jersey, qui s'en e
para sous ses yeux. Enfin un ami de Wilm
vint à bout de lui fréter une petite barque
Shoreham, assez près de Portsmouth, da
le comté de Sussex, par l'entremise de Ma
sell, riche négociant du pays. On se rend
le soir dans un lieu voisin du port, et Charl
servit à table Wilmot, qui avoit retenu
souper Mansell et Tetershall, le patron de
barque. Le souper fini, on se disposoit
l'embarquement, et le roi croyoit n'av
plus de risques à courir que ceux de la t
versée, lorsque le patron, s'adressant à M
sell dans un moment où il se trouvoit s
avec lui: Vous m'avez trompé, lui dit-il
vous vous êtes joué à me perdre. J'ai
connu le roi dans ce valet déguisé. Mans
qui paroissoit l'ignorer lui-même, empl
tous ses efforts pour le faire revenir de c
idée. Wilmot les entendit, et s'approch
du patron, il lui donna tant d'argent et
promesses, qu'il surmonta sa résistance.
tershall courut aussi-tôt chez lui, et dema
d'un air empressé des hardes et des pr
sions à sa femme. Vous avez grande h
lui dit-elle; pourquoi ne pas attendre à
main? Et comme il la pressa encore pl

Allez, ajouta-t-elle, je vois bien que c'est pour le roi. Dieu vous conduise et lui aussi. L'entreprise est dangereuse, mais pourvu que vous le sauviez, je consens à mendier toute ma vie mon pain et celui de mes enfans. Animé par ces mots, Tetershall alla donner les ordres nécessaires pour que sa barque fût en état de mettre à la voile le lendemain vers les cinq heures du matin. Elle vint prendre le roi à l'endroit convenu; les adieux du prince à ses fidèles amis furent fort tendres. Mansell s'approchant de lui le dernier, lui prit la main, et la baisant avec ardeur: J'ai bien voulu, sire, lui dit-il, que votre majesté me trompât; je prie Dieu qu'elle arrive à bon port, et qu'elle revienne bientôt en paix dans ses royaumes. Charles lui répondit en souriant qu'il se souviendroit alors d'un service rendu de si bonne grace. La barque s'éloigna bientôt du rivage, et vogua pendant tout le jour d'un cours si heureux, qu'elle arriva la nuit à Fécamp, d'où le roi se rendit à Paris le 30 octobre 1651.

FIN DU TOME SIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.





